EVENEMENT DECOUVREZ LES TROIS FILMS-CHOCS DE NACHO CERDA EN DVD !

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

A L'INTERIEUR
BAIN DE SANG POUR FEMME ENCEINTE

THE BACKWOODS
LA FORET A DES YEUX

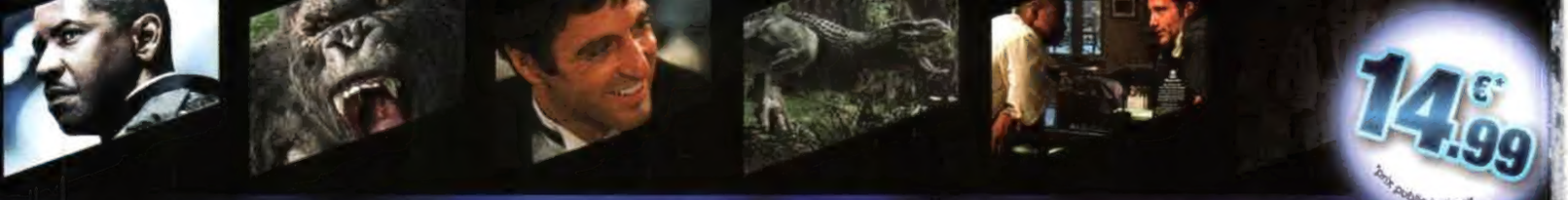
LUCIO FULCI
LE MAITRE DE LA CHAIR

DOSSIER SPECIAL
L'EUROPE OUVRE LES TRIPES DU CINEMA DE GENRE !

ABANDONNÉE

LE NOUVEAU CHEF-D'ŒUVRE VENU D'ESPAGNE

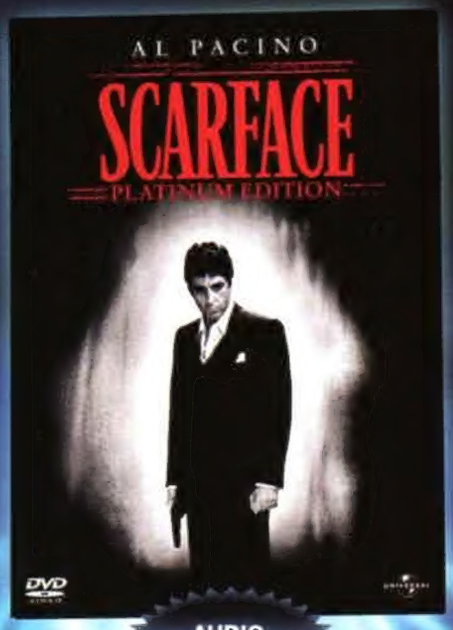
DOM : 5,50 € - BEL : 5 € - CH : 9FS - CAN : 8,5 $CAN - ESP : 5,50 € - ITA : 5,50 €
LUX : 5 € - POR.CONT : 5,50 € - TU : 6,00 € - DOM : 5,50 € - MAR : 42DH
M U2016 - 197 - F: 4,30 €



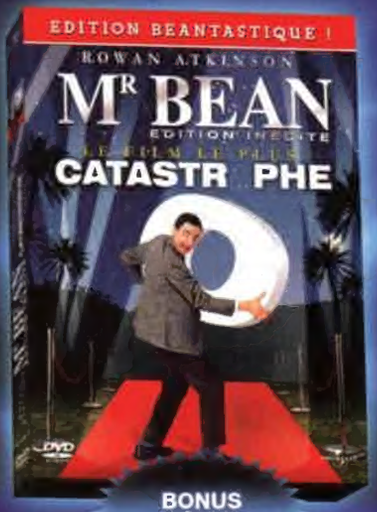
14,99 €*
Tarif public indicatif

DES COLLECTORS INÉDITS À PRIX IMBATTABLE !

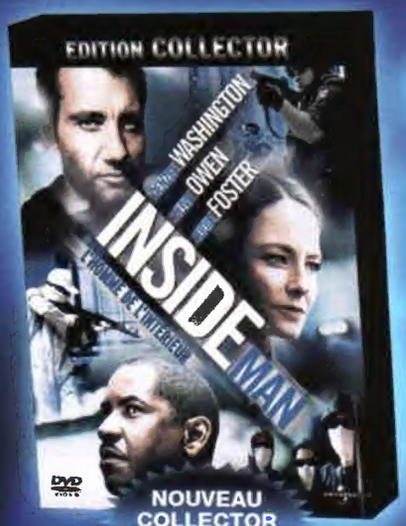
VERSION LONGUE EXCLUSIVE



AUDIO FRANÇAIS 5.1



BONUS INÉDITS



NOUVEAU COLLECTOR EXCLUSIF

VERSION DIRECTOR'S CUT

À DÉCOUVRIR LE 24 AVRIL

WILD SIDE VIDEO

UNIVERSAL

17 COLLECTORS À DÉCOUVRIR OU REDÉCOUVRIR : SCARFACE PLATINUM EDITION, INSIDE MAN, BEAN EDITION BEANTASTIQUE, KING-KONG EDITION DELUXE, FANTÔMES CONTRE FANTÔMES VERSION LONGUE, NOUVELLE CUISINE, SIN CITY, GLADIATOR, JARHEAD, RAY, OUT OF AFRICA, LAND OF THE DEAD, MASTER & COMMANDER, ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND, OLD BOY, THE GAME, FRÈRES DE SANG.

© 2007 UNIVERSAL STUDIOS. TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2007, WILD SIDE. TOUS DROITS RÉSERVÉS
DISTRIBUÉ PAR UNIVERSAL PICTURES VIDEO (FRANCE) - SA RCS NANTERRE 572 139 071

Edito

EUROPA, EUROPA

Alors que les parlementaires parlementent, dorment et commentent le développement de notre bon Vieux Continent, les jeunes réalisateurs issus de cette nouvelle terre promise s'efforcent de donner ses lettres de noblesse à un cinéma de genre trop souvent vampirisé par les rejetons de l'Oncle Sam. En fiers bastions de la résistance, l'Espagne, l'Allemagne, le Danemark et bien d'autres nations encore, font montre d'un tel dynamisme et d'une telle lucidité dans leur mode de production qu'on rougirait presque de honte avec notre pauvre poignée de films de genre français investissant avec difficulté les salles chaque année. En même temps, quand nos représentants s'intitulent **Taxi 4**, **Hellphone** ou **Poltergay**, et qu'ils sont shootés avec un sens de l'image rappelant les meilleurs épisodes de ***Joséphine, ange gardien***, on comprend mieux la débandade ! Et après, on s'interroge sur la capacité du cinéma français à drainer le public dans les salles, mais quand on se fout de la gueule des spectateurs en ne leur offrant rien de plus qu'un téléfilm customisé calibré pour passer en prime time à la télévision, on peut légitimement se demander si les financiers de notre beau pays ont un semblant de jugeote, voire d'ambition (quoique, si produire un biopic d'Édith Piaf avec une jeune actrice croulant sous des prothèses cheaps leur paraît ambitieux, on n'est près de voir le bout du tunnel !). De plus, il ne faut pas oublier que certains puissants de la production cinématographique hexagonale jugent que le genre, c'est sale (vous imaginez un film de zombies produit par le service public ? Beurk !), destiné à des abrutis (oui, oui, nous en faisons partie !) et dangereux pour la santé mentale de la jeune génération (saviez-vous que les émeutes de 2005 ont éclaté après une projection de **L'Armée des morts** dans une MJC de banlieue ?). Et pendant toutes ces tergiversations, nos voisins foutent de grands coups de pompes dans les carcans en accouchant de films météores que nous ferions bien de prendre en exemple. **Abandonnée** de Nacho Cerda est le dernier en date, et il nous vient directement de la patrie de Cervantès. Plastiquement sublime (certains chefs-op' vont se manger la main devant le travail accompli par Xavi Gimenez), thématiquement puissant et hautement risqué (confier le rôle principal à une quadragénaire, ce n'est pas ce qu'il y a de plus « bankable »), le métrage du señor Cerda se doit de figurer parmi la petite liste des grands films fantastiques européens de ces dix dernières années. En espérant que d'autres œuvres viennent rapidement la gonfler (**À l'intérieur** ?)…

Fausto FASULO

PS : Ce numéro est dédié au récemment disparu Bob Clark, réalisateur des incontournables **Black Christmas** et **Le Mort-vivant**, sur lequel nous reviendrons très bientôt et plus longuement. Rest in peace, Bob…

Ce mois-ci, nous délaissons le sérieux et la retenue des ***Scary Stories*** espagnoles pour donner dans le B décérébré jubilatoire et décomplexé. **Alien Apocalypse**, Prix Mad Movies du Meilleur Inédit Vidéo au 14e Festival du Film Fantastique de Gérardmer, est donc le compagnon idéal des samedis soirs entre potes ou des dimanches pluvieux chez vos beaux-parents. Des extraterrestres termites, Bruce Campbell, de l'humour, de l'amour, de l'action, bref, un beau programme dont il faut se délecter sans honte !

Mad Movies Rédaction, Administration
6, rue Rodier, 75009 Paris
Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters
Directeur de la rédaction Gérard Cohen
g.cohen@mad-movies.com
Rédacteur en chef Fausto Fasulo
fausto@mad-movies.com
Rédacteur/Réviseur Laurent Duroche
Rédacteurs pour ce numéro Laurent Barès, Logan Boubady, Alex Benjamin, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Cédric Delelée, David Doukhan, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Jean-Baptiste Herment, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Alexandre Poncet, Bruno Provezza, Jean-Pierre Putters, Rurik Sallé, Julien Sévéon, Marc Toullec, Martin Winckler, Jérôme Wybon.
Correspondant aux États-Unis Didier Allouch
Conception graphique Isabel Ferreira/Atipik
pao@mad-movies.com
Rédacteur iconographe Mathieu Roux
Mad Girl Kim Fournel
Impression Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros
DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité Sandrine Gueho
Tél. : 01 44 635 632
Fax : 01 44 635 634
sgueho@mad-movies.com
Remerciements Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Ammar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Ketty Beunel, Daniel Boutellier, Sylvie Brevignon, Alexandre Bustillo, Michel Burstein, Sébastien Careil, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Blanche-Aurore Dueult, Élodie Dufour, Abdelghani Essaadi, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Laura Gouadain, François Guerrar, Olivier Guigues, Olivier Jalabert et Album Comics, Nathalie Lund, Vanessa Jerrom, Vanessa Kirsch, Christophe L., Germanico Laposse, Séverine Lejarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeEthan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Julien Maury, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dominique Nadotti, Dorothée Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Jean-François Rauger, Stéphane Ribola, Nicolas Ricult, Christopher Robbe, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Bruno Terrier et la boutique MK2 DVD, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Very, François Vila, Jean-Pierre Vincent.

Commission paritaire N° 0707 K 81858
ISSN N° 0338-6791 **Dépôt légal** à parution
Directeur de la publication Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € – RCS Paris 394 412 928.
Principal actionnaire Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Alien Apocalypse en DVD au prix de 12,90 € pour le pack dont 4,50 € (prix promotionnal) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

POUR TROUVER FACILEMENT MAD MOVIES CHEZ UN MARCHAND DE JOURNAUX PROCHE DE CHEZ VOUS, CLIQUEZ SUR : WWW.TROUVERLAPRESSE.COM

Imprimé en France
Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2005

Cold Prey

LA MONTAGNE, ÇA VOUS GAGNE !

Non, en Norvège, on ne passe pas son temps dans les spas à manger des yaourts Fjord. Entre deux escapades culs nus dans la neige, quelques réalisateurs dopés à l'énergie viking tentent de prouver qu'un vrai cinéma de genre existe chez eux.

Alors qu'en France, on n'ose à peine toucher au slasher sous peine d'être raillé par la sacro-sainte intelligentsia cinématocritique (et un néologisme, un !), les petits gars du Nord de l'Europe, eux, n'y vont pas par quatre chemins quand il s'agit de se dévouer au genre. Récent témoignage : **Cold Prey**, slasher norvégien évoqué dans notre dossier spécial du mois, qui ferait rougir le Lionel Delplanque de **Promenons-nous dans les bois**. Comment ça, c'est pas difficile ?! Bon, certes, mais sachez tout de même qu'avec l'autrichien **Dead in Three Days**, vous avez là les deux plus éloquents exemples de réussites made in Vieux Continent dans le registre slasheresque. Qu'on se le dise, le Nord transmet le message !

magazine

34 A L'INTERIEUR
Afin de mieux vous préparer au choc horrifique de 2007, Mad vous livre deux entretiens avec les interprètes principales du film de Julien Maury et Alexandre Bustillo : Alysson Paradis et Béatrice Dalle. De l'autre côté du micro, nul autre que Fausto Fasulo.

40 SPIDER-MAN 3
Qui d'autre que le bondissant Stéphane Moïssakis pouvait offrir au troisième volet de la saga de Sam Raimi une critique spontanée et amoureuse ? Personne, bien sûr. Et pour parachever le tout, les acteurs du film se livrent dans des entretiens menés de main de maître par Alex Benjamin.

46 ABANDONNEE
Nacho Cerda confirme tous les espoirs placés en lui avec son superbe premier long-métrage, que Gilles Esposito décrypte avec la classe et la sagacité qu'on lui connaît. Le cinéaste ibérique se confie à Jean-Baptiste Herment, qui a bientôt épuisé son stock de vannes sur « Nacho » (il a oublié « Nacho, Nacho meeeeeeen »). Le même J-B. en profite pour soumettre à la question Richard Stanley, coscénariste du film avec Karim Hussain, dont s'occupe de son côté l'increvable Gillou.

54 EVENEMENT DVD : LA TRILOGIE DE LA MORT
Profitant de la sortie en salles d'**Abandonnée**, Wild Side édite en DVD les trois courts-métrages de Nacho Cerda, **The Awakening**, **Aftermath** et **Genesis**. Il fallait bien les talents conjugués de David Doukhan et Jean-Baptiste Herment (les Batman et Robin de la rédac' !) pour nous parler de ces perles.

58 EVENEMENT TV : THE BACKWOODS
Pour son premier long, l'Espagnol Koldo Serra (on vous rassure, rien à voir avec Éric) rend un vibrant hommage au cinéma de Sam Peckinpah et au western italien. Il n'en fallait pas plus pour exciter notre Cédric Delelée à nous, qui en a profité pour s'entretenir avec le jeune cinéaste.

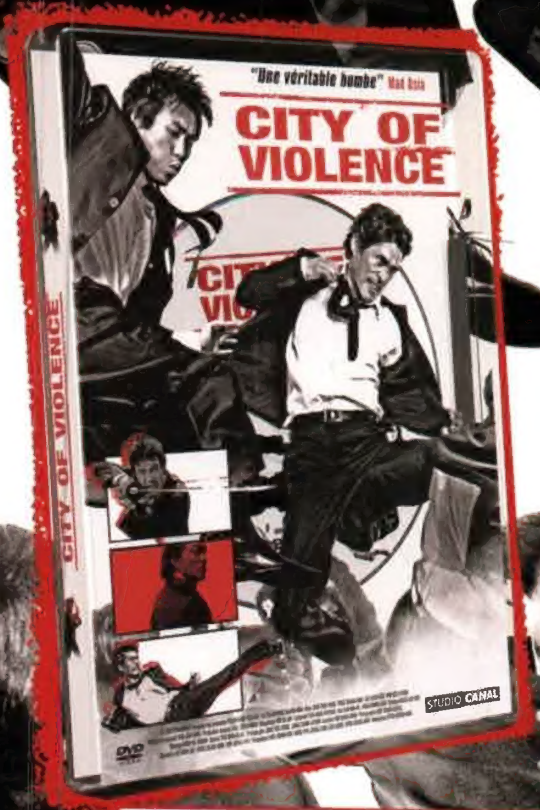
62 DOSSIER : LE CINEMA DE GENRE EUROPEEN
À l'intérieur, **Abandonnée**, **The Backwoods**... Le Vieux Continent n'a visiblement pas dit son dernier mot ! Un état des lieux de la production de genre européenne s'imposait. Vous en avez rêvé, Jean-Baptiste Herment, Cédric Delelée, Rurik Sallé et Julien Sévéon l'ont fait !

104 LE FILM DECRYPTE : L'AU-DELA
Lorsqu'on lui a demandé de décrypter le chef-d'œuvre de Lucio Fulci, Gilles Esposito a disparu. Tout simplement. On raconte qu'il a longuement médité dans une grotte du Larzac, uniquement vêtu de peaux de bêtes (des peaux d'écureuils, il a dû en tuer 82)... Un mois plus tard, notre rédac' chef recevait sur sa boîte mail ce superbe papier. Ça valait le coup d'attendre !

CITY OF VIOLENCE

"Une véritable bombe"
Mad Asia

"Des scènes d'arts martiaux à décrocher la mâchoire"
Score



Bonus

Making of • Scènes coupées et alternatives • Scènes d'action commentées par le réalisateur
Entretiens EXCLUSIFS avec la productrice et le réalisateur

Viens prendre ta raclée !
le 21 mai 2007

DVD VIDEO

dvdrama.com
Le premier quotidien du DVD

ciné cinema FRISSON

STUDIO CANAL

rubriques

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX
Allez hop, pour ce numéro spécial ciné de genre européen, on vous passe une photo de **Cold Prey**, slasher norvégien signé Roar Uthaug. On est comme ça, à Mad, le cœur sur la main...

12 NOTULES LUNAIRES
Ce mois-ci, San Helving fait son mea culpa. Finis les insultes, les jurons, les blagues salaces. Tout dans le bon goût, la finesse et la poésie. Enfin, c'est ce qu'il nous a dit, on les a pas encore lues, ses Notules. Jetons un œil... Euh, San, tu te foutrais pas un peu de notre gueule, là ? Heureusement que Gilles Esposito et Laurent Duroche sont là pour relever le niveau, hein !

18 NOTULES ASIATIQUES
Depuis son stage à NRA Magazine, Julien Sévéon a beaucoup changé. Il mange de la viande, vénère Michael Bay et regarde Fox News 24 heures sur 24 ! Du coup, il a fallu le fouetter avec des pousses de soja pour qu'il nous rende ses Notules Asiatiques...

22 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE
Ce mois-ci dans les salles, de l'action basse du front, du ninja lyophilisé, du remake tout pourri et de la SF frelatée. Heureusement que les griffes du cinéphage sont bien aiguisées...

3 Édito
10 Courrier des lecteurs
20 Festival
27 Abonnement
26 Avis chiffrés
87 Boutique Mad
114 Petites annonces

24 LE CINEPHAGE DU MOIS : LES CHATIMENTS
Cédric Delelée affronte pour vous les dix plaies d'Égypte et vous ramène une critique du dernier film de Stephen **L'Ombre et la proie** Hopkins. Quel courage ! Un homme, ce Cédric, un vrai !

28 MAD SEQUENCE : FREAKS, LA MONSTRUEUSE PARADE
Rien n'échappe à l'œil de lynx de Laurent Barès, et surtout pas les finesses de mise en scène du chef-d'œuvre de Tod Browning. Les freaks, c'est pas si chic que ça...

30 MAD CUT : HIGHLANDER II : RENEGADE VERSION
Jérôme Wybon s'attaque ce mois-ci à un morceau de choix : le **Highlander II** de Russell Mulcahy, œuvre maltraitée s'il en est, qui sort en DVD dans sa « Renegade version ».

71 MAD'GAZINE
Vous comptiez faire des économies pour partir en camping cet été à Palavas-les-flots ? Raté, puisque ce mois-ci encore, le Mad'Gazine se fait un plaisir de vous inciter à débourser tout votre argent afin d'acquérir DVD, livres et autres CD... Allez, laissez-vous faire, on n'a qu'une vie, que diantre !

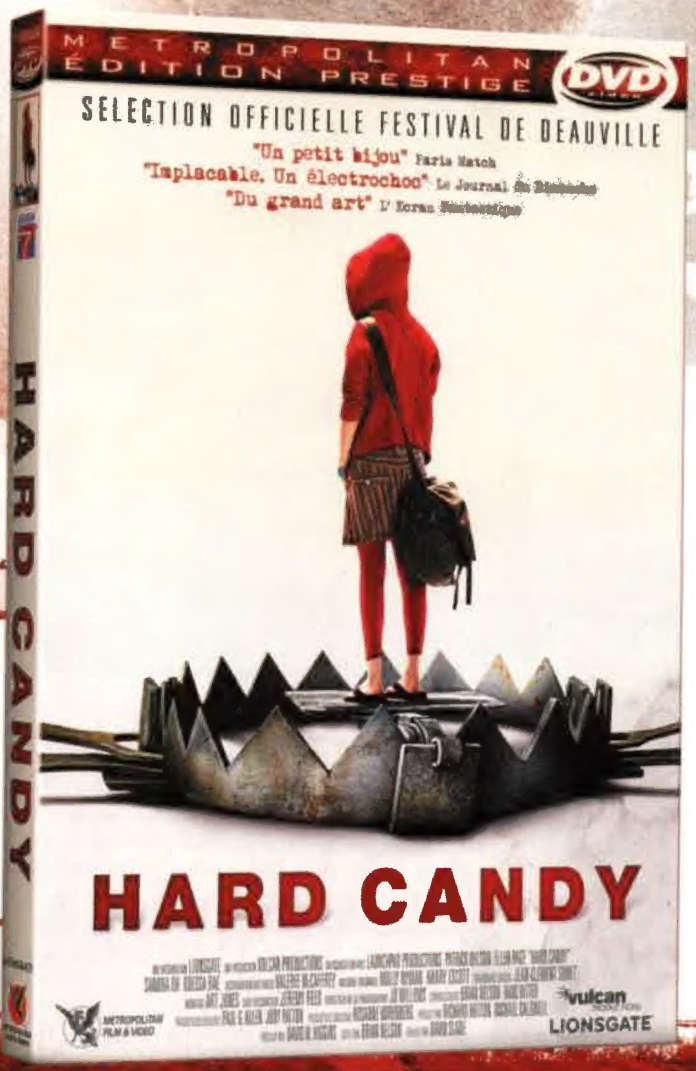
98 LES LEGENDES DU FANTASTIQUE : LUCIO FULCI - 1ERE PARTIE
Entre le très fulcien **Abandonnée** et le film décrypté sur **L'Au-delà**, un retour sur la carrière du maître Lucio s'imposait. Une carrière tellement riche et passionnante qu'il nous a fallu scinder l'article en deux parties. Mais il en faut plus pour effrayer l'ami Marc Toullec, appelé aussi l'Indiana Jones du feuillet.

107 FANTASTIC GUIDE
Puisque JPP prend un malin plaisir à snober « les gars du sommaire », ceux-ci ont décidé de faire grève. Qu'il sache seulement qu'après avoir bataillé avec les films dont le titre commence par « Dark », il devra fatalement se confronter aux films dont le titre commence par « Dead » (ou « Death », mais c'est kif-kif). Nous nous gaussons d'avance...

112 PIN-UP : MARY CAREY
Mary Carey, c'est un peu Mariah Carey, mais en mieux : elle ne chante pas ! Un bon point pour cette accorte gourgandine dont nous parle, une étincelle dans les yeux, l'esthète Gilles Esposito. Non, Gilles, je n'ai pas dit *« elle se tète »*, petit pervers !

LE FILM CHOC MAINTENANT EN DVD

QUAND LE PETIT CHAPERON ROUGE, DEVENU LOLITA, SE VENGE DU GRAND MÉCHANT LOUP...



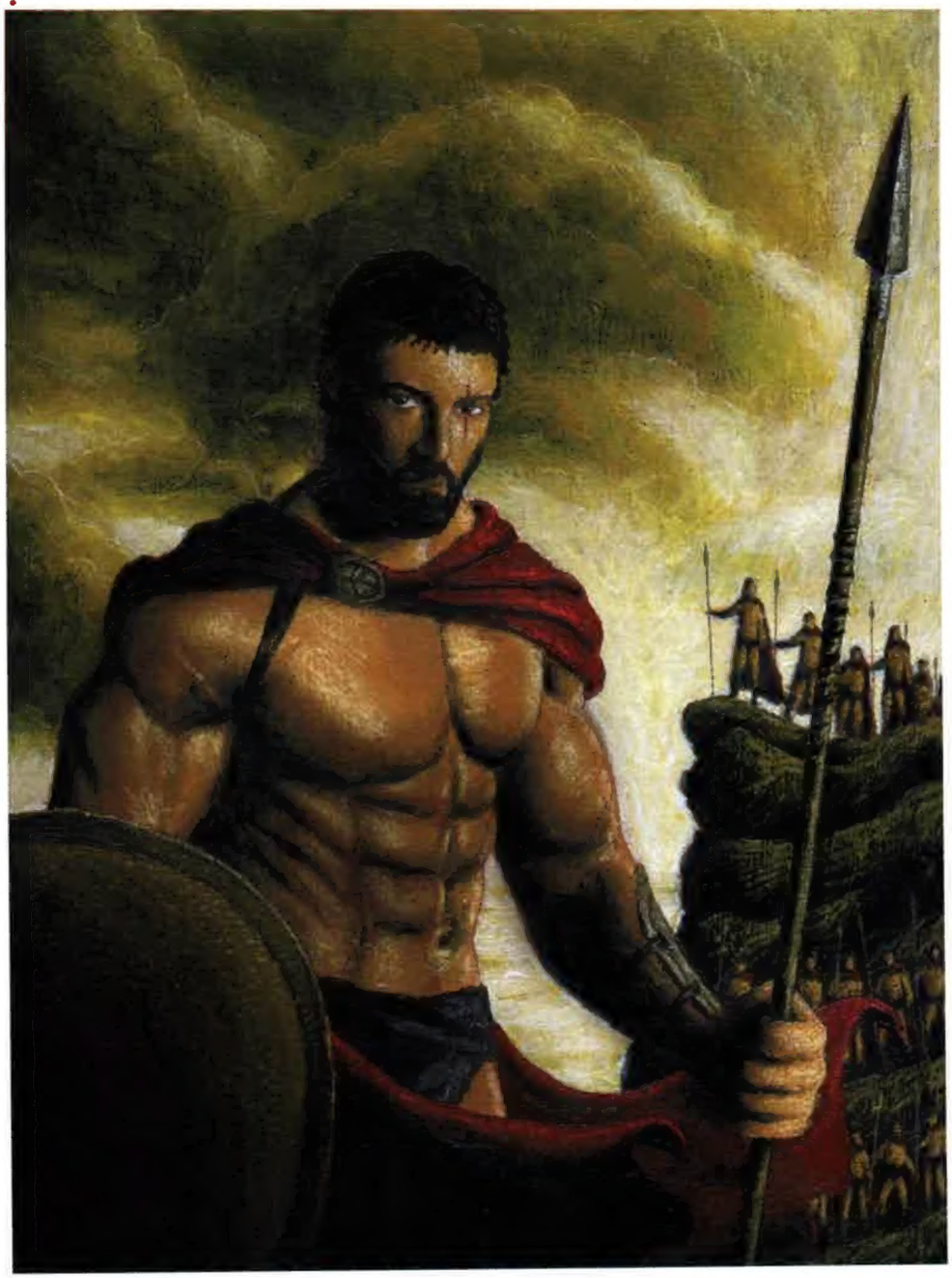
EDITION PRESTIGE

- **LE COMMENTAIRE AUDIO** du réalisateur David Slade et du scénariste Brian Wilson (vost)
- **HARD CANDY : LE DOCUMENTAIRE** (52 mn / vost) une idée nouvelle, le casting, le style visuel, la production, la post-production, la sortie du film
- **HARD CANDY : LA POLÉMIQUE** (10 mn / vost)
- **LES 6 SCÈNES COUPÉES** (10 mn / vost)
- **COMPARAISON FILM / STORY-BOARD :** le dénouement de Hard Candy
- **LA BANDE-ANNONCE** du film (vf / vost) • **LIEN INTERNET**
- **LE STORY-BOARD INTÉGRAL** à imprimer
- **LE SCÉNARIO ORIGINAL INTÉGRAL** à imprimer

design KIDEX

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE
FIGARO SCOPE
dvdrama
Le premier Quotidien du DVD
OUI 102.3 FM

Courrier des lecteurs



Ci-dessus : Une magnifique peinture signée Mad Lolo (ou Lolonidas !)

SAN HELVING JE T'AIME...

Très cher Mad,
Lorsque je lis mon magazine préféré, le rituel est toujours le même : un bon canapé, un premier feuilletage rapido pour regarder toutes les jolies images que vous mettez dedans, une p'tite clope, et je m'attaque au courrier des lecteurs (ouais, j'aime bien). Et là, je tombe sur la lettre de ce lecteur choqué par les propos quelque peu olé olé de Monsieur Helving, et qui se demande où est l'intérêt de ses chroniques... C'est très simple, les Notules restent ma rubrique favorite, celle que je lis immédiatement parce que je sais que San va me faire marrer avec ses blagues à la con (dans le bus, les gens me regardent bizarrement en me voyant rire devant un mag' à la couverture arborant un corps décapité !?) et me faire fantasmer (non, je ne vais pas déraper) avec d'obscurs films que je ne verrai probablement jamais ! Alors oui, San Helving dit des gros mots, oui, parfois, il est pipi-caca, mais pour tous les gens qui aiment cultiver leur humour bête (ouais, ça s'entretient, sinon on a vite fait de s'abonner à *Psychologie Magazine*) et se pâmer devant une production cinématographique qui n'a peur de rien, une chose est sûre : SAN HELVING RULES !!
PS : Les autres, vous êtes pas mal non plus...

Jean-François CHEVALIER (Bordeaux)

Ah ! Merci ! San Helving en remue la queue de joie (couchée, sale bête !) ! Alors qu'il pensait être détesté par 99,9 % des lecteurs, le voilà porté aux nues par ta

LES SOIREES BIS DE LA CINEMATHEQUE FRANCAISE

« En mai, fais ce qu'il te plaît » dit le vieil adage (mais c'est qui ce mec d'ailleurs ? Paraît qu'il est très vieux !). Alors cours à la Cinémathèque française mon gaillard (ou ma grande, parce qu'il y a aussi des filles dans les soirées bis de la Cinémathèque française, et parfois même, elles sont très belles, et en plus, elles... Bon, on s'arrête là !). En mai, donc, c'est carte blanche à ce grand homme qu'est Jean-Pierre Bouyxou, qui a choisi trois films sur le thème de l'esthétique et de la métaphysique de la violence (n'ayez pas peur, ça a l'air compliqué comme ça, mais c'est très simple).

VENDREDI 4 MAI – SALLE HL
20h00
Jouvence et boule de gomme (**Bubble Trouble**) de Jules White
USA – 1953 – 17 min – VF – 16mm
Avec les Trois Stooges.
Les Trois Stooges sont des pharmaciens qui inventent une fontaine de jouvence capable de rajeunir les personnes âgées.

Suivi de
Invasion of the Blood Farmers d'Ed Adlum
USA – 1972 – 84 min – VOSTF – 35mm
Avec Norman Kelley, Tanna Hunter, Bruce Detrick, Paul Craig Jennings.
Une jeune femme est la victime d'une secte de fermiers qui organise des sacrifices humains.
Inédit en France.

22h00
I Drink your Blood de David E. Durston
USA – 1970 – 90 min – VOSTF – 35mm
Avec Bhaskar Roy Chowdhury, Jadine Wong, Rhonda Fultz, George Patterson.
Des motards violents, rendus fous par de la nourriture enragée, sèment la destruction dans une petite bourgade.
Inédit en France.

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Fax : 01 44 635 634

déclaration fort touchante ! En revanche, ton post-scriptum ne va pas arranger le traitement douloureux de San à la rédac : jaloux de voir que ce chenapan d'Helving plaît à certains, les membres de la Mad Team ont décidé de faire une tournante avec sa dépouille, le tout sous la direction de notre rédacteur en chef, qui se chargera de mettre la vidéo en ligne sur le Net dans les plus brefs délais. Nom de Dieu, San Helving en poupée gonflable, vous imaginez ?!

BELLE MAMAN EN FAIT UNE CONFITURE !

Cher Mad,
Ma belle-mère est tombée sur mon magazine préféré en visitant mon sanctuaire (les chiottes), voici sa réaction texto : « *Dites-moi, votre magazine Madeu Mauvi, c'est pas joli, joli, c'est même indécent, imaginez qu'un enfant tombe dessus !* ». Je lui ai donc rétorqué : « *Belle-maman, savez-vous que je lis ce mag' depuis que je suis enfant ? Et entre nous, je pense que mes lectures sont moins indécentes que vos torchons de Voici, Gala et compagnie.* ».
Je tenais donc, cher Mad, à vous remercier de m'avoir permis de casser la vielle bique, et merci également pour l'ensemble de votre œuvre, vous êtes au top, BIG UP !
J'ai aussi quelques questions :
- Serait-il possible de remplacer la rubrique MéloMad (je ne la lis pas) par une autre pin-up ?
- Avez-vous prévu un hors-série spécial pin-up du cinéma de genre ? Un poster en encart dans le mensuel serait également le bienvenu (pourquoi pas une pin-up par exemple ?)
Allez, je dois vous quitter, j'ai prévu de faire un lifting à la tronçonneuse à ma belle-doche !
A+

Fabrice LE MILINAIRE (Internet)

Les belles-mères et Mad Movies, c'est une longue histoire d'amour ! Prenez Gilles Esposito : il a décapité la sienne après qu'elle lui ait avoué ne rien comprendre à ses films décryptés (mais était-elle la seule, par ailleurs ?). Jean-Baptiste Herment, lui, teste son stock de vannes foireuses lors des repas avec la belle famille avant de les placer dans ses articles, histoire de voir si son humour est vraiment grand public. Manque de bol, à part Fausto, personne ne rit à ses blagues vieille France. Quant au reste de l'équipe, on passera leur vie familiale sous silence sous peine d'avoir une manif de belles-doches devant la rédac ! Sinon, concernant tes questions, non, nous ne virerons pas MéloMad pour mettre une autre pin-up à la place, petit canaillou ! Effectivement, ça t'a tellement rendu sourd que tu ne peux plus écouter de B.O., mon cochon ! En revanche, l'idée d'un hors-série sur ces demoiselles les pin-up du cinéma de genre semble tout à fait recevable. Si un tel ouvrage voyait le jour, le Maître international de la meuf dénudée, Grand Master Dam Granger, serait convoqué sur-le-champ ! Enfin, pour le lifting de ta belle-maman, fais attention de ne pas te couper !

VIE, MORT ET APRES-VIE DES FILMS

Cher Mad,
Je te lis avec bonheur depuis des millénaires, et je t'encourage à continuer longtemps encore les exploits de journalisme intelligent et couillu qui sont mensuellement les tiens. Loin de moi l'intention de t'apprendre ton métier par ma demande, je voudrais simplement t'exposer une envie de lecteur.
J'aimerais trouver dans tes pages une rubrique sur le succès des films que tu me conseilles ou déconseilles. Du calme. Je ne lis plus *Première* depuis que mon petit frère a quitté le lycée. Je ne te parle pas de me balancer le box-office comme ça. Trop d'estime pour toi, cher compagnon de salles. Non, je voudrais que les chiffres significatifs de budget, budget com', box-office, date de disparition des salles et, quelques saisons plus tard, la mesure du succès en DVD (national ou pas, ça peut s'estimer, ça ?) soient donnés et surtout commentés avec ta pertinence et ta verve costaude ou caustique. Je voudrais savoir si, en dehors de la peuplade aux yeux rouges et au parfum de pizza, les films que je suis fonctionnent, quelle est leur vie et après-vie, quel espoir a-t-on de revoir dans les salles un réalisateur, un genre ou une prometteuse contrée d'origine, comme la Corée ces dernières années par exemple. Tout cela me parlerait du marché du cinéma vu par Mad Movies. C'est dire si c'est capital. Bon, c'est mon idée, si ça se trouve elle est conne, t'en fais ce que t'en veux. Ah, et sinon, quelquefois, je me sens un peu frustré de voir une trop grande quantité de previews. Oui, moi aussi ça me fait ça, le fantasme du film à venir est au moins aussi important (et hélas parfois plus fort) que le plaisir du visionnage. Et puis vaut mieux dire des choses sympas sur un truc pas encore sorti que faire trop d'articles de déconfitures. Et en plus, l'actu n'est pas tous les mois florissante. Mais même si je conserve mes Mad, je voudrais bien que le dernier en date, posé à côté du lit, puisse m'aider plus souvent à trouver les mots pour convaincre les peuplades aux yeux moins rouges et aux parfums plus légers. Voilà. Et rendez-vous le mois prochain.

MATHIEU (Paris)

Cher Mathieu, porte-parole des peuplades aux yeux rouges sentant la pizza, À la rédaction, nous trouvons ton idée très pertinente, car effectivement, il semble intéressant de voir l'évolution des films de genre en France durant, mais aussi après, leur exploitation en salles. Nous allons « brainstormer » comme des malades (enfin, avec le reste d'intelligence dont nous disposons…) afin de voir ce que nous pouvons faire pour répondre à ta demande et satisfaire, on l'espère, le plus de lecteurs possible. Pour les previews et leur abondance certains mois, tu soulignes justement que nous sommes encore dépendants de l'actu et de son dynamisme. Ce mois-ci par exemple, tu trouveras qu'une seule preview au sommaire du numéro ! Merci pour tes remarques constructives et à très bientôt en tout cas !

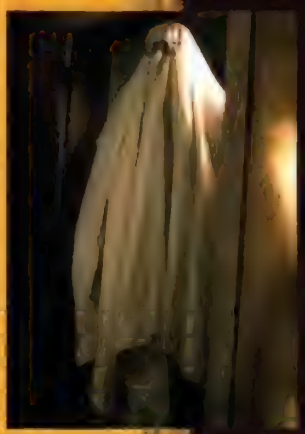
NOTULES LUMINAIRES

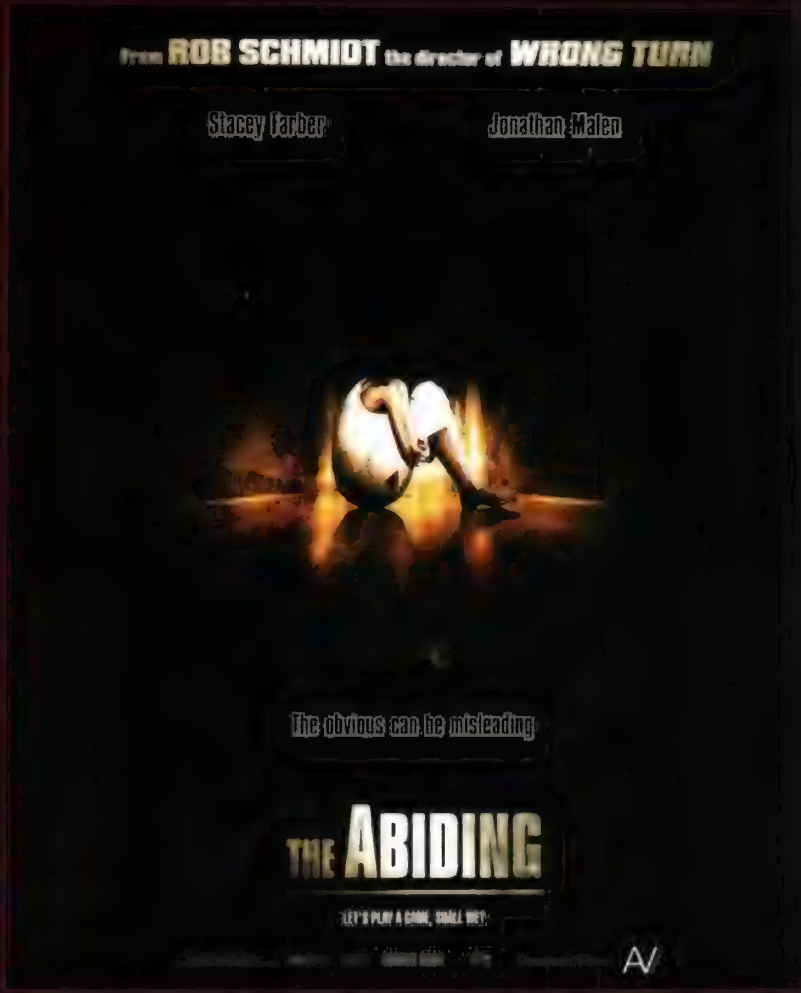
Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais : toute l'information du fantastique

HALLOWEEN EPISODE 3

Ça y est, le tournage d'**Halloween** est officiellement terminé, et ce depuis le 23 mars dernier. Quinze jours plus tard, le premier trailer frappait nos rétines via le Web. Un trailer monté à partir des deux premières semaines de filmage, et qui ne montre que très peu de choses de la bête. Mais tout de même assez pour clarifier un ou deux points. Tout d'abord, le métrage s'annonce assez énervé, et Michael Myers semble s'en donner à cœur joie à poursuivre et charcuter de la teenager affolée et dénudée. Plus sérieusement, quelques images viennent confirmer ce qu'une « script review » avait mis en lumière il y a quelque temps : le **Halloween** de Rob Zombie s'attachera à expliquer pourquoi Myers est devenu The Shape. Autrement dit, exit la dimension fantastique du personnage créé par Carpenter. Ce qu'entérine l'un des passages du trailer, montrant le tueur en gros plan : sous le caoutchouc, les yeux de Myers sont clairement visibles. Le masque n'est qu'un masque, le monstre est définitivement humain… Un choix aussi dangereux qu'audacieux, mais que semble approuver Carpenter himself. Big John a en effet toute confiance en Robert Mort-vivant (© J-B Herment), et est peut-être, sans le vouloir, à l'origine de cette décision : *« Rob et moi sommes amis depuis longtemps. Il m'a appelé avant de faire le remake, et je lui ai dit : « Approprie-toi le film. C'est ça, le plus important. Fais-en ton film. » »*. Bref, au revoir John Carpenter's Halloween, bienvenue à Rob Zombie's Halloween.

Laurent DUROCHE





■ Après s'être fait remarquer avec son survival forestier **Détour mortel** (que feu Bustillo n'hésitait pas à qualifier de chef-d'œuvre, heureusement qu'il s'est cassé celui-là), ce grand binoclard de Rob Schmidt nous revient avec **The Abiding**. Notre gaillard s'intéresse aujourd'hui au slasher estudiantin puisqu'ici, nos amis les jeunes sont victimes d'un maboul qui les harcèle par texto (« *Tu pu 2 la geul é jvé te niké* ») avant de les trucider dans la grande tradition. Sur sa « death list », répondent déjà présent la wanna be Stacey Farber (**Narc**) et le rouquemoute Jonathan Malen (**L'Élue**). Espérons que la fameuse règle des « 3 S » de Jean-Baptiste Herment sera respectée à la lettre : Suspens, Scope, Sal… Hein ? Comment ça, j'ai plus le droit de dire des gros mots ?!? Des plaintes des lecteurs ???? Ah, parce qu'on nous lit ?? Désolé, j'ignorais.

■ M'étant fait houspiller par le rédacteur en chef de notre magazine à propos de mon vocabulaire trop fleuri qui nous empêcherait de devenir les maîtres du monde, j'ai donc décidé de ne plus écrire d'insanités dans cette modeste rubrique que je chapeaute depuis plus de trois décennies… Afin de fêter ma nouvelle conduite, désormais irréprochable, laissez-moi

vous conter l'histoire des jeunes adolescents prépubères de La Central, film d'horreur terrifiant réalisé par monsieur Francisc Giro Roura. Nos vaillants héros sont donc douze, oui, comme **Les Douze**... voyons, croyez-vous que je vais tomber dans un piège aussi évident ? Cher lecteur, permettez-moi de me gausser. Douze donc, prêts à faire une fête digne du bal des débutantes dans une magnifique demeure d'allure victorienne nichée dans l'une des plus belles vallées sauvages d'Espagne. Hélas, un va-nu-pieds sans éducation décide de les occire. J'ai assuré là, non ? Bon, ça y est, on est les maîtres du monde ? Non ?? Putain de sa race, je me fais chier à pondre du feuillet sur ce nanar sans dire « grosse pute », « nique ta mère » et « fils de flic », et on n'est toujours pas les maîtres du monde ??? Insensé.

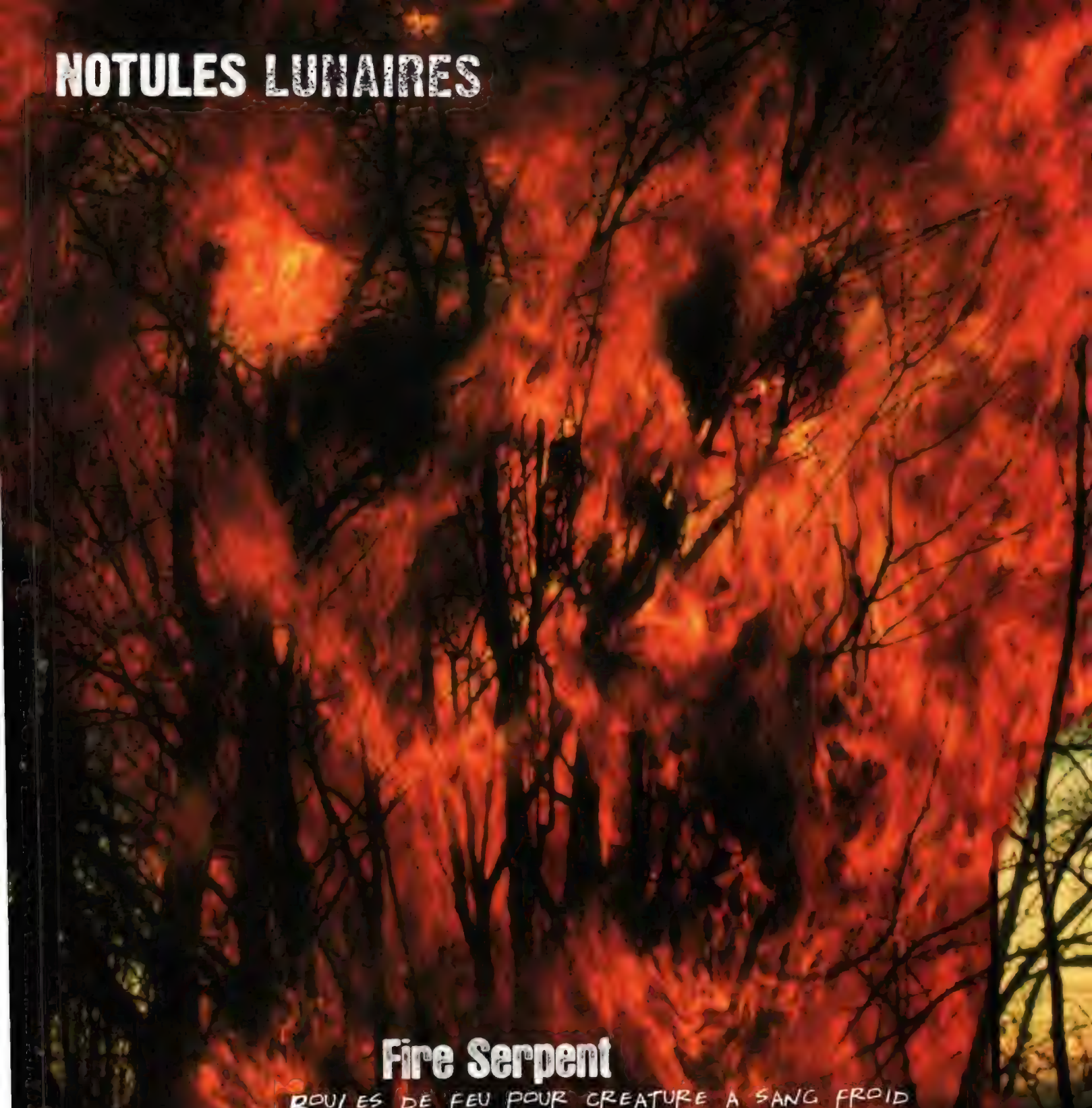
■ Les frangins Booth sont de retour...Pffff, bande de têtes de linottes, les frères Booth, les mecs derrière le sympa mais remonté à la hache **Death Tunnel** ! Toujours amateurs de sujets originaux, les deux gars investissent leurs forces dans DarkPlace, une histoire particulièrement alléchante de prêcheur enlevant de jeunes enfants afin de les enfermer dans une boîte hermétique pour les confronter à leurs propres démons. Matthew McGrory (**The Devil's Rejects**), l'inénarrable Irwin Keyes (vous ne connaissez peut-être pas son nom, mais cherchez sa trogne sur le Net et vous allez vous écrier : « *Mais ouiiii, on l'a vu dans tous les Z de la Terre, lui !* »), Timothy Lee DePriest (Vampire Clan) et une certaine Pippi (vous vous méprenez, je ne vais pas faire une vanne avec une perche que même Herment n'oserait attraper) se retrouvent au générique de ce film qu'on espère moins charcuté que **Death Tunnel**. Quant aux frangins Booth, ils s'en tamponnent les roubignoles, puisqu'ils viennent de finir leur nouveau métrage : **Children of the Grave** !

■ The Final Patient, c'est comme *The Final Countdown* d'Europe, mais ça s'écrit pas pareil. Mouais, pas terrible cette vanne, même JPP (qui s'amuse à me renier dans son abécédaire, lui qui m'a créé à partir de membres de pigistes morts, quelle honte !) n'oserait la faire. Totalement inconnu au bataillon, Jerry Mainardi emballe cette histoire narrant les déboires d'un chercheur ayant pété les plombs après avoir découvert la légendaire fontaine de jouvence. Mauvaise nouvelle pour les deux jeunes étudiants invités à passer un week-end chez lui... La fontaine de jouvence, JPP en aurait bien besoin s'il veut finir un jour son Fantastic Guide. Alors papa, t'en es où ? À la lettre D ? Warf, warf, on bouffera tous les pissenlits par la racine avant de savoir si c'est bien, **Wendigo**...

■ Rares sont les films d'horreur ukrainiens, donc faites honneur à **Shtolnya**, plus connu sous son titre américain, The Pit ! Je ne sais pas si le premier métrage de Lubomyr Kobylchuk est bon, mais en tout cas, l'affiche me laisse perplexe. Ce moine... Ne vous rappelle-t-il pas les ninjas encapuchonnés des **Rivières pourpres 2**, LE chef-d'œuvre d'Olivier Dahan ?? Mais

DOGGY STYLE

Vous n'êtes plus censés ignorer que les clébards sont la grande passion de notre beau Kaiser à tous, Fausto Fasulo. Pas étonnant, donc, qu'il m'arrête l'autre jour dans un couloir de la rédac (en me faisant un croche-pied, c'est sa façon à lui de nous appeler. « *Oui maître ? Je ramasse mes dents et je suis à vous...* ») pour m'imposer (ah oui, il faut le savoir, maître Fasulo ne propose pas) une petite thématique Doggy Style. « *Alors mon concon, c'est kiki va m'faire une p'tite preview sur ManDog, hein ?* » Ben c'est moi. Concon, c'est moi. Y'a aussi Pépère, Ponpon, Troudballe et Fayot. Je ne dévoilerai pas l'identité de ce dernier, mais sachez seulement qu'il est le dépositaire de la désormais fameuse règle des « 3 S ». Bref, anciennement titré **Ancient Evil 2 : Guardian of the Underworld**, **ManDog** (réalisé par David Kann, **Dead Soul : A Fairy Tale**) pourrait être un petit Z bien fun s'il respecte son pitch plutôt sympa : toujours autant à la ramasse, une bande de jeunes réveille Anubis après une masse noire. Un corps d'homme, une tête de chacal et l'appétit de Maïté, le cocktail idéal pour un boogeyman réussi ! En bonus, l'affiche de The Pack (des chiens bourrés de stéroïdes attaquent une petite ville qui n'avait rien demandé), un film mort-né puisque sa boîte de production vient de mettre la clé sous la porte. Too bad, on ne saura jamais who is the master...



Fire Serpent

BOULES DE FEU POUR CREATURE A SANG FROID

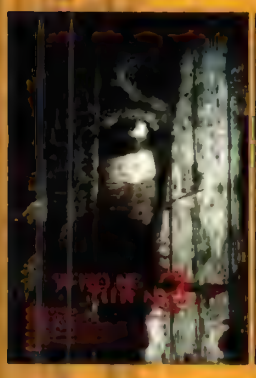
Non, San ! Fausto t'a déjà dit mille fois que tu ne faisais plus que les Notules courtes, alors barre-toi de ma pleine page ! Pauvre homme : quand il n'écrit pas sur des gros Z, il passe son temps à regarder des téléfilms catastrophe l'après-midi sur TF1, ou à mater des creature features achetés en DVD à 1 euro dans son supermarché de banlieue. C'est dire s'il est devenu fou quand il a eu vent de ce ***Fire Serpent*** (aka ***Fire from Above*** aka ***Alien Fire***) qui amalgame sans complexe ses deux genres favoris. Un banal incendie de forêt s'y transforme en un reptile de feu, bien décidé à enflammer tout ce qui bouge… Ce cochon d'Helving a donc exigé de faire le texte, prétextant que le réal John Terlesky est le disciple de celui qu'il considère comme le meilleur cinéaste de tous les temps, j'ai nommé Jim Wynorski. Terlesky a en effet joué le rôle-titre dans **Deathstalker II**, avant de passer à la réalisation en cosignant avec son mentor **The Pandora Project**, déjà un film catastrophe. Mais il fallait toutes les qualités d'un grand professionnel pour noter que ***Fire Serpent***, prod télé destinée à la chaîne Sci-Fi, réunit quelques visages familiers du petit écran. Cette vieille trogne de Randolph Mantooth (une ascendance indienne explique ce curieux patronyme) côtoie ainsi Nicholas Brendon (***Buffy contre les vampires***), Robert Beltran (***Star Trek : Voyager***) ou encore la ravissante Sandrine Holt, vedette de la série ***Les Repentis*** de John Woo. Allez San : maintenant, retourne écrire tes vannes foireuses. Non mais !

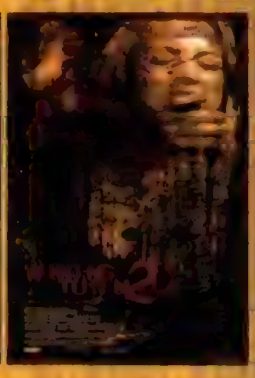
Gilles ESPOSITO

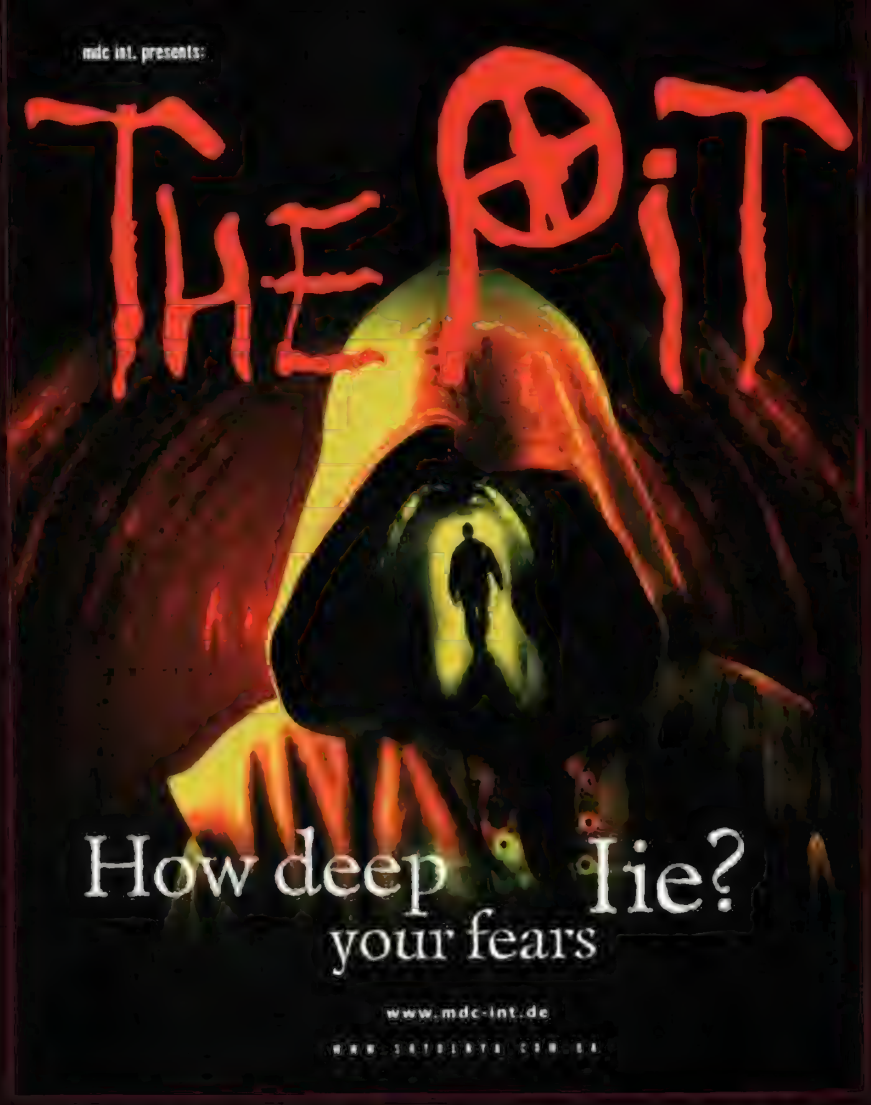
WRONG TURN 2 : DEAD END
DETOUR SURMORTEL

« **Détour mortel** (**Wrong Turn** *en VO – ndlr*) *était un hommage évident aux films d'horreur des années 70. Mais j'ai grandi dans les années 80, devant des films comme* **Evil Dead**. **Wrong Turn 2 : Dead End** *sera donc un hommage aux « splatter sequels » (« séquelles saignantes » – ndlr) des 80's. Si vous aimez* **Aliens**, **Evil Dead 2**, **Massacre à la tronçonneuse 2** *et* **Phantasm II**, *il y a de fortes chances pour que vous aimiez* **Wrong Turn 2**. » C'est ainsi que le jeune réalisateur Joe Lynch (une pelletée de clips, deux courts d'horreur et une collaboration à **Terror Firmer** à son actif) présente son premier long, séquelle, donc, du **Détour mortel** de Rob Schmidt, survival mineur mais sympathique – que feu Bustillo me pardonne. **Wrong Turn 2 : Dead End** met en scène les candidats d'un reality show appelé ***The Ultimate Survivalist*** situé dans les forêts de Virginie-Occidentale. Bien entendu, ces candidats vont se trouver nez à nez avec de nouveaux dégénérés consanguins, a priori les parents des affreux jojos du film de Schmidt… La bande-annonce et les photos annoncent un métrage résolument gore et rentre-dedans. Dans la peau du pater, on retrouve Ken Kirzinger, le Jason de **Freddy contre Jason**, et parmi les victimes, quelques jolies donzelles coutumières du genre comme Erica Leerhsen (le **Massacre à la tronçonneuse** de Nispel, le futur remake de **Shutter**) ou Daniella Alonso (**La Colline a des yeux 2**). Initialement conçu comme un DTV, **Wrong Turn 2 : Dead End** semble avoir tellement emballé les pontes de la Fox que ceux-ci réfléchissent à une éventuelle sortie salles aux USA.

Laureot DUROCHE







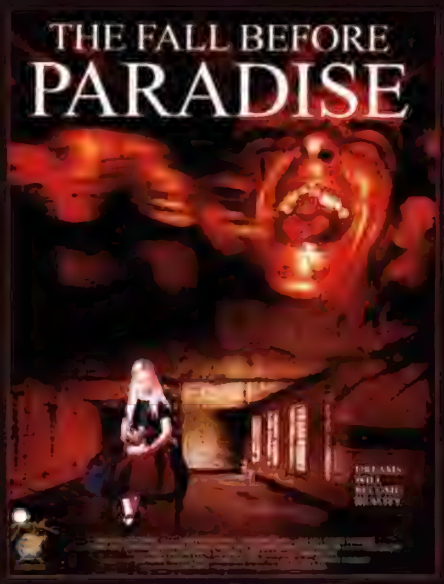
si, Dahan, le mec qui vient de maquiller Marion Cotillard comme l'un des freaks de **La Colline a des yeux** et a fait croire à 5 millions de spectateurs que c'était Édith Piaf ! Mais c'est plutôt du côté de **The Descent** qu'il faut jeter un coup d'œil pour découvrir le sujet de **The Pit**. Cinq étudiants en archéologie et leur professeur se perdent dans un vaste réseau de grottes souterraines, lieu de résidence d'entités hostiles ! Finalement, ça ne peut pas être les moines ninjas de Dahan, ils ne savent se battre qu'au Monoprix du coin.

■ « *Ohhh, do you believe in life after looooooveeee ????* » Hein ? Oh pardon, c'est à cause de la tagline de **Ghosts**, dès que je la lis, je ne peux m'empêcher de chanter le tube de Cher. Dans ce film produit par Nu Image (qu'on ne présente plus !) et réalisé par un mec dont j'ignore le nom malgré les indices que me laisse Fausto sur Post-It (« *Cherche sur le Net, connard* »), nous apprenons médusés (mais alors médusés !) que la Terre était le territoire de fantômes diaboliques avant le big-bang. Vu qu'on n'est pas des lapins de trois semaines, qu'on a vu un bon paquet de films d'horreur, et que c'est écrit derrière l'affiche, personne ne sera donc étonné par le fait que ces

■ Ben alors, ma pupuce, qu'est-ce que tu fais toute seule dans le noir ? Comment ?? Tu vas « *tous nous niquer, bande de cons* » ? Voyons ma pupuce, tu divagues, prends un suppo. Serge Rodnunsky divague lui aussi, puisque le scénario de **The Portal**, son 34e film, semble bouffer à tous les râteliers. Si j'ai bien compris (ce qui est loin d'être certain), une femme médecin est aux prises avec un étrange virus ayant le pouvoir de réveiller les morts. Le remède se trouverait dans une autre dimension que seuls les dessins d'une petite fille permettent d'atteindre. Oui, la pupuce mal élevée qui nous montre du doigt sur l'affiche. Ça a l'air bien, hein ? Comment ça, oui ?

NOTULES LUNAIRES

salopards d'ectoplasmes tentent le come-back de nos jours ! Who you gonna call ??? Cher, bien sûr ! « *Ohhh, do you believe in life after looooooveeee ???? I can feel something inside me say I really don't think you're strong enough, noooo…* »



■ Une ch'tite gamine mignonne comme tout perdue dans un lieu tout rouillé qui sent la pisse… Apparemment, nos grandes copines de York Entertainment (la trilogie **Scarecrow**) ont décidé de se refaire leur **Silent Hill** à eux, tranquille pépère wesh ça va dans leur coin. Dans **The Fall Before Paradise**, un pauvre gars interné pour troubles mentaux (dans la cellule voisine de celle d'Esposito) est harcelé par des visions terrifiantes prédisant la mort imminente de la ch'tite gamine mignonne comme tout. Le pauvre gars n'aime pas qu'on fasse du mal à la ch'tite gamine mignonne comme tout, et décide donc de se faire le sac à dos (c'est toujours moins lourd qu'une malle, surtout pour une évasion) pour lui sauver la peau. À noter au générique de ce premier film de Steven Gilliland, la présence d'un certain Greg Cool qui, comme vous le supposez, est un mec coooooool.

San HELVING

RISE : BLOOD HUNTER
LUCY CONTRE LES VAMPIRES

L'ami Hermann vous parlait le mois dernier dans sa critique des **Messagers** des pratiques castratrices du studio Ghost House Pictures. **Rise : Blood Hunter** (ex-**Rise** tout court) sera-t-il lui aussi victime de ce formatage mercantile ? Espérons que non, tant le film de Sebastian Gutierrez (réalisateur de l'excellent **Judas Kiss** et scénariste de **Gothika**) s'annonce bandulatoire. La divine Lucy Liu y incarne une journaliste assassinée par une bande de vampires. Elle se réveille pourtant à la morgue, et réalise qu'elle est devenue une morte-vivante. Bien décidée à se venger, elle s'associe à un flic (Michael Chiklis) dont la fille a été tuée par les mêmes créatures… Un pitch plutôt classique. Mais de l'aveu même de Gutierrez, la surprise devrait plutôt venir du côté du traitement. « *L'histoire est racontée sur un mode non linéaire. Ce qui lui confère un ton cauchemardesque et obsessionnel. (…)* **Rise : Blood Hunter** *pourrait se définir comme un film noir moderne. C'est de l'horreur très stylisée, avec des couleurs saturées. C'est aussi très décadent et sexuel.* » Il suffit de voir l'extrait naguère mis en ligne (et retiré depuis) montrant la belle Carla Gugino se repaître de Lucy Liu dans une étreinte saphique et sanglante aux teintes écarlates pour mieux comprendre les dires du réalisateur. Bref, un projet excitant, qui pourtant dort dans les cartons de Ghost House depuis 2 ans (le tournage s'est déroulé en 2005). Le film connaîtra finalement une sortie limitée le 1er juin 2007 sur le territoire américain. En espérant que ce sera bien dans sa version « R »…

Laurent DUROCHE

Sprawl

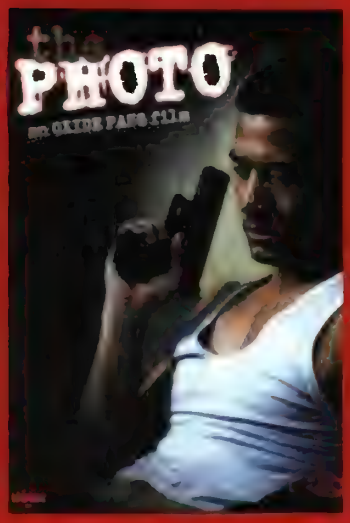
YUZNA PASSE A L'HALCYON

Ce chouette flyer ne sera pas de trop pour rassurer les fans de Brian Yuzna, dont les projets semblent avancer au ralenti depuis la fin de son association avec les Espagnols de Filmax. Dès février 2006, l'auteur de **Society** créait pourtant, avec ses compères Ted Chalmers et Ray Haboush, une nouvelle société dédiée à la production et aux ventes mondiales. Mais cette Halcyon International Pictures s'est pour l'instant bornée à boucler le budget d'**Everdark**, poltergeist movie finlandais dont nous vous parlions dans les Notules du Mad 191. Le numéro précédent annonçait bien un **House of Re-Animator**, où le diabolique Dr. West poursuivrait ses coupables expériences au sein de la Maison Blanche (!), mais on reste sans nouvelles de cet excitant projet, qui devait marquer les retrouvailles de Stuart Gordon avec Yuzna. Ce dernier aura peut-être plus de chance avec **Sprawl**, qui se situe sur le terrain plus balisé du creature feature. Les habitants de Somerset Pines sont bien contents dans leur banlieue pavillonnaire proprette, quand des promoteurs décident de construire un immense complexe immobilier en lieu et place de la forêt voisine. Privés de leur habitat naturel, les ours du coin ne l'entendent pas de cette oreille, d'autant qu'ils ont été infectés par un clébard enragé de passage dans le quartier. Voilà qui promet de nous ramener au bon vieux temps de la SF écologique des 70's, parfois à base de plantigrades comme dans le **Grizzly** de William Girdler. Il ne reste qu'à croiser les doigts...

Gilles ESPOSITO

NOTULES ASIATIQUES

Les frères Pang sont de retour, mais on s'en tape un peu (beaucoup), alors intéressons-nous plutôt au reste de la production hongkongaise, aux projets de remake live au Japon, et au retour de Dan Chupong.



■ Faut-il vraiment parler des frères Pang ? On ferait bien l'impasse, mais on nous accuserait de passer à côté des films qui font « du bruit ». Alors on s'y colle avec Oxide, de retour avec un métrage, gnagnagna, nommé **The Photo**, gnagnagna, mettant en scène Aaron Kwok dans le rôle d'un détective cherchant une femme dont il ne possède qu'une photo. Rien d'autre à ajouter, à part : gnagnagna.

■ Du côté de Hong Kong, le projet réunissant Jackie Chan et Jet Li, annoncé depuis longtemps, devrait enfin démarrer fin mai. Direction la Chine Pop' (of course) où devrait avoir lieu le plus gros du tournage de **The Forbidden Kingdom**. En revanche, mauvaise nouvelle : c'est le Ricain Rob Minkoff qui s'occupe de la réalisation. Le gars qui a commis cette m... de **Stuart Little**. Ça refroidit tout de suite son monde, pas vrai ?

Et bien sûr, Yuen Woo-ping est chargé des scènes d'action, avec, on s'en doute, des chorégraphies totalement originales... Bon, finalement, il n'y a peut-être pas de quoi pousser mémé dans les orties.

■ Avec le regain d'intérêt que suscite *Gatchaman, la bataille des planètes* aux États-Unis (plein de comics, de superbes illustrations d'Alex Ross...), il était inévitable qu'Hollywood décide de s'accaparer la franchise. Le scénariste de la nouvelle version des **Tortues Ninja** prépare donc actuellement un animé en 3D (en collaboration avec des studios hongkongais, il est vrai), ce qui, il faut bien l'avouer, n'est pas particulièrement enthousiasmant pour les fans. En revanche, les choses bougent aussi au Japon, la Nikkatsu venant d'annoncer à son tour le lancement d'une version live des mêmes ***Gatchaman*** !

FIRE WARRIORS (TABUNFIRE)

CELA FAIT UN BOUT DE TEMPS QUE NOUS VOUS PARLONS DE CE TABUNFIRE, DEPUIS SA PRÉPRODUCTION, POUR ÊTRE EXACTS. MAINTENANT QUE NOUS AVONS ENFIN PU LE VOIR, UNE CHRONIQUE S'IMPOSE !

Ce qui a tout de suite plus de panache.

■ Restons avec la Nikkatsu, qui annonce également la mise en chantier d'une autre adaptation live d'un animé des 70's : *Yattaman* (d'ailleurs créé par le studio responsable de ***La Bataille des planètes***, Tatsunoko Prod). Un jeune garçon, fils d'un célèbre savant, vient de mettre au point une voiture-robot-chien (si si, ça existe). Alors qu'il emmène sa petite amie au restaurant pour fêter l'événement, il tombe sur un gang de malfaiteurs travaillant pour une puissante entité extraterrestre (!) qui cherche à localiser un objet capable de dénicher tous les trésors du globe. Comme vous pouvez le voir, l'histoire vaut son pesant de cacahuètes (ou de « pinote », comme disent les Québécois) et mériterait parfaitement de tomber entre les mains d'un certain Takashi Miike. Et devinez quoi (quel suspens insoutenable) ?! C'est justement notre bon ami Miike qui va s'occuper de ce projet ! Ô, joie et allégresse !

■ Terminons ces news par le nouveau film de Pen-Ek Ratanaruang nommé **Ploy**. Dans ce métrage où il dirigera à nouveau l'actrice Lalita Panyopas (star du petit écran local qu'il avait utilisée dans un contre-emploi total dans **6ixtynin9**), Ratanaruang met en scène un couple que l'arrivée d'une jeune fille ne va pas tarder à déstabiliser, les confrontant aux affres de la jalousie. Comment ça, c'est pas Mad ?! Mais si, avec Pen-Ek, ça l'est toujours un peu...

Renommé **Fire Warriors** en Thaïlande, **Tabunfire** est l'occasion pour Dan **Born to Fight** Chupong de tenir pour la seconde fois de sa carrière le rôle principal d'une grosse production. Avec aux commandes Chalerm Wongpim, le réalisateur des sympathiques **Heaven's Seven** et **Seven Street Fighters**, on pouvait naturellement s'attendre à ce que le métrage mélange allégrement, à l'image des précédents efforts du cinéaste, comédie et action. Ce que confirme le visionnage, l'humour étant même le principal ingrédient de **Fire Warriors**. Le film raconte les aventures d'un jeune Nak Muay (pratiquant de Muay Thaï) cherchant à mettre la main sur l'homme responsable du meurtre de ses parents, tout en poursuivant les voleurs de bétail qui sèment la panique parmi les paysans du coin. Face à lui, un riche noble, chef du trafic de bovins, et qui a engagé toute une troupe de dangereux bandits. Délire dans la plus pure tradition thaïe, **Fire Warriors** bondit dans tous les sens, alignant coups de coude, gags et scènes « out of this world » (pour parler comme JCVD) avec le même entrain. Entre la séquence où notre bon héros chevauche des roquettes, celle où un géant à l'appétit insatiable s'abandonne quelques secondes aux joies du cannibalisme, ou encore celle où un nain coupe les jambes de ses adversaires (question de taille) sur le champ de bataille, le film de Chalerm Wongpim sort la grosse artillerie. Et l'on ne vous dit pas tout, car, bien évidemment, le cinéaste a plus d'un tour dans son sac (à base de combattants se transformant en tigre ou en singe, et de règles de vierge...). Toutefois, la mise en scène des combats est très en deçà de ce qu'on avait pu voir dans **Ong-Bak** ou **Born to Fight**. Dan Chupong a toujours la forme, mais ses pirouettes et cascades manquent de panache - sans parler du sentiment de déjà-vu procuré par certains passages. L'impact et la prise de risque qui caractérisaient sa précédente prestation sont ici absents. Cela dit, le métrage n'est pas non plus marketé comme un gros actioner, plusieurs affiches annonçant même la couleur en mettant en avant l'aspect léger et humoristique de l'entreprise. **Fire Warriors** ne fera donc probablement pas la joie des fans purs et durs de pellicules musclées, mais ceux qui apprécient la production thaïe pour son côté « incontrôlé et incontrôlable » devraient en avoir pour leur argent. Et puis, la Thaïlande est bien le dernier pays au monde à investir dans des films ne rentrant dans aucune catégorie précise.

Julien SÉVÉON

COMMANDEZ VOTRE MAD DVD

Prix de vente : 12,90 €. Abonnés : 9,90 €
(frais de port compris)

Découpez ou recopiez le bon de commande accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : **Mad Movies, 6, rue Rodier 75009 Paris. Tél. : 01 44 635 635.**

Je règle par
chèque ■ carte bancaire

NOM _____ PRENOM _____

ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____

PAYS _____

_____ _____ _____ _____

Date d'expiration : _____
Mois/Année

Mon numéro d'abonné :

Date et signature obligatoires

■ « Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case »

Ah, Deauville... Ses rues vides, ses casinos, ses femmes tenant en laisse de vieux nantis... Et puis son Festival du Film Asiatique, qui fêtait cette année sa 9e édition. Pas aussi sexe qu'un 10e, mais c'est quand même la moitié de « 69 » !

9e Festival du Film A

Peu de baffes, cette année, mais une bonne sélection, dont une rétrospective Park Chan-wook, qui en profita pour présenter son nouveau long, **Je suis un cyborg**, étrange fable sentimentalo-comique tournant autour de deux pensionnaires d'un asile gentiment azimutés. Très beau visuellement (Park est toujours un esthète), le métrage est tellement bourré d'idées (au premier plan, à l'arrière-plan, dans les dialogues...) qu'on a parfois l'impression d'avaler un gros pudding sur lequel Mamie se serait endormie, crème pâtissière à la main. Beaucoup plus « nouvelle vague », les séances consacrées à James Lee permirent de découvrir un cinéaste malais shootant à la DV, sans beaucoup de yuans ni de brouzoufs, des histoires simples de couples, de vie. Avec les défauts – et la sincérité – des œuvres de ce type.

En ouverture, **Le Mariage de Tuya** de Wang Quanan, plongea les festivaliers dans le quotidien d'une famille de Mongolie. Un métrage assez dur d'un point de vue psychologique, mais aussi un sujet très rare dans le cinéma chinois, nouvelle preuve, peut-être, de l'assouplissement de la censure locale (bon, n'allez pas répéter ça à Lou Ye, réalisateur d'**Une jeunesse chinoise**, qui vient de se taper cinq ans d'interdiction de tournage...). Tout comme l'explosif mais pas tout à fait réussi **Battle of Wits**, l'un des seuls films historiques chinois ouvertement pacifiques, dont le héros, expert dans l'art de la guerre, a pour mission d'éviter cette dernière.

Si **Nightmare Detective** de Shinya Tsukamoto s'est révélé un poil lassant, ses scènes de meurtre, d'une impressionnante animalité, comptent parmi les séquences les plus marquantes vues depuis longtemps. L'indien **Krrish** de Rakesh Roshan a quant à lui délivré une bonne doser d'action absurde sur une durée défiant les lois de la concentration (175 minutes !), tandis que trois surprenants docus de Daniel Gordon sur la Corée du Nord ramonèrent les idées reçues. En compétition, citons l'étrange et théâtral **Big Bang Love, Juvenile A** de Takashi Miike, qui suit les déboires de Jun, jeune homo envoyé en prison pour meurtre (le film suscita des interrogations dont tout le monde se fout : « *Miike filme bien les gays ! Est-il gay ?* »), et le très bon **Pensionnat**, sorte d'**Échine du diable** thaïlandais, juste et sincère, et sur lequel nous reviendrons bientôt. Le Jury, Benoît Jacquot en tête (et Gérard Pirès, respect) attribua le Prix de la Critique Internationale au touchant et naturel **Ad Lib Night** de Lee Yoon-ki, l'histoire d'une famille embauchant une inconnue pour faire croire à un mourant que sa fille est à ses côtés. Le Prix du Jury échut au fendard **The King and the Clown** de Lee Jun-ik. Le film met en scène, au XIVe siècle, deux comédiens engagés par le roi de Corée, figure dont ils se sont moqués plus d'une fois. Le métrage amorce à mi-parcours un très étonnant virage qui en surprendra plus d'un. Quelques secondes de silence suivirent la surprenante annonce du Grand Prix, **Syndromes and a Century**, le nouveau Apichatpong Weerasethakul (**Tropical Malady**), instantané de la vie de deux personnages, et petit chef-d'œuvre d'authenticité.

SECTION ACTION

La section « Action Asia » offrait un panorama sans surprise – la plupart des titres étant déjà bien connus des amateurs –, oscillant entre magnifiques réussites et affreux-navets-pas-bons-pour-les-

siatique de Deauville

yeux. Commençons donc par le pire, avec les productions coréennes **Shadowless Sword** et **The Restless**. On ne s'attendait pas à grand-chose, tant les wu xia pian plus ou moins fantaisistes ont, depuis une petite décennie, perdu toute originalité. Pourtant, **Shadowless Sword** a presque réussi, durant ses 10 premières minutes, à nous redonner espoir avec son histoire de guerrier chasseur de démons propulsé par « erreur » dans l'au-delà et devant affronter d'anciens camarades. Hélas, le miracle n'a pas eu lieu, et on se retrouve au final devant une énième bande avec des personnages sautant dans tous les sens dans des chorégraphies archi-conventionnelles. Mais en la matière, le pire reste à venir, avec **The Restless**. À vrai dire, on se demande bien ce que le cinéaste Jo Dong-oh a cherché à faire : se saborder ou tuer son public ? À moins que ce ne soit les deux... **Shinobi**, du Nippon Ten Shimoyama, ne casse pas non plus des briques (pour un film de ninjas, ce n'est pas trop grave, diront certains) et rejoint la masse des nouvelles productions martiales japonaises sans âme ni talent.

La Corée du Sud se rachète amplement avec **City of Violence** de Ryoo Seung-wan, le réalisateur d'**Arahan** et **Crying Fist**. Si l'on peut reprocher au cinéaste un montage des combats beaucoup trop axé sur la vitesse et non sur l'impact des coups et les plans larges, impossible de nier qu'il signe là un polar d'action efficace. Porté par une superbe musique et bardé de clins d'oeil que les amateurs de cinéma de genre ne pourront manquer de relever, **City of Violence** est un très bon divertissement reposant sur un duo d'acteurs stylé (Ryoo lui-même, et Jung Doo-hong). Du côté de Hong Kong, **Dragon Tiger Gate** de Wilson Yip est une retranscription somme toute sympathique d'un manhua local. Le film conserve totalement l'esprit dudit titre (voir les coupes et les costumes des héros) en y incorporant des bastons hautes en couleur, tout à fait dignes d'une BD.

Mais le meilleur du lot (et le grand vainqueur de cette mini-compétition) est sans conteste **Dog Bite Dog**, nouveau métrage du talentueux Cheang Pou-Soi qui, comme on ne cesse de le clamer depuis ses premiers longs (**Diamond Hill**, **Horror Hotline... Big Head Monster**...) est assurément l'un des meilleurs cinéastes de l'ancienne colonie anglaise. Suivant un tueur à gages cambodgien (Edison Chen) pourchassé par des policiers hongkongais (menés par un Sam Lee étonnant de maturité), **Dog Bite Dog** est une œuvre radicale à la noirceur presque étouffante. Comme dans certains de ses précédents travaux, Cheang Pou-Soi enrichit son propos d'un contexte socio-politique riche qui propulse son film vers des sommets rarement atteints dans la production locale (surtout post-rétrocession). En illustrant une phrase de l'écrivain Jean-Michel Wyl (« *Ce n'est pas pour rien que les bébés qui viennent au monde naissent avec les poings fermés : ils savent déjà instinctivement qu'ils auront à lutter* »), la dernière scène conclut le métrage d'une façon magistrale. La claque !

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas : Dog Bite Dog, The King and the Clown, The Restless, Shadowless Sword et Battle of Wits.

Rurik SALLÉ et Julien SÉVÉON

The Marine CENA PORTE QUOI

Produit par la WWF, The Marine est l'occasion pour la star du catch John Cena de faire ses premiers pas sur grand écran. Musclor y interprète John Triton, ex-soldat d'élite viré pour avoir désobéi aux ordres lors d'une mission en Irak (sauvant ainsi ses compatriotes, ouais mec), et qui se retrouve à pourchasser une équipe d'assassins voleurs de diamants tenant sa femme en otage. Voilà en gros pour l'histoire de cet actioner sauce 80's, qui a une fâcheuse tendance à flinguer toute scène d'action par l'intervention d'un atroce montage hyper-cut digne du bon vieux temps des Van Damme période Cannon. Une plaie pour un métrage qui se veut explosif ! Pourtant, **The Marine** se laisse voir pour quelques trucs marrants. Si la transparence de John Cena (aux tics de jeu très « arnoldiens ») n'a d'égale que sa mono-expressivité, la vraie star du film est à chercher ailleurs, puisque le réal John Bonito se fout visiblement de son endive géante pour laisser le champ libre à celui qui irradie l'image de sa présence, Robert Patrick. Quel acteur, putain ! Apparaissant presque deux fois plus que Cena, il relève de 15 crans le niveau de ce PM de luxe par son seul charisme. Au final, avec ses scènes comiques absurdes (l'assassin noir se plaint d'être toujours accusé, par racisme, des meurtres… qu'il a lui-même commis !), ses multiples références (la musique de **Délivrance** apparaît pendant que l'assassin, toujours lui, raconte un souvenir traumatisant), et ses quelques jolis plans (des diamants virant au rouge sang, une ou deux cascades), **The Marine** est le film parfait pour un vol longue distance, à regarder entre les trous d'air et le poulet en plastique.

R. S.

USA. 2006. REAL.: JOHN BONITO. SCEN.: MICHELLE GALLAGHER ET ALAN B. MCELROY. DIR. PHOT.: DAVID EGGBY. MUS.: DON DAVIS. PROD.: JOEL SIMON ET JONATHAN WINFREY POUR WWE FILMS. INT.: JOHN CENA, ROBERT PATRICK, KELLY CARLSON, ANTHONY RAY PARKER… DUR.: 1H33. DIST.: 20TH CENTURY FOX. SORTI LE 9 MAI 2007.

Hitcher SORTIE DE ROUTE

1986. Surgi de nulle part, **Hitcher**, série B spectrale hantée par la rage et la haine, devient un classique. 2007. Michael « *J'ai ressuscité* **Massacre à la tronçonneuse** » Bay décide de l'exhumer (d'en produire un remake, donc). L'ennui, c'est que les modifications apportées au script original sont d'une bêtise inouïe. Le métrage de 1986 était une histoire 100 % masculine qui fonctionnait essentiellement sur la relation trouble unissant le gibier et sa proie, un tour de force scénaristique où un pur duel viril se muait en une attirance homosexuelle morbide (« *I want you to stop me* », la phrase culte du film, résume tout). Or, cette nouvelle version évacue tout malentendu par un procédé radical : d'une histoire d'hommes où la femme n'était que le repos du guerrier et mourait écartelée telle une hérétique sous l'Inquisition, **Hitcher** devient un simple footing entre un échappé de l'asile et une pouffe qui couine. Seul le personnage du flic, campé avec prestance par Neal McDonough, sort indemne à cette relecture poussive, tandis que Sean Bean tente vainement d'imiter Rutger Hauer. Pour ce qui est de la mise en scène, l'ouverture donne le ton : un lapin numérique traverse l'autoroute et se fait exploser par une voiture dans un effet gore tout pourri. Le reste, atrocement mal éclairé, enchaîne copieusement cadrages serrés et choix musicaux débiles (l'un d'entre eux flingue carrément la seule scène d'action bien troussée du film). Bref, c'est indigne des pires téléfilms et Robert Harmon doit bien rigoler, mais ça permet au moins de réévaluer le pourtant pas terrible **Hitcher II** de Louis Morneau !

C. D.

THE HITCHER. USA. 2006. REAL.: DAVE MEYERS. SCEN.: ERIC RED, JAKE WADE WALL ET ERIC BERNT. DIR. PHOT.: JAMES HAWKINSON. MUS.: STEVE JABLONSKY. PROD.: MICHAEL BAY, ANDREW FORM, BRADLEY FULLER, ALFRED HABER, DAVID LINDE ET CHARLES R. MEEKER POUR INTREPID PICTURES ET PLATINUM DUNES. INT.: SEAN BEAN, SOPHIA BUSH, ZACHARY KNIGHTON, NEAL MCDONOUGH… DUR.: 1H30. DIST.: SND. SORTI LE 9 MAI 2007.

Clerks II
GEEKTONIC

L'idée de faire un **Clerks II** peut paraître attractive autant qu'absurde. Attractive parce que le premier est l'un des meilleurs films indés de ces 10 dernières années, l'un des plus drôles aussi. Absurde parce que, justement, c'était la période sans thune, et que de ce manque de moyens découlait l'inventivité du métrage. Mais toute l'intelligence de Kevin Smith est justement d'avoir évité l'écueil du tout film cheap. Au contraire, **Clerks II** coûte plus cher (ça se voit), mais l'esprit, lui, est resté le même, et les considérons-le un peu vieilli d'un jeu... Le scénario se déroule 24 heures avant que Dante, désormais employé d'un fast-food, ne quitte le coin pour La Californie avec sa future femme. Le mec est amoché (« two thumbs up » à James Marsden, et le faire aux montres reprend là où on l'avait laissé, tout comme la formidable capacité de Smith à enquiller situations délirantes et considérations plus personnelles, en une très jolie réflexion sur l'amitié, l'âge, et les responsabilités qui viennent avec. Une suite intelligente, forcément moins originale, mais une vraie réussite sans équivoque, doublée d'une utile réflexion sur le pour et le contre du « sale le monde ».

K. V.

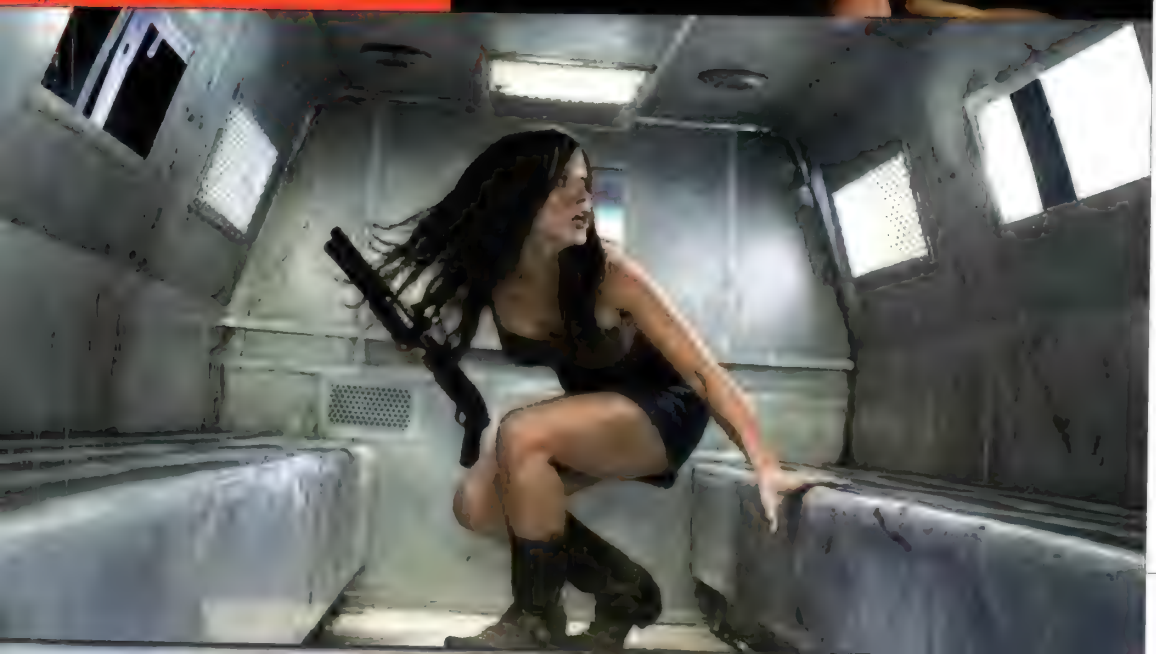
USA. 2006. REAL. ET SCEN.: KEVIN SMITH. DIR. PHOT.: DAVID KLEIN. MUS.: JAMES L. VENABLE. PROD.: SCOTT MOSIER POUR VIEW ASKEW PRODUCTIONS ET THE WEINSTEIN COMPANY. INT.: BRIAN O'HALLORAN, JEFF ANDERSON, JASON MEWES, KEVIN SMITH, ROSARIO DAWSON, BEN AFFLECK, JASON LEE... DURÉE: 1H37. DIST.: TFM. SORTIE LE 2 MAI.

Next
L'AME DES MIDINETTES

Si le nom du scénariste/producteur Gary Goldman (**Total Recall**, **Minority Report**) au générique d'un film inspiré de Philip K. Dick vous rassure, passez votre chemin, car **Next** risque clairement de décevoir vos attentes. Adaptation plus que libre de *L'Homme doré*, dont le contexte postapocalyptique a été totalement expurgé, le métrage de Lee Tamahori prouve une fois de plus que les véritables réussites « K. dickiennes » tiennent à la façon dont leurs réalisateurs respectifs perçoivent la science-fiction, que cette perception soit proche ou non du matériau d'origine. Ici, le prétexte du film (le héros voit son avenir avec deux minutes d'avance) sert avant tout une romance fleur bleue, émaillée de nombreuses scènes nunuches ou comiques, avant que le dernier acte et ses pétarades en avance rapide ne prennent le dessus. Ainsi, **Next** dédouble en fait les reproches que l'on peut faire aux adaptations de K. Dick en balançant le concept original à la poubelle au profit de quelques séquences numériques tape-à-l'œil dignes d'un blockbuster vieux de dix ans. On connaît la chanson, dites-vous ? Peut-être, mais si on rajoute en prime un twist final tout droit sorti de la série ***Dallas*** (la douche de Bobby Ewing, ça vous parle ?) et la nouvelle moumoute aérodynamique de Nicolas Cage, on peut affirmer sans trop se tromper qu'un palier a été franchi !

S. M.

USA. 2006. REAL.: LEE TAMAHORI. SCEN.: GARY GOLDMAN, JONATHAN HENSLEIGH ET PAUL BERNBAUM D'APRES L'ŒUVRE DE PHILIP K. DICK. DIR. PHOT.: DAVID TATTERSALL. MUS.: MARK ISHAM. PROD.: NICOLAS CAGE, TODD GARNER, NORMAN GOLIGHTLY, GRAHAM KING ET ARNE SCHMIDT POUR REVOLUTION STUDIOS, SATURN FILMS, EYETRONICS USA, INITIAL ENTERTAINMENT GROUP ET VIRTUAL STUDIOS. INT.: NICOLAS CAGE, JULIANNE MOORE, JESSICA BIEL, THOMAS KRETSCHMANN... DUR.: 1H36. DIST.: TFM. SORTI LE 25 AVRIL 2007.

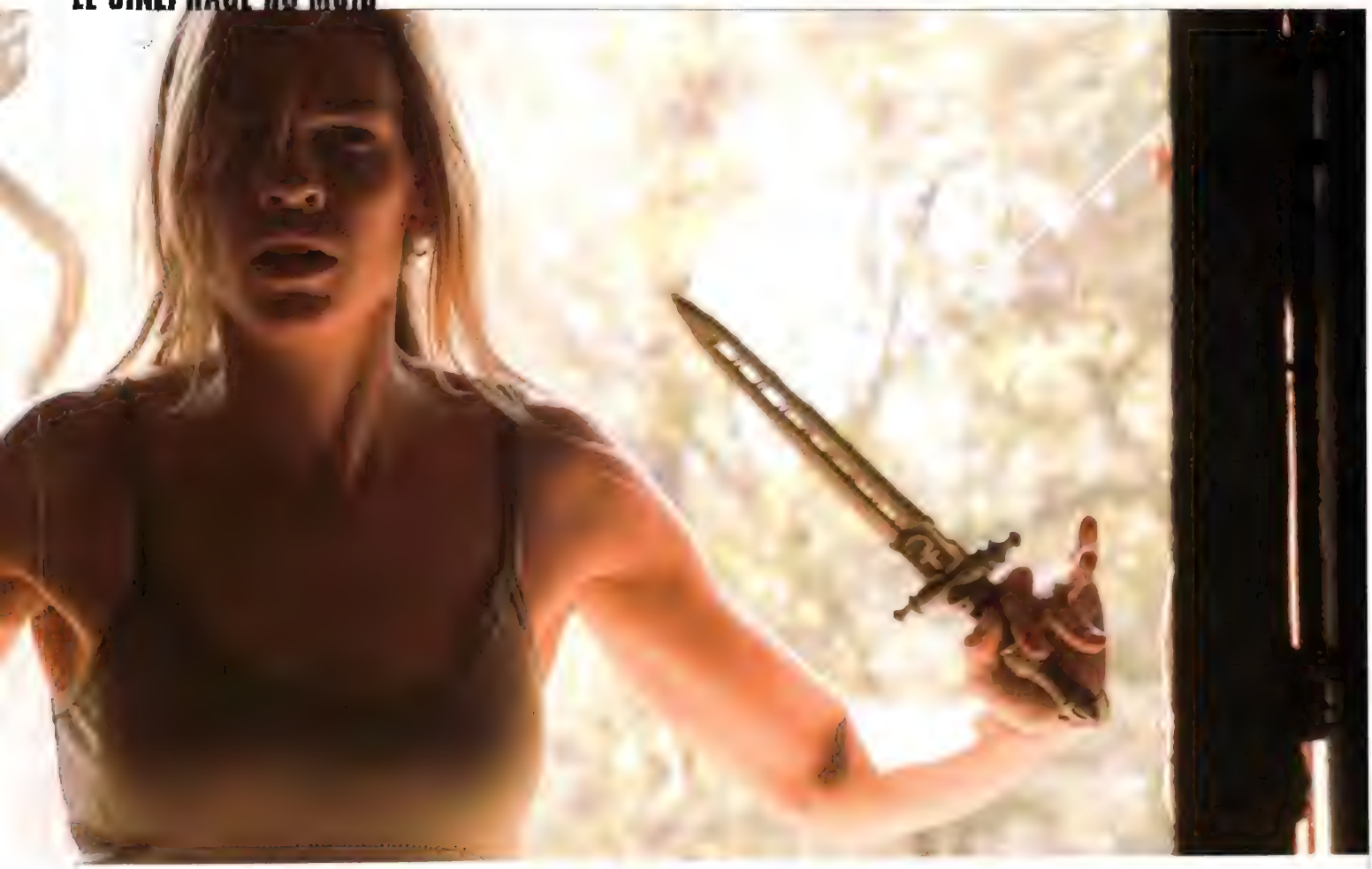


Shinobi
NINJA EXTERMINATOR

En matière de film d'arts martiaux pour mamies encartées chez UGC, on pensait que les vieilles badernes du cinéma de Chine Populaire avaient définitivement pris l'avantage, avec la vogue des superproductions décoratives et ennuyeuses dont **La Cité interdite**, flingué par David « Ronin » Doukhan il y a deux numéros, est le dernier piteux avatar. Mais voici que les Japonais, probablement blessés dans leur orgueil national, ripostent avec ce **Shinobi**, nouvel exemple de la triste blockbusterisation de la culture asiatique. Il suffit de feuilleter le manga original (*Basilisk*, édité parallèlement chez Kurokawa) pour mesurer l'étendue du désastre. L'histoire fascinante imaginée par le romancier Futaro Yamada (le shogun fait s'entretuer deux tribus rivales de sicaires ninjas, qu'un entraînement drastique a transformés en créatures surhumaines) n'est plus que le prétexte à un carnaval super-héroïque dopé aux effets digitaux. L'érotisme vénéneux cède la place à une mièvrerie désarmante, dès l'hilarante première scène où les Roméo & Juliette de service tombent amoureux au ralenti. Quant au dessin quasi expressionniste de la BD, il est remplacé par une réalisation ultra académique qui ferait passer Pierre Granier-Deferre pour Seijun Suzuki. Cette sortie française voit pourtant les choses en grand, puisque **Shinobi** doit bénéficier d'une projection numérique en très haute définition, qui confère à l'image un grain étonnant. D'un point de vue technique, la réussite est incontestable, mais pour le reste...

G.E.

JAPON. 2005. REAL.: TEN SHIMOYAMA. SCEN.: KENYA HIRATA D'APRES L'ŒUVRE DE FUTARO YAMADA. DIR. PHOT.: MASASAI CHIKAMORI. MUS.: TARO IWASHIRO. PROD.: SHOCHIKU KINEMA KENKYÛ-JO. INT.: YUKIE NAKAMA, JOE ODAGIRI, ERIKA SAWAJIRI, TOMOKA KUROTANI... DUR.: 1H45. DIST.: EUROZOOM/KAZE. SORTIE LE 16 MAI 2007.



Les Châtiments VIVRE ET LAISSER MOURIR

Les productions Dark Castle, c'est tout un poème : ainsi, depuis huit ans, Joel Silver et Bob Zemeckis nous balancent régulièrement des séries B qui auraient sûrement été formidables en tant qu'épisodes de leurs ***Contes de la crypte***, mais qui, étirées sur la durée d'un long, se ramassent en beauté. Techniquement, c'est en général irréprochable (**Le Vaisseau de l'angoisse**), voire parfois un peu sadique et gentiment malsain (**La Maison de l'horreur**, **La Maison de cire**), mais c'est aussi à cause de ce type de produit sans âme que le genre se traîne une mauvaise réputation (**13 fantômes** et surtout **Gothika**). La même que celle des EC Comics en leur temps. Sauf qu'ici, ça se justifie par un degré de créativité avoisinant le zéro absolu.

Mais Dark Castle semble vouloir marquer un changement de cap radical, surtout quand on sait que la suite de **La Maison de l'horreur** sera un DTV et que leur prochain projet, **Whiteout**, s'intéresse à une chasse à l'homme en Antarctique. **Les Châtiments** ambitionne donc d'être un film « sérieux », et sûrement pas un shocker sanglant. Pour ce faire, il fallait un cinéaste habitué à jongler avec les genres, et Stephen Hopkins était le choix idéal : outre quelques épisodes des susnommés ***Contes de la crypte***, il sait emballer de belles scènes d'action (**Predator 2**, **Blown Away**), mettre en avant des personnages forts au sein de décors naturels filmés avec un réel sens de l'espace (**L'Ombre et la proie**, un chef-d'œuvre), et surtout, il est à l'origine de la série ***24 heures chrono***, modèle absolu du thriller moderne.

Seulement voilà : le style à l'arraché propre à la mise en scène des aventures de Jack Bauer, s'il convient admirablement au petit écran, ne sied guère à un long-métrage en Scope. C'est le premier, et peut-être le seul vrai défaut des **Châtiments** : ce n'est pas très bien filmé. Pour le reste, et malgré l'influence permanente de ***X-Files***, l'enquête d'une scientifique (Hilary Swank) ayant perdu la foi au sein d'une communauté catho du Sud des États-Unis fonctionne très bien. Terrifiés par l'arrivée de fléaux renvoyant aux dix plaies d'Égypte, les autochtones blâment une adolescente (AnnaSophia Robb) vivant avec sa mère à l'écart de la ville, jusqu'à ce que l'hystérie collective les pousse à empoigner les armes. Arrive alors un twist réjouissant faisant dévier le film vers le fantastique biblique type **La Malédiction** (musique comprise), ce qui occasionne malheureusement une profusion d'effets numériques ayant une fâcheuse tendance à simplifier un script jusqu'ici impeccable (voir comment la mort des premiers-nés, le dernier fléau, est expédié en trois coups de météorites enflammées). Dieu merci (même si le terme est peu approprié !), le refus d'un véritable happy end compense le laxisme de cette séquence.

Deux éléments font en tout cas vraiment plaisir : le soin apporté à l'écriture des personnages et la solidité du casting. Si Hilary Swank ne convainc guère (elle réagit à la perte de ses proches en reniflant, point barre), ses partenaires sont étonnants, à commencer par David Morrissey, dont le charisme tranquille rappelle celui de Tom Berenger dans **La Main droite du diable**, mais aussi Idris Elba (qu'on aurait bien vu interpréter Ricardo Tubbs dans **Miami Vice**) et la petite AnnaSophia Robb, gamine d'une beauté insolente au regard tétanisant. On notera aussi, dans le rôle du shérif, une figure mythique du genre : William Ragsdale, l'ado ancêtre de ***Buffy*** dans **Vampire, vous avez dit vampire ?** !

Reste qu'il ne s'agit en aucun cas d'un film d'horreur : on n'a pas peur une seule seconde et le sang versé n'est que menstruel, même si toute une rivière en charrie la couleur sombre. Le script offre néanmoins un niveau de lecture passionnant dans sa description d'une communauté très croyante qui, accueillante et chaleureuse, abrite en son sein la haine et la paranoïa. Une critique frontale des évangélistes soutenus par Bush, qui va même très loin dans la dernière partie du métrage (qu'on se gardera de dévoiler). **Les Châtiments** n'attaque pas les catholiques, et surtout pas leur foi : il la respecte, mais observe avec justesse les dérapages qu'elle peut entraîner. À cet égard, on sent bien ici l'influence de Zemeckis, fervent démocrate et croyant en proie au doute. Et voir, à l'heure actuelle, un film de studio américain osant affirmer que le doute est inhérent à la foi est une chose rare.

C. D.

THE REAPING. USA. 2007. REAL.: STEPHEN HOPKINS. SCEN.: CAREY HAYES, CHAD HAYES ET BRIAN ROUSSO. DIR. PHOT.: PETER LEVY. MUS.: JOHN FRIZZELL. PROD.: SUSAN DOWNEY, HERB GAINS, JOEL SILVER ET ROBERT ZEMECKIS POUR WARNER BROS PICTURES, DARK CASTLE ENTERTAINMENT, CHIME PRODUCTIONS LLC, EYETRONICS USA ET VILLAGE ROADSHOW PICTURES. INT.: HILARY SWANK, DAVID MORRISSEY, IDRIS ELBA, ANNASOPHIA ROBB, STEPHEN REA... DUR.: 1H38. DIST.: WARNER. SORTIE LE 18 AVRIL 2007.

JET LI
AU SOMMET DE SON ART !

THE MASTER

un film de Tsui Hark
(Seven Swords, The Blade)

ÉDITION DVD

- Master 16/9 compatible 4/3
- Version française
- Version Originale sous-titrée

LES SUPPLÉMENTS

- Bandes-annonces

EN DVD LE 11 MAI

Avis chiffrés

0 nul
1 très mauvais
2 mauvais
3 moyen
4 bon
5 très bon
6 chef-d'œuvre

	DIDIER ALLOUCH	CÉDRIC DELELÉE	DAVID DOUKHAN	LAURENT DUROCHE	GILLES ESPOSITO	FAUSTO FASULO	JEAN-BAPTISTE HERMENT	STÉPHANE MOÏSSAKIS	JULIEN SÉVÉON
300	6 Le meilleur film d'heroic fantasy depuis... Euh non, le meilleur tout court...	5 Audacieux et lyrique, viril et belliqueux, avec un Gerry Butler impérial. Sparta forever!	5 Snyder n'avait pas menti !	5 Un peu comme les soins de Pamela Anderson : 90 % de synthétique, mais bien ce que c'est bon et excitant !	0 Balourd, pontifiant, visuellement hideux : trois fois zéro.	5 Quand je serai grand, moi aussi je serai Spartiate ! (Fausto, 6 ans)	5 Cette saveur, c'est Bathe !	1 Tellement stupide aux anabolisants qu'on aurait le Hamlet de Last Action Hero, mais au premier degré et mal filmé.	
ABANDONNÉE	3 C'est pas du Balaguero, mais ça fonctionne bien...	4 Bourré de baisses de rythme dues à un script trop peu étoffé, ce bel hommage à Fulci reste une sacrée claque visuelle et la révélation d'un vrai cinéaste.	5 L'excellence ibérique a encore frappé.	5 Labyrinthique et éprouvant. Un grand moment d'horreur viscérale et réflexive.	5 Et tu vivras dans la terreur...	5 Et un nouveau talent vient d'Espagne qui coiffe encore tout le monde au poteau !	6 Le cinéma espagnol fantastique a désormais son Au-delà...	4 Un peu léger au niveau du scénario, mais l'ambiance est à couper au couteau !	
THE BACKWOODS		4 Une solide relecture westerno des Chiens de paille transcendée par la présence atomique de Virginie Ledoyen.	5 Une réflexion impitoyable sur l'escalade de la violence. Oldman et Considine portent le film.	4 L'influence des Chiens de paille est un peu trop marquée, mais le récit est bien conduit, les personnages forts, et le duel final est monstrueux.		5 Plus qu'un simple hommage au cinéma des 70's, un vrai film habité, sanchez et foutrement efficace. Et des comme ça, c'est quand qu'il y en aura chez nous ?	5 Tendu comme un arc et plastiquement irréprochable, The Backwoods n'a rien à envier à ses glorieux aînés.		
LES CHATIMENTS	0 Ça faisait longtemps que je n'avais pas vu un film aussi con...	3 La meilleure production Bark Castle, sauf que bon, c'est pas du tout gore et ça fait pas du tout peur!			1 Des rebondissements tellement prévisibles qu'on se demande si les auteurs ne l'ont pas fait exprès.			0 On rejoint les tréfonds de 13 fantômes et Le Vaisseau de l'angoisse. Là...	
HITCHER	1 Le remake le plus inutile et le plus nazo du monde. Le « I », c'est pour la culotte de la jeune demoiselle...	0 Noël 2007. Rutger Hauer, hilare, offre le DVD du remake de Hitcher à Robert Harmon, qui lui dit en se marrant: *« Oh, t'es con, arrête! »*.		1 Pour se faire pardonner, Michael Bay devrait envoyer un DVD de l'original à tous ceux qui ont payé pour voir cet étron. Et le I, c'est pour la jolie photo de James Hawkinson.	3 Un survival monstrueux qui explose mille fois l'original... naa, je déconne !!!	0 Le pire remake de film culte jamais réalisé, et la première grosse erreur de Michael Bay producteur.	1 Un remake inutile, tape-à-l'œil et d'une bêtise crasse.	0 Je ne comprends pas très bien le but, c'est de refaire plus ou moins le même film, mais en mal filmé cette fois ?	
HYPER TENSION			0 Vulgaire, dégénéré et d'une bêtise crasse. Statham mérite bien mieux.	4 Les réals font un peu trop les malins, mais le résultat demeure sacrément fun.	4 Détournement très rigolo des tics clippeux du Tony Scott de Domino, qui en sortira humilié à jamais.	4 Une bonne dose de régressim cinématographique qui fout la pêche. Et puis, à l'inverse des étrons de Michael Bay, ça ne dure même pas 1H30 !		3 C'est tellement décadent qu'on passe un bon moment, mais ce n'est pas du portework en « état de grâce » comme Bad Boys 2 ou Double Team.	
MASSACRE... : LE COMMENCEMENT		5 Sans doute le film de studio le plus glauque et le plus brutal jamais produit, et la franchise est respectée. Rien que pour ça...	4 Ce reste à 100 coudées au-dessous du Hooper, mais putain, c'est vraiment efficace !	4 24 minutes de préquelle et 1h30 de remake. Mais purée, quel remake ! Le nouveau film préféré de R.O.D.Y.	4 Le film oublie un peu ses personnages en cours de route, mais comme c'est pour mieux les trucider...	5 Le meilleur film de la saga juste après l'original de Hooper. Un miracle !	5 La claque ! Un « mad movie », un vrai !	1 Je ne l'ai pas déjà vu, ce film ? C'était mieux dans mon souvenir...	4 Sans surprise, mais efficace et méchant.
LES MESSAGERS					3 Les Pang manquent une bonne occasion de jeter un regard extérieur sur les US, mais ça se laisse voir.		1 Comme dirait le beau Alexandre Bustillo : *« Pffff... »*.	1 Bon ouais, on tire toujours sur les messagers !	
SPIDER-MAN 3			6 Tout simplement le meilleur opus de la trilogie, ce qui n'est pas peu dire, et les scènes d'action emportent TOUT sur leur passage !					6 Des défauts visibles certes, mais noyés par des parties pris gonflées et tenues de bout en bout (voir le monstrueux climax). Tout simplement énorme !	
SUNSHINE	4 Improbable mélange entre Armageddon et Silent Running. Passionnant quand ça reste contemplatif. Mais un dernier acte complètement foiré.	4 Chouette film de SF entre 2010 et Event Horizon. Et Chris Evans est vachement bien !		5 De la bonne SF, aussi classieuse qu'intelligente, ça faisait longtemps ! Seul regret : la réal implose sur la fin, gâchant un twist par ailleurs sympatoche.	2 Boyle essaie de livrer son Mission to Mars, mais n'arrive même pas à retaire correctement Créature.	4 Un sujet casse-gueule, mais un traitement intelligent et pertinent qui tire clairement le métrage vers le haut. Le meilleur film de Boyle, tout simplement.	4 Si la première heure est de haute volée, Boyle et Garland se mélangent un peu les pinceaux lors du dernier acte. Comme sur La Plage et 28 jours plus tard, tiens !	3 De bonne facture, malgré un troisième acte totalement ridicule susceptible de saper l'enthousiasme.	
WILDERNESS		3 Mal filmé, mal monté, mal écrit et mal joué, mais sauvé par 2/3 scènes bien barguineuses.		3 Excellent scénar rempli de bonnes intentions, mais la mise en scène est vraiment à la masse...	3 Pur dur de traverser la Manche après d'autres survivals plus inspirés, et surtout mieux écrits.	4 Aussi généreux que gauche. Wilderness était à deux doigts de casser la baraque. En attendant, il reste efficace comme un bon coup de Kärcher !	2 Le nouveau film de Michael 7 Bassett pas bien !	2 On B qui a un peu trop tendance à virer au Z.	4 Un bon B : British, bonnard et brutal.

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS
28 % D'ECONOMIE Soit 35 € au lieu de 49,50 €*
* Tarif Hors Europe et DOM-TOM : 45 € pour 11 n° (participation aux frais de port inclus)

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE*
9 € PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

MM 197

☐ **OUI**, je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros et je choisis l'offre spéciale d'abonnement avec 28 % de réduction pour 11 numéros

☐ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (par voie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
m : _____ Prénom : _____
: _____ Rue : _____
le Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établis. | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

ise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

ORGANISME CRÉANCIER **CPF/MAD MOVIES**
6 rue Rodier - 75009 Paris
N° NATIONAL D'ÉMETTEUR 493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____
_____

Date : _____ **Votre signature obligatoire :**

Je préfère régler mon abonnement en une seule fois
r **chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
r **carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
tez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires :

ent à la loi informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ☐

FREAKS : LA MO

RETOUR CE MOIS-CI SUR LE PLUS HUMAIN DES FILMS DE MONSTRE, OU LE PLUS MONSTRUEUX DES FILMS HUMANISTES. LES FREAKS SONT DE SORTIE, ET LA MAD SÉQUENCE VOUS INVITE À LES REJOINDRE DANS LEUR MONDE...

Freaks, la monstrueuse parade est un film célèbre, mais finalement méconnu. Rares sont ceux qui ont vu la version de Tod Browning. À cause de son échec financier et critique, le métrage a été remonté et défiguré. Le metteur en scène se vit imposer un happy end invraisemblable que nous ignorerons aujourd'hui. Nous nous préoccuperons de l'assaut final, mené par les étranges locataires du cirque Tetrallini contre Hercule et Cléopâtre, l'homme sculptural et l'écuyère gironde. Pour avoir humilié, manipulé et tenté d'assassiner Hans, nain illusionniste, ces deux derniers vont connaître une fin sordide et tragique. Même à l'heure du cinéma numérique, faire un tel film est un véritable casse-tête. On imagine comment les cinéastes modernes pourraient aborder le sujet en ayant recours à des prothèses sophistiquées dont l'effet serait amplifié grâce à une armada d'ordinateurs. **King Kong**, réalisé l'année suivante, orientera le 7e Art vers des trucages plus élaborés, dont les améliorations nous mèneront à l'aube des années 80. Mais lorsqu'il entreprend la réalisation de **Freaks** en 1932, Tod Browning n'a pas vraiment le choix. Il doit engager un homme-tronc, des nains, quelques attardés mentaux et des sœurs siamoises qui interprèteront leurs propres rôles. Il mêlera à ce casting quelques acteurs grimés, tels un homme-femme et une femme à barbe, toutefois peu convaincants comparés à la beauté surréaliste de ceux qui constituent ce que l'on appellera bientôt « la monstrueuse parade ».

Le film se déroule presque entièrement de nuit, à l'exception de la séquence inaugurale sur laquelle nous reviendrons brièvement. Les personnages évoluent en vase clos, sous le chapiteau et ses alentours. Il s'agit d'une chronique de la vie d'un cirque ambulant dont on nous présente quelques membres. Le scénario tient plus de l'argument que de l'histoire. L'attirance de Browning pour ses interprètes difformes est clairement marquée, celui-ci délaissant quelque peu les scènes de comédie et ses acteurs de métier. Le summum est atteint lors des fiançailles officielles de Hans et de Cléopâtre. La caméra s'attarde sur ce petit monde, sur le bonheur simple de leur vie préservée au sein d'une communauté qui se fiche de sa singularité et dont l'harmonie sera rompue par la bêtise d'Hercule. Mais un film de fiction, de surcroît de studio, n'est pas un documentaire expérimental. Tod Browning doit reprendre la narration et conclure. Par une nuit d'orage, la population interlope du cirque se sépare en deux groupes, qui se lancent à la poursuite des deux amants assassins afin de venger l'honneur de Hans. Hercule sera la première victime. Browning va situer l'action sous la pluie, dans la boue et le crottin de cheval, sous les roues des chariots de la caravane du cirque. Pour la première fois depuis le début du film, tous les personnages seront traités sur un pied d'égalité. La vengeance est

NSTRUEUSE PARADE

rarement un sentiment noble, et ceux qui s'y adonnent se comportent souvent comme ceux qu'ils décrient (1). Hercule, blessé par un coup de couteau, rampe à reculons. Lui, si flamboyant, si fier de ses muscles, est pitoyable, les yeux exorbités par la peur (2). Il est poursuivi par plusieurs freaks, rampant comme lui. Le réalisateur n'a plus l'attendrissement des premières séquences. Il se décide à affronter son scénario. La caméra est au ras du sol, un léger travelling avant poursuit Hercule, accentuant l'analogie avec une bête pourchassée. Le contre-champ est fixe, montrant la détermination des poursuivants, mais aussi leur animalité. Aucun mot n'est échangé. Une alternance de gros plans révèle des visages grimaçants, déformés. Finalement, tout le monde est réuni dans le dernier plan de la séquence. Hercule, de dos, sur le point d'être rattrapé, recule pour disparaître sous le cadre. C'est une armée grotesque et effrayante qui fonce sur nous. L'issue ne laisse aucun doute (3, 4).

Le deuxième groupe s'occupe de Cléopâtre. Elle s'est enfuie dans la forêt. Son sort sera réglé en quatre plans : deux plans larges la montrant éperdue, courant dans la nuit, un contre-champ sur ses assaillants parmi lesquels on reconnaît Hans, et un gros plan de Cléopâtre se retournant et hurlant. On sent que l'idée de la poursuite intéresse plus Browning que sa réalisation. La pluie, la nuit, les éclairs, le jeu expressionniste de sa comédienne, les visages stigmatisés par la peur ou la haine… Tous les ingrédients du cinéma horrifique sont enfin réunis sur ces dernières séquences. Le métrage oscillait jusque-là entre la comédie dramatique et le documentaire, mais ne jouait jamais le registre du film de genre, à l'exception de son final (5, 6, 7). Tod Browning nous offre même un épilogue explicatif. Par un court fondu enchaîné, nous voilà revenus dans l'enceinte du cirque Tetrallini, ou bien un autre, ce n'est pas défini précisément. Un homme, chapeau melon sur la tête, nous raconte la fin, ou plutôt nous donne plusieurs hypothèses pour la comprendre. Dans un sens, il pourrait être le porte-parole de Browning, s'excusant du manque de précision des dernières séquences. Il conclut tout de même. La caméra découvre, en plongée pour accentuer son humiliation, Cléopâtre, ou du moins ce qu'elle est devenue. Elle, si belle et plantureuse, est mutilée, posée grotesquement sur le sable et réduite à imiter un quelconque oiseau dont on l'a affublée du déguisement. Alors qu'il s'est efforcé à filmer tous les freaks de façon humaine et respectueuse, Browning ne fait aucun cadeau à cette pauvre Cléopâtre. Le cinéaste a choisi son camp (8, 9).

Revenons sur la première séquence du film. On y voit un homme aisé averti par son garde-chasse de l'intrusion des créatures du cirque sur ses terres. L'individu est curieux et, après avoir discuté avec Mme Tetrallini, devient magnanime. Nous découvrons cette femme magnifique de générosité dans la seule scène ensoleillée du métrage, où elle plaide pour ses pensionnaires, « *ses enfants* » dit-elle. Ils sont rassemblés autour d'elle, effrayés à l'idée d'être confrontés à des personnes étrangères à leur monde (10). Profondément moraliste, le film montrera les épreuves qui transformeront ces créatures apeurées en vengeurs convaincus…

Laurent BARÈS

FREAKS. 1932. USA. REAL.: TOD BROWNING. SCEN.: AL BOASBERG, WILLIS GOLDBECK, LEON GORDON, TOD ROBBINS ET EDGAR ALLAN WOOLF. DIR. PHOT.: MERRITT B. GERSTAD. PROD.: TOD BROWNING, HARRY RAPF ET IRVING THALBERG POUR METRO-GOLDWYN-MAYER. INT.: HARRY EARLES, HENRY VICTOR, OLGA BACLANOVA, ROSE DIONE, WALLACE FORD… DUR.: 1H04. DISPONIBLE EN DVD ZONE 2 CHEZ WARNER.

HIGHLANDER II : RE

EN 1990, QUAND SORT HIGHLANDER II, LA DÉCEPTION EST GRANDE. MAIS LES FAUTIFS NE SONT PAS TOUJOURS CEUX QU'ON CROIT. SUITE À UNE GRAVE CRISE ÉCONOMIQUE ET UNE FORTE INFLATION EN ARGENTINE, PAYS OÙ A LIEU LE TOURNAGE, RUSSELL MULCAHY ET LES DEUX PRODUCTEURS, WILLIAM N. PANZER ET PETER S. DAVIS, NE PEUVENT TERMINER LE FILM, QUI EST SAISI PAR LES ASSURANCES. REMONTÉ SELON LES TERRITOIRES, HIGHLANDER II DÉMARRE PEUT-ÊTRE AUJOURD'HUI UNE SECONDE CARRIÈRE AVEC LE MONTAGE RENEGADE VERSION, QUI VIENT D'ÊTRE ÉDITÉ EN FRANCE.

S'il est considéré comme une aberration par Mulcahy et ses producteurs, le cut américain n'est pas dénué d'intérêt pour nous, Européens. Bien sûr, le métrage a été monté n'importe comment, et plusieurs scènes sont dans le désordre, comme le prouvent certains aménagements et coupes. Ainsi, lorsque Connor MacLeod est coupé à la main dans le bar au début du film, la fin de la séquence, montrant sa main se régénérer, a été supprimée. Et pour cause, dans le montage US, c'est dans la scène suivante que Katana envoie ses deux hommes sur Terre, scène censée être placée avant le passage du bar. Plus fort encore, toute référence au fait que MacLeod et la terroriste Louise Marcus doivent aller vérifier au-dessus du bouclier que la couche d'ozone est bien réparée a disparu. Ainsi, quand ils retrouvent Alan, l'ami de Connor, le personnage meurt quasi instantanément sans poser de question sur l'état dudit bouclier. De plus, ce montage met bout à bout les deux combats entre Katana et MacLeod. Celui dans l'entrepôt, avec la séquence de l'ascenseur, et celui près du bouclier, à la fin du film. Une totale aberration, puisque l'on voit distinctement à l'écran que les deux Immortels n'ont pas les mêmes tenues et les mêmes épées d'un plan à l'autre.

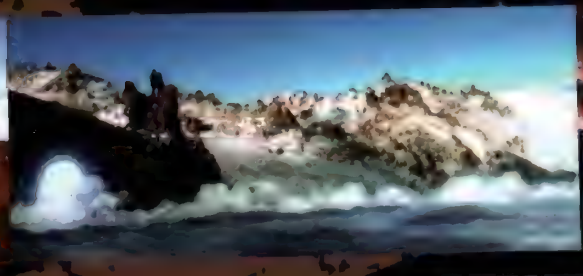
Mais ce montage comporte quelques scènes absentes du cut européen, et qui seront réintégrées plus tard dans la Renegade Version. Ainsi, on assiste à une première rencontre entre Katana et MacLeod, fait prisonnier sur la planète Zeist (1). Une seconde rencontre entre les deux hommes a lieu sur Terre, lorsque MacLeod se recueille sur la tombe de Brenda, sa première femme (2). Ces scènes présentées aujourd'hui comme inédites en France ne le sont pas vraiment, le montage américain ayant naguère été diffusé sur Canal +, et le DVD du film sorti en France par TF1 Vidéo contenant, on ne sait trop pourquoi, la version américaine, et non celle vue dans nos salles.

LE MONTAGE EUROPEEN

Devant le désastreux cut US, le distributeur anglais Nigel Green d'Entertainment Productions décide de financer un nouveau montage avec les producteurs Panzer et Davis. Plusieurs scènes sont déplacées, d'autres éliminées ou rallongées pour plus de cohérence. Ainsi, si la version américaine mentionne bien les ravages des ultraviolets en 1999 avec la séquence de l'hôpital, où des centaines de grands brûlés agonisent, elle omet complètement le début du passage montrant MacLeod au chevet de sa femme Brenda, elle aussi gravement brûlée, qui lui demande de faire quelque chose pour la planète (3). Le montage européen introduit donc cette scène, toujours au début du film. Les deux premières rencontres entre Katana et Connor sont ici absentes, mais on gagne en revanche les moments où Louise Marcus et MacLeod vont au-dessus du bouclier, celle où ils font l'amour contre un mur, ou encore celle où Alan questionne le héros sur le bouclier avant de mourir. Enfin, le premier combat entre Katana et Connor dans l'entrepôt est situé au milieu du film, comme prévu dans le scénario original. On trouve également quelques ajouts lors de la bataille sur Zeist, plusieurs plans montrant Connor une mitraillette à la main, plans qui seront ensuite partiellement supprimés dans la Renegade Version (4). Mais la grande différence avec le cut US et la Renegade Version, c'est la scène finale, exclusive au montage européen, où MacLeod repart pour Zeist, flottant dans les airs, et emmenant Louise avec lui (5). Pour la Renegade Version, c'est la fin où le personnage reste sur Terre qui sera retenue, ne serait-ce que pour plus de continuité avec la suite de la saga **Highlander**.

1997 : L'ANNEE DE LA REVANCHE

C'est en 1994 que vient l'idée aux producteurs de se lancer dans un remontage complet du métrage, avec la participation de Mulcahy. La popularité



NEGADE VERSION

de la série TV aidant, ils peuvent financer cette nouvelle version qui va combiner des scènes tirées des montages US et européen, mais également inclure des passages totalement inédits. Christopher Lambert et Michael Ironside sont même rappelés devant la caméra pour tourner la séquence du combat sur la jeep (voir plus bas), commencée et interrompue lors du tournage en Argentine (une image de cette scène sera utilisée pour la promotion du film à sa sortie en 1991 (6)).

Cette Renegade Version apparaît donc en mars 1997 en LaserDisc aux États-Unis, restaurant près de 16 minutes par rapport au cut américain, et 8 minutes par rapport au montage européen. Mais, au-delà du minutage, c'est toute la structure narrative qui est modifiée. Car cette Renegade Version réinstalle les flashs-back prévus initialement dans le scénario original à différents moments du métrage, et non plus rassemblés chronologiquement au début. Ainsi, la scène montrant la construction du bouclier en 1999 se situe désormais au milieu du film, lorsque MacLeod rend visite à son vieil ami Alan, tandis que le passage à l'hôpital avec Brenda trouve logiquement sa place quand Connor se recueille sur sa tombe.

La séquence où nos héros retrouvent Alan dans la prison de haute sécurité prend enfin tout son sens, ce dernier leur révélant la longitude de l'endroit où se trouve la fissure dans le bouclier. Sont également présentes les deux premières confrontations entre Katana et MacLeod, uniquement visibles dans le montage américain. Même cas de figure pour la scène inédite chez nous où l'on voit Louise parcourir quelques souvenirs de la vie passée de Connor (7).

Des images additionnelles sont incluses dans le passage où Katana conduit la rame de métro, avec notamment un plan gore de l'un des voyageurs (8), mais l'ajout principal prend place lorsque Louise et MacLeod quittent la prison au volant d'une jeep. Katana, d'abord écrasé par le véhicule, réapparaît bientôt et se bat contre le héros sur le toit de la voiture. C'est la première fois que ce passage intègre l'un des montages. Après que Connor se soit débarrassé de Katana, il se rend, accompagné de Louise, à l'endroit où se trouve la fissure du bouclier (9), une séquence placée ici beaucoup plus tard que dans la version européenne.

Mais au-delà de ces ajouts et de cette réorganisation des scènes, la vraie différence tient à la suppression des références à la planète Zeist. Les images sont toujours présentes, mais le dialogue a été modifié en profondeur. Désormais, il est établi que les Immortels viennent en fait de la Terre, et non plus d'une autre planète. Ce grand écart, qui crée à l'image un déséquilibre flagrant, est justifié selon les producteurs par le fait que les fans avaient détesté la révélation de l'origine extraterrestre des Immortels. Mais, mis à part ce point de marketing révisionniste, **Highlander II** devient enfin ce qu'il aurait dû être en 1990 : une suite ambitieuse, et non plus une histoire incompréhensible et décevante.

2004 : NOUVEAUX EFFETS VISUELS

L'histoire ne s'arrête malheureusement pas là, et les producteurs décident en 2004 de revoir l'ensemble des effets visuels, en particulier ceux du bouclier. Ce dernier, de couleur rouge dans les différents montages disponibles jusqu'ici, était censé être bleu, avant que la postproduction du film ne leur échappe. Stargate Digital, qui bosse principalement pour la TV sur les SFX de séries comme ***Desperate Housewives***, ***Dead Zone*** ou ***Les Experts***, s'est donc retrouvé en charge de ces nouveaux effets, et le résultat à l'écran s'avère convaincant. Seule bizarrerie de cette cuvée 2004, une séquence a été supprimée par rapport à la Renegade Version de 1997 et aux précédents montages. Après s'être enfuis de la prison, Louise et MacLeod arrivent à la centrale du bouclier. La scène de fusillade à l'entrée entre les gardes et nos héros a purement et simplement disparu (10).

C'est donc ce montage 2004 qui est désormais visible en France via le DVD Opening, seize ans après la sortie du métrage. L'éditeur a pour la peine réalisé un nouveau doublage (où seul Lambert reprend du service) qui a pour particularité de réinstaller les références à la planète Zeist, absentes de la VO, créant une variation supplémentaire autour du film et de la Renegade Version…

Jérôme WYBON

HIGHLANDER II : THE RENEGADE VERSION. 1990/2004. FRANCE/USA/ARGENTINE. RÉAL. : RUSSELL MULCAHY. DIR. PHOT. : PHIL MEHEUX. MUS. : STEWART COPELAND. PROD. : PETER S. DAVIS, JEAN-LUC DEFAIT, ZIAD EL KHOURY ET WILLIAM N. PANZER POUR LAMB BEAR ENTERTAINMENT. INT. : CHRISTOPHER LAMBERT, VIRGINIA MADSEN, MICHAEL IRONSIDE, SEAN CONNERY… DUR. : 1H49. DISPONIBLE EN DVD ZONE 2 CHEZ OPENING.

Votre vrai cauchemar commencera après l'avoir vu...

BRUTAL ET BRILLANT
LE FILM QUI A TRAUMATISÉ L'ANGLETERRE

"C'est la scène d'invasion de la maison de *Henri Portrait of a Serial Killer* multipliée par 10."
Fangoria

Maintenant, méfiez-vous de vous

DVD VIDEO SCORE dvdrama.com Le premier quotidien du DVD MAD MOVIES NEO

"Violent, sadique et immoral."
DVD Times

"Effrayant et flamboyant."
The New York Times

"Réellement effrayant et extrêmement violent."
The Guardian

15 FOIS PRIMÉ

DANS LES FESTIVALS INTERNATIONAUX

4 prix du meilleur film
Buenos Aires Sangre Film Festival, Argentine.
Festival Of Fantastic Films, Angleterre.
New York City Horror Film Festival, USA.
Eerie Horror Film Festival, Pennsylvanie, USA.

3 prix du meilleur acteur
Buenos Aires Rojo Sangre Film Festival, Argentine.
New York City Horror Film Festival, USA.
Eerie Horror Film Festival, Pennsylvanie, USA.

3 prix du meilleur réalisateur
Rhode Island Horror Film Festival, USA.
Eerie Horror Film Festival, Pennsylvanie, USA.
Braga Cine, Portugal 2004.

Meilleur film international
Film Fest New Haven, USA.

Meilleure fiction européenne
Espoo Cine, Finlande.

Prix de la critique
Fantasporto, Portugal.

Prix du public
Malibu Film Festival, USA.

Meilleure œuvre britannique
Raindance, Angleterre.

Nominations
Meilleur film
Sitges Film Festival, Espagne 2003.

Meilleur film
Fantasporto, Portugal 2004.

www.lasthorrormovie.com

DISPONIBLE
DANS VOTRE MAGASIN
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
OU SUR
www.neopublishing.com
disponible en VOD sur Canalplay
WWW.CANALPLAY.COM

À L'INTERIEUR
DE JULIEN MAURY ET ALEXANDRE BUSTILLO

À un mois de sa sortie, À l'intérieur fait déjà du ramdam. Pour se plonger un plus plus dans les entrailles d'un film hautement charnel, Mad Movies vous propose deux interviews exclusives des interprètes féminines encore scarifiées par leurs rôles respectifs. Vous, les femmes...

JEUNE FEMME RECHERCHE AVORTEMENT

interview

ALYSSON PARADIS ACTRICE LA LOUVE SANGUINAIRE

JEUNE ACTRICE IMPLIQUÉE RECHERCHE RÔLE TARÉ ? C'EST CHOSE FAITE POUR ALYSSON PARADIS, QUI N'HÉSITE PAS À REVÊTIR LES ORIPEAUX D'UNE MAMAN MARTYRISÉE SE TRANSFORMANT PEU À PEU EN GUERRIÈRE FAROUCHE. NI VICTIME, NI SOUMISE, ELLE PROUVE QU'ELLE EN A DANS LE VENTRE. RESPECT, LA MÈRE !

Quels sont les films de genre qui t'ont le plus marquée, et quelles images en gardes-tu ?
Quand j'étais toute petite, ma tante m'a emmenée voir **La Petite sirène**, mais malheureusement, nous nous sommes trompées de salle et avons débarqué en pleine séance de **La Nuit des morts-vivants**. Nous sommes restées jusqu'au bout, et ça m'a pas mal traumatisée ! Sinon, il y a **L'Exorciste**, que j'ai vu à l'âge de huit ans, puis **Braindead**, qui était si gore et si drôle ! Je pense aussi très souvent à **Shining**, dont plusieurs images m'ont marquée, surtout le visage incroyable de Jack Nicholson.

T'es-tu nourrie de ces images d'effroi pour composer le personnage de Sarah, censée ressentir une peur profondément obsessionnelle ?
Je pense qu'inconsciemment, oui. Mais je ne me dis pas dès le départ que je vais me servir de ce que j'ai pu voir dans d'autres films. Tout le monde est influencé dans le domaine artistique, mais il ne s'agit pas de recracher bêtement ses références. Dans la deuxième partie d'**À l'intérieur**, on peut rapprocher mon personnage de Cécile De France dans **Haute Tension**, principalement pour le côté « warrior » de l'héroïne...

L'intensité de ton rôle n'a pas été trop difficile à supporter durant toute la durée du tournage ?
Non, j'ai une capacité à me détacher de mon personna-

« JE NE VOULAIS PAS CAMPER UNE HEROINE QUI TELLEMENT DEPRESSIF QU'ELLE NE CRIE PLUS. SOUHAITE PRESQUE MOURIR. »

que dès qu'une scène se termine. Alors bien sûr, il m'est arrivé de pleurer, mais il fallait ça pour faire ressortir toutes mes émotions de comédienne. J'avais l'avantage d'être totalement en confiance grâce à Alexandre et Julien, ils savaient qu'ils pouvaient me demander ce qu'ils voulaient. L'ambiance sur le tournage était très chaleureuse et détendue, je ne me suis jamais sentie seule, et tout ça a beaucoup compté.

Avais-tu une certaine appréhension à l'idée d'incarner un premier rôle aussi violent, qui imposait de surcroît le port de prothèses et un maquillage assez conséquent ?

Bien au contraire, tout cela m'a éclaté. Le fait d'être volontairement enlaidie durant tout le film m'a vraiment plu. Si certains font du cinéma pour être beaux à l'écran, ce n'est pas mon cas. Je me sens véritablement impliquée dans ce film, j'ai d'ailleurs accepté le rôle juste après la lecture du script, et ce, sans aucune hésitation.

Accepter un rôle comme celui de Sarah dans À l'intérieur ne représentait-il pas une sorte de provocation ? Débarquer en tant que jeune comédienne dans la peau d'un personnage borderline, c'est une bonne façon de se démarquer, non ?

Dans un premier temps, je n'ai pas accepté le film pour ça. Après, il est vrai qu'on attend très souvent les jeunes premières dans des rôles mélodramatiques, avec lesquels elles vont faire pleurer dans les chaumières, ou dans des comédies où elles vont faire marrer tout le monde. Désormais, on m'affuble d'une image un peu trash et rock'n'roll sous prétexte que j'ai fait mes armes dans un film de genre. C'est une étiquette, je ne suis pas que ça.

D'ailleurs, tu es vraiment une anti-scream queen dans À l'intérieur, vu que tu ne cries pour ainsi dire jamais !

C'était un parti pris que nous avions avec Alexandre et Julien. Je leur ai dit que je ne voulais pas camper une héroïne qui hurle sans cesse, comme dans les films d'horreur lambda. Sarah est un personnage tellement dépressif qu'elle ne crie plus, elle se fout de tout, elle a tout perdu, elle souhaite presque mourir. Elle a connu le bonheur, mais après son accident, c'est devenu un fantôme, qui n'a plus de larmes, plus d'envie.

Sur cette double-page : Sarah (Alysson Paradis) devra subir la folie aveugle de La Femme (Béatrice Dalle) avant de trouver en elle la force de défendre son enfant...

Que penses-tu du cinéma de genre français actuel ?

Il se passe clairement quelque chose en ce moment. Le cinéma français était trop frileux, personne ne prenait de risques ou ne voulait en prendre. Actuellement, la tendance a l'air de s'inverser. Il y a eu toute une vague de films sur des trentenaires dépressifs en manque de repères, les métrages se ressemblent tellement qu'on a toujours l'impression de voir la même histoire ! Je pense que les producteurs ont compris qu'il fallait se renouveler et tenter d'autres choses. J'espère qu'**À l'intérieur** va donner un grand coup de pied là-dedans et réveiller du monde !

Propos recueillis par Fausto FASULO (Un grand merci à Alysson PARADIS pour sa disponibilité)

HURLE SANS CESSE... SARAH EST UN PERSONNAGE ELLE SE FOUT DE TOUT, ELLE A TOUT PERDU ELLE

interview

BEATRICE DALLE ACTRICE LE PARFUM DE LA DALLE EN NOIR

MEILLEURE COMÉDIENNE FRANÇAISE TOUTES GÉNÉRATIONS CONFONDUES (ÇA N'ENGAGE QUE LE RÉDACTEUR DE CES LIGNES, MAIS JE VOUS LE DIS !), BÉATRICE DALLE EST UNE HABITUÉE DES RÔLES QUI DÉGAGENT SÉVÈRE. DANS **À L'INTÉRIEUR**, ELLE INCARNE LA FEMME, UNE « BOOGEYWOMAN » QUI FERAIT PRESQUE DE L'OMBRE À JASON VOORHEES ET À MICHAEL MYERS. UN CONSEIL, NE LA LAISSEZ SURTOUT PAS ENTRER CHEZ VOUS SI ELLE FRAPPE À VOTRE PORTE !

Sur cette double-page : Béatrice Dalle est La Femme, une authentique boogeywoman motivée par une idée fixe : voler le bébé de Sarah. Pour cela, elle est prête à tout...

Quels sont tes souvenirs de spectatrice de cinéma d'horreur ?

Il y a une œuvre qui m'a profondément marquée, et qui pour moi n'a jamais été égalée : c'est **Massacre à la tronçonneuse**. J'aime les détails sadiques du film, comme le soin apporté à la maison de Leatherface et à son cérémonial. C'est terrifiant, tout autant que la manière très particulière de tuer de cette famille dégénérée. Je pense que le cinéma d'horreur des années 70 est vraiment ce qui se fait de mieux dans le genre. Dernièrement, j'ai vu **Nekromantik** et j'ai trouvé ça extraordinaire. La relation amoureuse nécrophile est très belle et très sensuelle. Les effets spéciaux ont beau être pourris, le film fonctionne parfaitement. On est embarqué dans un univers poétique qui aboutit sur une vraie démarche intellectuelle. Ce n'est pas de la provoc pour de la provoc. **Nekromantik** est vraiment incroyable, je le préfère largement à sa suite.

La vision de ce type de films influe-t-elle sur ton approche de certains rôles ?

Non, ça, je n'y pense jamais, même si **Nekromantik** m'a fait faire plusieurs cauchemars, je reste spectatrice. Je ne prépare pas mes rôles. Pour **À l'intérieur**, j'ai rencontré ces deux petits gars qui faisaient leur premier long-métrage et j'ai juste accepté. Je pensais être dérangée par le tournage de certaines scènes sur fond bleu, puis finalement, pas du tout, j'ai adoré ça. Je crois vraiment que je suis un Van Damme qui s'ignore : j'aime les rôles violents et physiques. Pour moi, **À l'intérieur** est un grand film d'auteur. C'est bien entendu un film de genre, mais aussi un film d'auteur. Si ça n'avait été qu'un simple film d'horreur, je me serais fait chier, mais là, il y avait plus que ça. Les deux réalisateurs m'ont séduite et je les ai suivis.

Quel est le dernier métrage d'horreur qui t'a vraiment marquée ?

Trouble Every Day de Claire Denis, qui est le film que j'ai préféré faire. Là encore, il y a une vraie démarche intellectuelle, comme dans **Nekromantik**. Après, j'ai vu son réalisateur *(Jorg Buttgereit - ndlr)* dans un documentaire avec Bruce La Bruce (metteur en scène de pornos gay underground dont le culte **Hust-**

« JE CROIS VRAIMENT QUE JE SUIS UN VAN DAMME

ler White - ndlr), et j'avoue qu'il m'a pas mal déçue. Il jouait sa précieuse devant les films de La Bruce alors que lui aussi a une vraie démarche artistique revendiquée. J'avais une idée bien plus poétique de lui...

Comment s'est passé le tournage avec Alysson Paradis ? Vos rapports physiques sont si brutaux !

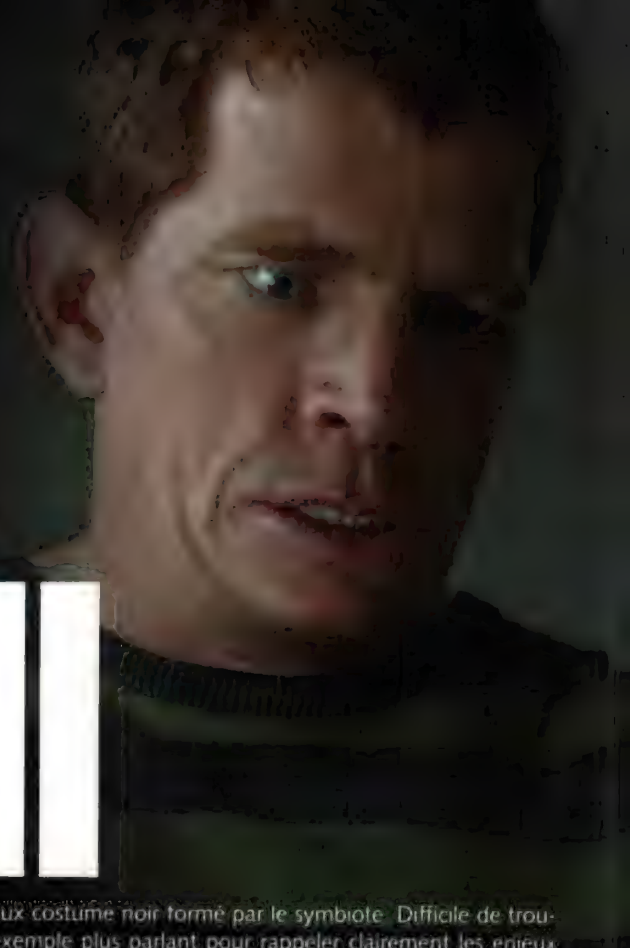
Très bien, Alysson est très forte, malgré tout ce qu'on lui inflige dans le film. Puis tout est calculé, on pouvait y aller sans crainte. On sait qu'on ne peut pas blesser l'acteur en face, alors on y va à fond. Le tournage s'est vraiment bien passé, et j'ai maintenant envie d'être sur tous les films des deux petits cons (les petits cons cités affectueusement sont bien évidemment Julien Maury et Alexandre Bustillo ! - ndlr) !

Même dans le rôle d'un cadavre ?

Carrément ! N'importe quoi, je m'en fous, je veux être avec eux ! Voir ces metteurs en scène pleurer tellement ils sont émus de ce que tu fais, c'est beau et c'est extrêmement gratifiant. J'ai juste refusé de me voir après les séances de maquillage. Je me suis découverte durant la postsynchro puis lors de la projection du film. Je ne veux jamais voir une photo de moi dans mon rôle sur le tournage d'un métrage. Pour **À l'intérieur**, j'avais seulement vu le projet des mecs des effets spéciaux fait à partir d'une photo de mon visage. La seule chose qui m'importe sur un film, c'est l'aventure humaine, le reste, je m'en fous. Je dois me sentir heureuse d'être sur un tournage. On me colle une image sulfureuse alors que je suis super gentille : j'aime les gens, je ne suis là pour faire la guerre à personne, et jamais je n'ai plaint un film.

Propos recueillis par Fausto FASULO (Un grand merci à Béatrice DALLE pour sa très chaleureuse disponibilité)

« QUI S'IGNORE : J'AIME LES ROLES VIOLENTS ET PHYSIQUES. »



SPIDER-MAN 3 DE SAM RAIMI

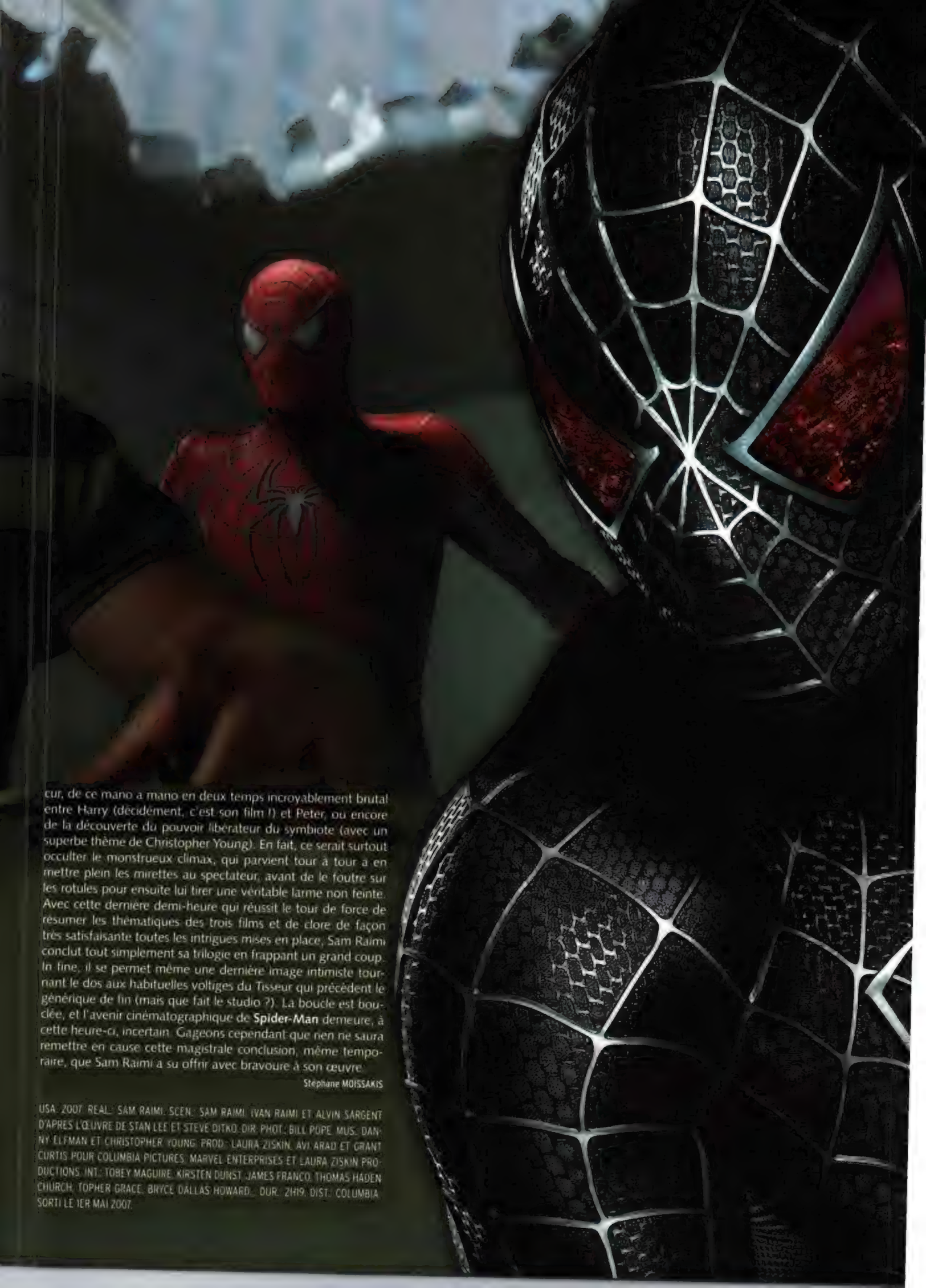
L'ENNEMI INTIME

Dernier opus réalisé par Sam Raimi (à moins que ?), Spider-Man 3 boucle provisoirement la saga par un coup d'éclat magistral, si osé et si libre dans sa tonalité qu'on se demande encore comment le studio a pu laisser passer un blockbuster si atypique.

Spider-Man 2 a placé Sam Raimi sur un piédestal. Si chacun reconnaîtra qu'il s'agit effectivement d'une suite dépassant l'original, c'est bel et bien la qualité et la popularité du film qui en font un classique instantané, puisqu'il met d'accord les fans de la première heure (ceux de Raimi comme de Spidey), la critique, le grand public, mais aussi les spectateurs déçus par le premier opus. D'ailleurs, s'il fallait une preuve supplémentaire de la force du lien intime unissant le cinéaste à son sujet, on ne se gênera pas pour faire le parallèle entre la transcendance héroïque de Peter Parker (la séquence du train évidemment) et la virtuosité évidente de Raimi, qui atteignait ici son zénith. Et après avoir permis à son super-héros de toucher le ciel de si près, il est on ne peut plus logique pour le réalisateur de le faire basculer dans les ténèbres. Quitte à se livrer à des manigances narratives encore plus osées ? Et comment ! **Spider-Man 3** reprend là où le précédent volet s'arrêtait. Tout va bien pour le couple Peter (Tobey Maguire)/Mary Jane (Kirsten Dunst), et la popularité de Spider-Man ne cesse de grandir. Cédant peu à peu à la vanité tout en essayant de retrouver le véritable assassin de son oncle, Peter est attaqué par Harry (James Franco), qui cherche toujours à venger la mort de son père, mais trouve également une nouvelle force en fusionnant avec une mystérieuse matière venue de l'espace. Il s'agit du symbiote, qui va amplifier les rancœurs de Spider-Man et le rendre de plus en plus mauvais.

L'image promotionnelle la plus célèbre de **Spider-Man 3** met en scène le héros accroché dans le vide, tandis que son reflet dans les vitres d'un building montre son double maléfique, le fameux costume noir formé par le symbiote. Difficile de trouver exemple plus parlant pour rappeler clairement les enjeux de ce troisième épisode, d'autant qu'en amateur acharné de symbolique visuelle, Sam Raimi truffe le film de reflets pour évoquer constamment le thème central du combat intérieur (qui frappe à la fois Peter Parker, le Sandman et Harry Osborn). À vrai dire, **Spider-Man 3** tout entier fonctionne par renvois constants, notamment par rapport aux deux premiers métrages. Comme le second opus en son temps, cette suite reprend à son compte des séquences incontournables de la franchise, en les détournant de nouveau pour illustrer son propos. Par exemple, la scène où Spidey se laisse aller à flatter son ego face à la foule (en refaisant le coup du baiser à l'envers) renvoie à sa première apparition véritablement publique (le passage de la parade) dans le premier volet, tandis que celle où le héros atteint son apogée sacrificielle dans **Spider-Man 2** (le train, encore une fois) est revue ici sous un angle inverse, quand le Tisseur fait subir au Sandman sa colère vengeresse. Ces mises en abîme de nouvelles thématiques au sein d'un canevas connu de tous sont-elles pertinentes, dans le sens où le film est censé boucler les intrigues développées depuis deux longs-métrages ? Oui, bien sûr, mais ces choix judicieux ne doivent pas cacher le danger auquel s'expose cette fois-ci Sam Raimi.

En effet, le cinéaste ne choisit jamais la facilité pour conclure (même partiellement) son travail d'adaptation. Avec la mise en place des deux premiers métrages, il y avait déjà de quoi faire un troisième opus riche et varié. Pourtant, Raimi se laisse de nouveau tenter par les sirènes de la virtuosité narrative : dans **Spider-Man 3**, on trouve pas moins de trois méchants (autre renvoi : le fadasse Topher Grace ressemblant physiquement à Tobey Maguire), deux triangles amoureux (Peter/MJ/Harry et Peter/Gwen Stacy/MJ), un flash-back présenté sous un angle différent, la « guérison » inattendue d'Harry Osborn, et on en passe... Des circonvolutions à ce point incroyables que les défauts ressortent forcément de plus belle. Ainsi, les nouveaux éléments sont si nombreux que le scénario prend parfois des raccourcis hasardeux (quid de l'origine du symbiote pour les non-connaisseurs ? Ou du majordome des Osborn, qui tombe à pic ?). On pourrait effectivement faire la fine bouche sur certains points particuliers (l'apport subtil de Michael Chabon semble ici manquer) et manquements évidents (bientôt une version 3.1 ?), mais ce serait passer à côté des énormes libertés de ton que se permet le réalisateur, qu'il s'agisse de la naissance du Sandman (à pleurer de beauté), de l'excellente dérive comique très Tony Manero de Peter Parker quand il bascule du côté obs-



cur, de ce mano a mano en deux temps incroyablement brutal entre Harry (décidément, c'est son film !) et Peter, ou encore de la découverte du pouvoir libérateur du symbiote (avec un superbe thème de Christopher Young). En fait, ce serait surtout occulter le monstrueux climax, qui parvient tour à tour à en mettre plein les mirettes au spectateur, avant de le foutre sur les rotules pour ensuite lui tirer une véritable larme non feinte. Avec cette dernière demi-heure qui réussit le tour de force de résumer les thématiques des trois films et de clore de façon très satisfaisante toutes les intrigues mises en place, Sam Raimi conclut tout simplement sa trilogie en frappant un grand coup. In fine, il se permet même une dernière image intimiste tournant le dos aux habituelles voltiges du Tisseur qui précèdent le générique de fin (mais que fait le studio ?). La boucle est bouclée, et l'avenir cinématographique de **Spider-Man** demeure, à cette heure-ci, incertain. Gageons cependant que rien ne saura remettre en cause cette magistrale conclusion, même temporaire, que Sam Raimi a su offrir avec bravoure à son œuvre.

Stéphane MOISSAKIS

USA. 2007. RÉAL. : SAM RAIMI. SCÉN. : SAM RAIMI, IVAN RAIMI ET ALVIN SARGENT D'APRÈS L'ŒUVRE DE STAN LEE ET STEVE DITKO. DIR. PHOT. : BILL POPE. MUS. : DANNY ELFMAN ET CHRISTOPHER YOUNG. PROD. : LAURA ZISKIN, AVI ARAD ET GRANT CURTIS POUR COLUMBIA PICTURES, MARVEL ENTERPRISES ET LAURA ZISKIN PRODUCTIONS. INT. : TOBEY MAGUIRE, KIRSTEN DUNST, JAMES FRANCO, THOMAS HADEN CHURCH, TOPHER GRACE, BRYCE DALLAS HOWARD... DUR. : 2H19. DIST. : COLUMBIA. SORTI LE 1ER MAI 2007.

interview

TOBEY MAGUIRE ACTEUR LA PART D'OMBRE DU GEEK

DÉSORMAIS INDISSOCIABLE DE PETER PARKER, TOBEY MAGUIRE PROUVE DÉFINITIVEMENT AVEC **SPIDER-MAN 3** QU'IL ÉTAIT NÉ POUR LE RÔLE, EN INCARNANT CETTE FOIS-CI LE PERSONNAGE SOUS UN ANGLE MALÉFIQUE. UNE EXPÉRIENCE VÉRITABLEMENT AMUSANTE SELON LE COMÉDIEN !

Spider-Man 3 ***montre le côté obscur de Peter Parker. Avez-vous dû puiser dans le vôtre pour votre interprétation ?***

Juste ce qu'il fallait pour pouvoir jouer le rôle de façon crédible. En fait, j'ai vraiment cherché à m'amuser avec cette nouvelle facette du personnage. Ce basculement vers le côté obscur est tout de même le centre d'intérêt de **Spider-Man 3**. C'était très intense à interpréter, j'ai donc eu besoin de certains repères, de me référer à certains événements ayant marqué ma vie. Mais ce que j'ai vécu ne se rapproche pas du tout de ce que traverse ici Peter Parker.

L'orientation du film – l'idée de représenter Spider-Man sous un mauvais jour – ne risquait-elle pas de froisser une certaine partie du public, comme les plus jeunes spectateurs, pour qui Spidey est un véritable modèle ?

Nous en avons beaucoup parlé avec Sam, car il s'agissait de ne pas ruiner ce qui a été fait dans les deux précédents opus. Et même si nous avons pris un malin plaisir à travailler sur les séquences où Peter Parker/Spider-Man devient mauvais, nous avons tout fait pour nous restreindre. Spidey ne devait pas accomplir d'actes trop répréhensibles, car il faut que le spectateur soit capable de lui pardonner. Je crois que nous sommes parvenus à trouver le ton idéal, une sorte d'humour noir assez bien vu, et les gens devraient apprécier cette approche, car elle est assez inédite dans le cadre d'un **Spider-Man**.

Quand ce genre de cas se présente, tentez-vous d'orienter le scénario vers une direction ou une autre ?

Dans le cadre de **Spider-Man**, je prends des notes pour pouvoir en parler avec l'équipe, pour saisir au mieux leur approche. Je reste donc à l'écoute de Sam Raimi, et je lui apporte régulièrement des petites idées, que ce soit dans le dialogue, dans le jeu ou dans le ton à adopter. Ensuite, nous réfléchissons ensemble à ce qui sert avant tout le film. Après, la décision finale revient évidemment à Sam.

Qu'avez-vous ressenti pendant le dernier jour de tournage ? De la tristesse à l'idée de devoir quitter ce personnage ?

« Avec Sam Raimi, nous avons pris un malin plaisir à travailler sur les séquences où Peter Parker/Spider-Man devient mauvais. »

interview

KIRSTEN DUNST ACTRICE
LA ROUSSE CONTRE-ATTAQUE

COURTISÉE PAR LES CINÉASTES INDÉPENDANTS, KIRSTEN DUNST N'OUBLIE PAS QU'ELLE DOIT SA STARIFICATION AU PHÉNOMÈNE SPIDER-MAN. ELLE REVIENT POUR LA TROISIÈME FOIS DANS LE RÔLE DE MARY JANE, TOUJOURS AVEC AUTANT DE FRAÎCHEUR ET D'ENTRAIN.

Comment passe-t-on de Marie Antoinette à... Mary Jane ?

Oh, vous l'avez cherchée longtemps, celle-là ! (rires) J'ai eu une année sabbatique entre les deux films. J'étais donc très à l'aise et décontractée quand j'ai commencé **Spider-Man 3**. Le fait que je ne parle pas beaucoup dans **Marie Antoinette** m'a appris à jouer de façon plus sensorielle. Je ne sais pas trop comment expliquer ça. C'est comme si j'avais assimilé certaines choses avec ce film, des choses que j'aurais pu apprendre à l'école de théâtre, si j'en avais fait une. Quoi qu'il en soit, cette expérience m'a énormément aidée à reprendre le rôle de Mary Jane pour **Spider-Man 3**.

Vous n'avez jamais pris de cours de théâtre ?

J'ai appris à jouer avec des coachs d'acteurs, et j'ai un peu découvert le métier par moi-même, au fil des ans. C'est à la fois une bonne et une mauvaise chose. Au final, chaque comédien possède sa méthode, mais je reste consciente que j'ai encore beaucoup à apprendre.

Vous semblez avoir votre carrière bien en main...

J'essaye, oui. Au début, j'ai tout fait pour suivre mes goûts personnels et faire des films qui me tenaient à cœur, mais vers l'âge de 16 ans, j'ai commencé à prendre en compte les conseils de personnes qui étaient persuadées de savoir ce qui était bon pour moi. Cela m'a mené dans une impasse pendant un temps, et j'ai repris les choses en main assez vite, car je n'étais pas satisfaite des œuvres que je venais d'enchaîner. Aujourd'hui, je suis contente de ce qui m'arrive, et j'assume à 100 % l'orientation de ma carrière.

Peut-on dire qu'à sa manière, Mary Jane est une sorte d'héroïne ?

Bien sûr, vous plaisantez ? Avec tout ce qu'elle traverse dans les trois films, elle a au moins le droit de prétendre à ce titre ! Je pense que d'une certaine manière, Mary Jane représente une sorte d'idéal. En tout cas, si une jeune adolescente vient me voir et me dit que le personnage est son héroïne, je me sentirais honorée, car cela voudrait dire que j'ai bien fait mon travail.

Spider-Man étant une grosse franchise, votre personnage est décliné de plusieurs façons : en jouets, dans les jeux vidéo... Que pensez-vous de ces représentations ?

Pour tout vous dire, je n'ai pas vraiment jeté un œil sur le merchandising qui accompagne le film. Enfin, j'ai bien remarqué que Mary Jane avait de plus gros seins dans le jeu vidéo, mais à part ça... (rires) Cela fait partie du jeu, donc je ne m'en préoccupe pas vraiment, mais... j'assume la poitrine de Mary Jane ! (rires)

Propos recueillis par Alex BENJAMIN et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

« Jouer dans Marie Antoinette m'a énormément aidée à reprendre le rôle de Mary Jane pour Spider-Man 3. »

Écoutez, pour être parfaitement honnête, je n'ai pas l'impression d'avoir encore quitté Peter Parker et Spider-Man. Le métrage est à peine terminé, et comme le planning promotionnel est cinq fois plus élevé que sur une production normale, je vais avoir beaucoup d'interviews à donner. En ce sens, je travaille encore sur le film. Et même si je pense qu'il serait agréable de clore ici ma collaboration à cette franchise, et de tourner la page - non sans une certaine émotion -, je ne suis pas totalement hermétique à l'idée de faire un **Spider-Man 4**. Si l'histoire vaut le coup d'être racontée et que Sam et Kirsten répondent présents, je pourrais même me laisser tenter...

Propos recueillis par Alex BENJAMIN et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

interview

THOMAS HADEN CHURCH ACTEUR EN SABLE ET EN OS

TARDIVEMENT RÉVÉLÉ PAR SIDEWAYS, THOMAS HADEN CHURCH PERPÉTUE LA TRADITION DES SUPER-VILAINS TRAGIQUES DE LA SAGA SPIDER-MAN EN APPORTANT AU SANDMAN SON CHARISME BOURRU ET UNE VÉRITABLE DIMENSION HUMAINE. ON EST LOIN DE GEORGE DE LA JUNGLE ET SUSAN A UN PLAN !

Pouvez-vous nous parler du pathos de votre personnage ?

En fait, **Spider-Man 3** ne raconte pas l'histoire de Sandman, mais celle de Flint Marko, son pendant humain. Dès le processus d'écriture, lorsque nous parlions du personnage avec Sam et son frère Ivan, qui a coécrit le film, nous évoquions l'aspect humain avant tout. De fait, sur le plateau, les scènes entre mon personnage et Peter Parker étaient tournées à hauteur d'homme. Flint et Peter vivent des tragédies : le premier a un problème avec sa fille, et le second recherche toujours l'assassin de son oncle Ben. Alors oui, mon personnage est parfois représenté de façon monstrueuse, mais là encore, nous sommes partis de son côté humain pour créer ça.

Le rôle de Sandman était-il difficile à endosser ?

Disons qu'il y avait du travail à abattre, c'est certain. Sam Raimi est un réalisateur exigeant, il soigne ses films. Souvent, à la fin d'une prise, il se déclarait satisfait, mais il voulait savoir si je l'étais moi aussi, si je sentais que j'étais allé au bout de ce que je pouvais offrir sur le moment. C'est une façon très élégante de montrer son perfectionnisme, je trouve. De plus, Sam est quelqu'un qui aime collaborer avec les gens. Il sait d'avance que, quand il s'agira de monter le film six mois plus tard, il aura besoin de toute la matière possible. Il vous laisse donc la possibilité de proposer votre version, d'orienter la séquence à votre manière. C'est une façon de travailler exigeante, mais satisfaisante.

Sam Raimi a toujours dit que l'un de ses méchants préférés était le Sandman. Avez-vous eu droit à un traitement de faveur sur le plateau ?

Vous savez, Sam et moi avons vraiment failli travailler ensemble sur **Intuitions**. Comme le studio préférait avoir une star, il a dû obtempérer et engager Keanu Reeves, qui est d'ailleurs excellent dans le film. Quoi qu'il en soit, Sam a de nouveau pensé à moi pour Sandman. Cette fois, j'ai été engagé très rapidement, seulement une semaine après avoir été sollicité. Certes, le fait de se connaître et de s'apprécier crée des liens, mais je ne pense pas pour autant avoir eu droit à un quelconque traitement de faveur.

Les choses ont vraiment changé pour vous depuis Sideways, non ?

C'est certain. Sans ce film, on ne m'aurait peut-être pas proposé **Spider-Man 3**, ou Sam aurait encore eu du mal à m'imposer. En fait, on me propose beaucoup plus de projets importants, mais la plupart du temps, je n'ai pas l'impression qu'ils soient faits pour moi, ni que je puisse y apporter quelque chose. J'ai travaillé pendant des années à la télévision, et j'ai pu mener une vie très confortable et assurer mon avenir en faisant quelques investissements judicieux. Je peux me permettre de refuser les films qui ne me conviennent pas. **Sideways** a donné un second souffle à ma carrière, et il ne fallait pas enchaîner avec n'importe quoi. On n'a pas tous les jours une deuxième chance, il faut donc tenter d'en préserver les retombées.

Propos recueillis par Alex BENJAMIN et traduits par Stéphane MOISSAKIS

interview

JAMES FRANCO ACTEUR LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME... ARAIGNÉE

TOUT EN RETENUE DANS LES DEUX PREMIERS FILMS, LE PERSONNAGE D'HARRY OSBORN EXPLOSE (LITTÉRALEMENT D'AILLEURS !) DANS SPIDER-MAN 3. UNE OCCASION IDÉALE POUR SON INTERPRÈTE JAMES FRANCO DE NOUS MONTRER TOUTE L'ÉTENDUE DE SON TALENT !

Entre le second et le troisième Spider-Man, vous avez réalisé des films. Qu'avez-vous appris de Sam Raimi ?

J'ai essayé de réaliser des films, vous voulez dire ! Ecoutez, Sam Raimi est un réalisateur unique pour deux raisons : d'abord, c'est une personne extrêmement positive, et c'est très important, car il est capable de tirer le meilleur de n'importe quelle personne travaillant sur son film. Je ne l'ai jamais vu perdre patience, ce qui est rare sur un plateau hollywoodien. Ensuite, il écoute énormément ses collaborateurs, ce qui va de pair avec la première qualité. Il a bien évidemment une idée assez précise de ce qu'il recherche, mais il demande également l'avis de tout le monde, et reste très ouvert sur ce que les autres peuvent lui proposer. J'ai travaillé avec d'autres réalisateurs, comme Robert Altman, qui était beaucoup plus intéressé par l'improvisation, et mon idée serait de pouvoir mélanger toutes ces techniques, les faire miennes pour parvenir à un niveau supérieur dans la réalisation. J'ai encore beaucoup de travail à faire pour y parvenir.

Vous vivez pour votre art ? Vous semblez tellement consumé par votre travail...

C'est vrai que ma façon de jouer est parfois intense, je me laisse en effet consumer. J'aime mon métier, et je fais tout pour travailler le plus possible. Je retourne à l'école actuellement. J'avais quitté UCLA pour me lancer dans le métier d'acteur, et maintenant j'y retourne à chaque fois que j'ai terminé un film, pour prendre des cours d'écriture de scénario. Cela me demande beaucoup de temps, mais je préfère m'investir à fond plutôt que de faire les choses à moitié.

Parlez-nous de la relation entre Harry et le couple Peter Parker/Mary Jane dans ce troisième film...

D'une certaine manière, Harry est toujours amoureux de Mary Jane, mais vu la tournure des événements dans le second film, il n'y avait pas tellement d'interaction entre les deux personnages. Le troisième volet se rapproche plus du premier, dans le sens où Harry et Mary Jane sont réunis par les circonstances et forment de nouveau une sorte de triangle amoureux avec Peter. Ce n'est pas vraiment l'aboutissement de mon personnage, mais cela y contribue clairement.

« Lorsque nous parlions du Sandman avec Sam et son frère Ivan, nous évoquions l'aspect humain avant tout. »

***Comment définiriez-vous l'aspect humain d'un gros blockbuster de la taille d'un* Spider-Man ?**

Ce qui est intéressant avec Sam Raimi, c'est qu'il a cherché à faire des films réalistes. Cela passe évidemment par les lieux dans lesquels l'intrigue se déroule. Le New York représenté dans le film n'est pas un New York fantaisiste. C'est New York, tout simplement. Et les relations entre les personnages sont très importantes. Pour vous donner une idée précise de l'importance des intrigues humaines pour Sam Raimi : nous avons passé plus de temps sur les scènes intimistes dans **Spider-Man 3**, y compris au niveau des répétitions, que dans n'importe quel autre film que j'ai pu faire, tous budgets confondus.

Propos recueillis par Alex BENJAMIN et traduits par Stephane MOISSAKIS

ABANDONNEE DE NACHO CERDA

LES DEMONS A

Repéré avec trois excellents courts (The Awakening, Aftermath et Genesis, désormais réunis sur un DVD), Nacho Cerda était attendu au tournant pour son premier long-métrage. L'essai est transformé haut la main avec Abandonnée, qui dépasse le simple exercice de style aux références obligées (L'Au-delà de Fulci) pour triturer nos peurs les plus profondément enfouies.

S'agissant du cinéma, les influences sont peut-être ce qu'il y a de plus délicat à aborder. Les critiques en herbe veulent voir dans chaque nouvelle œuvre toute une archéologie de citations, références, clins d'œil… et, pressés d'en obtenir confirmation auprès de l'auteur, s'entendent (presque) toujours répondre : « *Je ne sais pas* », « *Je ne me rappelle pas si je l'ai vu* », « *C'était involontaire* », etc. Or, quoi qu'en dise l'intéressé, on peut parier que Nacho Cerda voue un culte tout particulier à **L'Au-delà**, et que celui-ci a irrigué d'une manière peut-être inconsciente, mais très profonde, son premier long-métrage. Mieux encore, **Abandonnée** apparaît comme une variation, à l'échelle d'un film entier, sur les ultimes plans du chef-d'œuvre de Fulci. Souvenez-vous : après avoir traversé une antichambre de l'enfer peuplée de zombies, David Warbeck et Catriona MacColl s'avancent dans une étendue désolée, étrange espace sans limites ni coordonnées ; un travelling avant révèle bientôt leurs yeux devenus opalescents, signe qu'ils ont désormais rejoint le Royaume des Morts.

Dans **Abandonnée**, le Styx se situe dans un coin reculé de la Russie, là où Marie (Anastasia Hille), quarante ans après avoir été adoptée par une famille américaine, est partie sur les traces de ses parents biologiques. Dans la maison de ses ancêtres, elle ne tarde pas à rencontrer un homme au comportement ambigu, Nikolaï (Karel Roden), qui prétend être son frère jumeau, abandonné comme elle à la naissance. Mais ils ne sont pas les seuls occupants de cette bâtisse en ruine, celle dernière étant aussi sillonnée par leurs doubles respectifs, créatures fulciennes aux yeux cireux portant les stigmates de leurs morts annoncées : noyée pour l'une, dévoré pour l'autre. C'est là que Cerda frappe un premier grand coup, en détournant le rôle traditionnel du monstre dans le cinéma d'épouvante. Cela n'exclut pas quelques purs moments de flippe – voir la scène terrifiante où Marie, cachée dans un placard, entend soudain l'eau qui s'égoutte perpétuellement de son sosie, plic ploc… Mais, passés les premiers sursauts de rigueur, les doppelgangers perdent leur caractère de menace immédiate, et sont plutôt là pour suivre pas à pas les personnages, comme deux ombres imperturbables qui leur rappelleraient constamment leur fin prochaine.

MA PORTE

Ce subtil décalage est bien à la mesure d'un script dont le raffinement est le meilleur atout de Cerda, en même temps que son talon d'Achille. En effet, les détracteurs du film lui reprochent avant tout un scénario refermé sur lui-même (le cercle en est d'ailleurs le motif clé) où les pièces du puzzle s'agencent de façon mécanique. Or, même si ses courts-métrages lui ont assuré une flatteuse réputation, il ne faut pas oublier que le jeune Espagnol signe ici son premier long, et force est de constater que la réalisation en est d'une efficacité redoutable. Mais surtout, ce qui dépasse la simple virtuosité réside dans le traitement du décor. Murs décrépits, couloirs obscurs et sous-sols humides ne permettent pas seulement aux accessoiristes de s'en donner à cœur joie. Tout le travail visuel fait de cette bicoque délabrée une matière vivante et propice à toutes les transformations, dans l'ensemble (l'architecture labyrinthique et mouvante du lieu) comme dans le détail : tel gros plan où la résorption d'un impact sur une vitre acquiert la même puissance qu'un tremblement de terre. Toutefois, si la maison est sans conteste le personnage principal d'**Abandonnée**, les protagonistes n'en sont pas moins nettement dessinés, avec juste quelques indices parsemés dans le dialogue. Celui-ci laisse entendre que Marie est une productrice de bandes sexy (pourtant très soucieuse de la vertu de sa jeune fille !) au caractère très volontaire, tandis que Nikolaï, vétéran esquinté par la guerre (Afghanistan ? Tchétchénie ?) incarne le fatalisme slave. Vies en lignes brisées, temps monté en boucle, la grande Faucheuse pour tout horizon, tout converge ainsi pour créer une terreur atavique qui plonge ses racines dans les légendes les plus primitives – voir l'ouverture, fulgurante, où la charrette des Morts fonce à toute berzingue dans la campagne russe.

Seul moyen d'échapper à cet univers hanté par le souvenir et la répétition du Même : une amnésie bienfaitrice qu'énonce la belle conclusion du film, et que nous reprendrons à notre compte. Alors, oubliez **L'Au-delà**, oubliez Lucio Fulci, oubliez même les courts-métrages de Cerda. **Abandonnée** le place déjà parmi les grands noms du fantastique de demain. Point barre.

Gilles ESPOSITO

THE ABANDONED. ESPAGNE. 2006. RÉAL. : NACHO CERDA. SCÉN. : KARIM HUSSAIN, NACHO CERDA ET RICHARD STANLEY. DIR. PHOT. : XAVI GIMENEZ. SON : DAVID KRISTIAN. PROD : CARLOS FERNANDEZ ET JULIO FERNANDEZ POUR CASTELAO PRODUCCIONES S.A., FILMAX INTERNATIONAL S.A., FILMSTUDIO BOJANA, FUTURE FILMS LTD. ET RADIOVISION. INT. : ANASTASIA HILLE, KAREL RODEN, VALENTIN GANEV, CARLOS REIG-PLAZA. DUR. : 1H36. DIST. : WILD SIDE. SORTIE LE 30 MAI 2007.

interview

NACHO CERDA REALISATEUR ET SCENARISTE NACHO DEVANT !

FORT DE TROIS COURTS-MÉTRAGES SIDÉRANTS, NACHO CERDA SIGNE ENFIN SON PREMIER LONG. PROBLÈMES RENCONTRÉS, CHOIX ARTISTIQUES, INFLUENCES... LE JEUNE PRODIGE IBÉRIQUE NOUS DIT TOUT SUR SON MAGNIFIQUE ABANDONNÉE.

Abandonnée est un métrage qui vous hante longtemps après la projection, certaines images ne vous quittent plus...

Pour moi, le film est comme un virus. Il doit s'immiscer en vous et vous faire réfléchir.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans le scénario original écrit par Karim Hussain ?

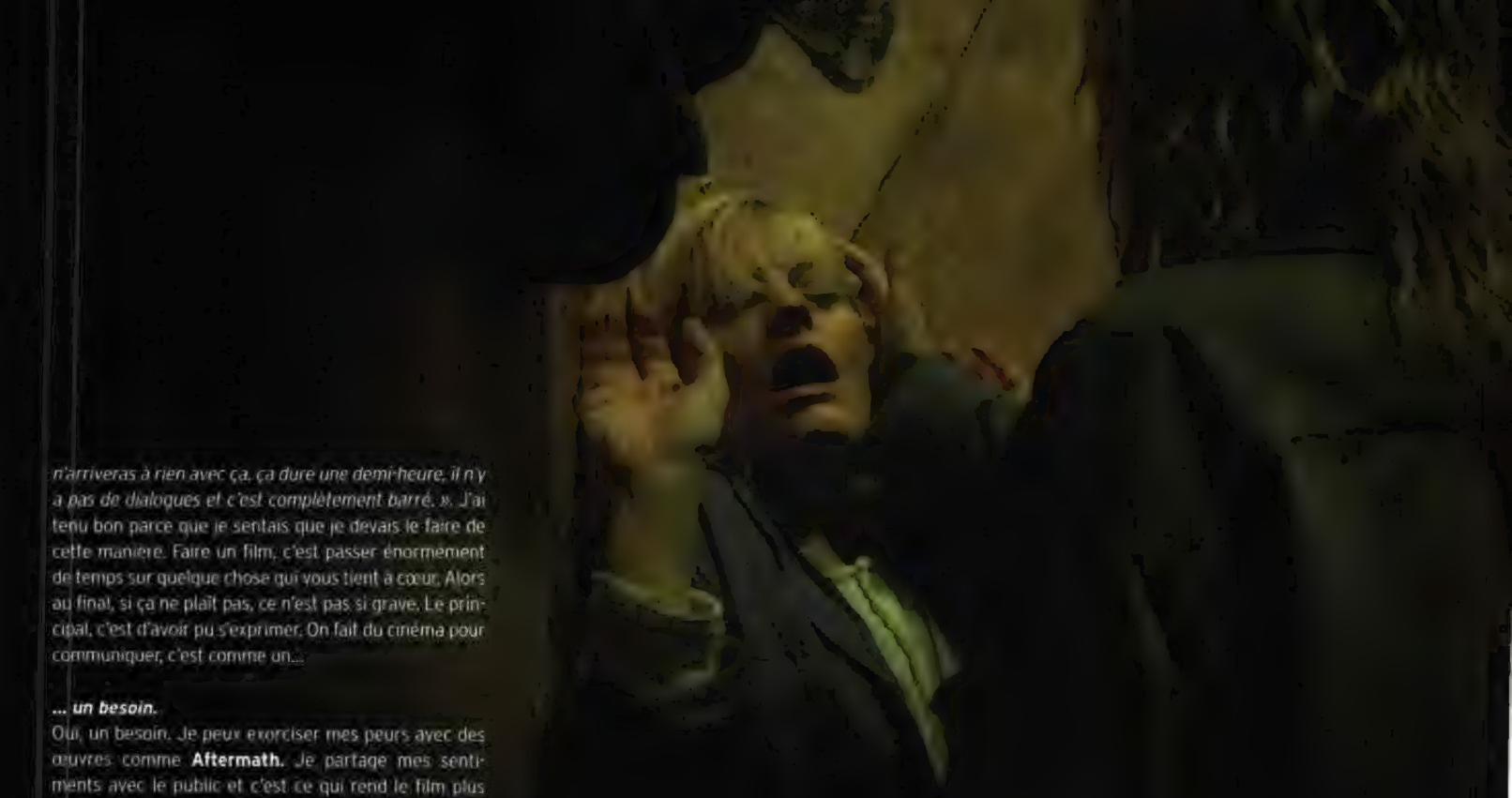
Karim a écrit une première mouture en 1999, et le ton était déjà très proche de ma sensibilité, notamment le thème de la quête d'identité. C'est un sujet très présent dans mes courts. Et puis, j'ai également apprécié le fait d'avoir situé l'histoire au fin fond de la Russie. C'est un peu comme dans **Dracula** : on voyage jusqu'au fin fond de l'Europe, et on finit par s'y découvrir soi-même. Et c'est ce que j'ai aimé dans le script. Savoir qui l'on est, d'où l'on vient, ça me passionne. C'est mon univers, je me sens bien là-dedans.

Avec trois scénaristes aux caractères bien trempés (Karim Hussain, Nacho Cerda et Richard Stanley - ndlr), n'avez-vous jamais eu peur que votre film manque de cohérence ?

Tout a été très facile. Karim et Richard ont parfaitement respecté ma sensibilité de réalisateur. J'ai été la force motrice du projet, et ils se sont adaptés à mon style. C'était très gentil de leur part. De plus, étant eux-mêmes réalisateurs, ils ne voulaient pas se montrer trop envahissants. Pendant l'écriture, Karim s'est focalisé sur le thème de la famille. J'ai plutôt développé ceux de la mort et du destin. Quant à Richard, il était particulièrement intéressé par l'aspect politique et la confrontation Est/Ouest. Au final, je pense que tout cela s'imbrique très bien. Je suis très fier de notre collaboration. À ce propos, rappelez-vous qu'un film comme **Il était une fois dans l'Ouest** a été écrit par plusieurs cinéastes aux caractères très forts *(notamment Dario Argento et Bernardo Bertolucci - ndlr)*, et le métrage porte pourtant l'empreinte de Sergio Leone.

Vos courts-métrages vous ont valu une certaine renommée, mais vous avez mis du temps à passer au long. Avez-vous craint d'être attendu au tournant ?

En fait, j'ai travaillé pendant plus de 2 ans sur un métrage intitulé **Obilivion** pour Filmax. Mais vous savez, faire son premier film peut se révéler éreintant. Parfois, vous avez de la chance et vous trouvez un projet qui aboutit immédiatement. Ça n'a pas été mon cas. Comme vous l'avez dit, mes courts étaient relativement connus, et j'ai effectivement ressenti une certaine pression. À chaque fois que j'allais dans un festival, il y avait toujours des gens pour me demander : *« Alors, quand allez-vous réaliser votre premier film ?! »*. J'ai dû me débarrasser de mes peurs et de mes appréhensions. Pour réussir, il faut savoir avoir confiance en soi et garder la tête froide. Si vous vous focalisez sur ce que l'on attend de vous, vous échouerez. Sur **Aftermath**, j'ai choisi de faire le court le plus trash possible et les gens me disaient : *« Tu*



n'arriveras à rien avec ça, ça dure une demi-heure, il n'y a pas de dialogues et c'est complètement barré. ». J'ai tenu bon parce que je sentais que je devais le faire de cette manière. Faire un film, c'est passer énormément de temps sur quelque chose qui vous tient à cœur. Alors au final, si ça ne plaît pas, ce n'est pas si grave. Le principal, c'est d'avoir pu s'exprimer. On fait du cinéma pour communiquer, c'est comme un...

... un besoin.

Oui, un besoin. Je peux exorciser mes peurs avec des œuvres comme **Aftermath.** Je partage mes sentiments avec le public et c'est ce qui rend le film plus puissant. J'essaie de toujours rester vrai et honnête.

A-t-il été difficile de vendre le projet ? De nos jours, les producteurs préfèrent les bandes peuplées de teenagers et montées comme des clips. Dans Abandonnée, l'héroïne a la quarantaine, le rythme est très lent...

(rires) Après la première du film à Toronto, Lionsgate a immédiatement acheté les droits, à ma grande surprise. Je n'aurais jamais cru bénéficier d'une telle distribution aux États-Unis. **Abandonnée** va sortir dans plus de 1500 salles, ce qui est énorme pour un tel métrage. Je suis aux anges... *(Entre temps, le film est sorti sur le territoire américain et a essuyé un bide - ndlr)* Quant au fait de convaincre les producteurs de Filmax, ça n'a pas été très difficile. Ils savent prendre des risques. Ils ont fait **The Machinist**. Ils n'ont pas les mêmes standards que les autres, et ils respectent les réalisateurs. Ils nous foutent la paix. À condition qu'on ne dépasse pas notre budget, bien sûr ! Vous savez, tous les films que j'aime viennent des années 70. Ces œuvres prenaient le temps de développer leur histoire, de raconter quelque chose. Dans **L'Exorciste**, la première scène de possession n'intervient pas avant trois quarts d'heure. Et à l'époque, ça ne dérangeait personne. Aujourd'hui, ça paraît moins évident. Mais je crois que nous sommes arrivés à un point de rupture et qu'il va falloir revenir aux bases du genre. (...) Pour moi, **Abandonnée** devait absolument retrouver les qualités des films des 70's. Les héros de ces métrages étaient des adultes. Les problèmes que rencontre une personne de quarante ans sont plus intéressants que ceux endurés par une ado. Simplement parce que sa vie a été plus dense et plus longue.

Le cinéma d'horreur « adulte » semble revenir en force ces temps-ci, notamment par le biais de Filmax...

J'adore les films qui ont quelque chose à dire. Chaque fois que je vais dans un vidéoclub, ça me fatigue un peu de voir tous ces slashers, et je regrette une certaine idée du cinéma de genre. Je trouve qu'un métrage comme **Vol 93** est bien plus terrifiant et émouvant que tout ce qu'on peut voir aujourd'hui. Sûrement parce qu'il est tiré de faits réels et qu'il est réalisé de manière très brute.

Page de gauche, en haut :
Deux photos de tournage montrant Nacho Cerda (l'homme à la moustache) au travail.

Page de gauche, en bas, et page de droite :
Marie (Anastasia Hille) tente désespérément d'échapper à son funeste destin.

Mais n'y a-t-il pas des films de genre contemporains qui vous plaisent ?
J'ai adoré **Session 9**, mais là encore, c'est un petit film.

Session 9 ***ressemble beaucoup à Abandonnée, d'ailleurs...***
Oui, on me l'a souvent dit. J'ai pu rencontrer Brad Anderson sur le tournage de **The Machinist**, pour lequel j'ai realise un making-of. J'etais très fier de bosser avec lui à cette occasion.

La lumière dans* Abandonnée *est parfois à la limite de la sous-exposition. Vous jouez énormément avec l'obscurité du décor sans toutefois tomber dans les travers des mauvais films d'horreur des 80's, où l'on peinait à discerner l'action à l'écran. Comment avez-vous accompli une telle prouesse ?
Nous ne nous sommes servis que des torches utilisées par les personnages. Bien entendu, elles étaient un peu spéciales, bien plus puissantes que celles que l'on trouve dans le commerce. Xavi *(Gimenez, le chef-opérateur d'***Abandonnée** *- ndlr)*, qui est l'un des meilleurs directeurs de la photo au monde, jouait avec un panneau blanc pour réfléchir la lumière projetée par ces torches. Il a dû utiliser un équipement très limité, puisque nous tournions en Bulgarie. Il avait l'impression d'être de retour à l'école. Comme l'héroïne du métrage, nous avons dû revenir à nos racines, ce fut une expérience très cathartique. Nous avons essuyé une énorme tempête et nos décors ont été mis en pièces. Notre actrice s'est aussi percée les tympans lors d'une scène... Nous avons eu beaucoup de problèmes, mais je pense que tout cela se ressent dans le film. On croit vraiment à ce monde qui se matérialise devant nos yeux.

La direction artistique est incroyable. Chaque détail a été minutieusement réfléchi, rien ne sonne faux. Le remake de* Massacre à la tronçonneuse, *aussi réussi soit-il, échouait à créer un univers réaliste. Le résultat était trop travaillé, on sentait la patte du chef-décorateur derrière chaque partie du décor. Dans* Abandonnée, *tout paraît si vrai...
Nous avons tout fait en studio. J'ai embauché le type qui a bossé sur **L'Enfer des loups**. Nous avions été emballés par son travail. Je lui ai dit au début du tournage que je voulais que le film ressemble à un souvenir. Un vrai lieu, où la vie aurait existé. Il était très important pour le personnage que tout cela sonne juste. Quand je préparais mes plans, j'errais souvent dans le décor et j'avais le sentiment que j'aurais pu vivre là.

***Abandonnée* possède une vraie saveur italienne, et fait souvent penser aux œuvres de Lucio Fulci. Karim Hussain, Richard Stanley et vous-même êtes de grands fans du cinéma transalpin.**
C'est un peu un hasard, en fait. Parfois, tout ce que vous accumulez, tout votre background, refait surface sans que vous l'ayez vraiment voulu. Quand nous avons essayé de trouver notre sujet, nous ne nous sommes pas référés à un genre précis, nous nous sommes laissés aller. Mais certaines images restent

gravées dans votre mémoire, et finissent par rejaillir. Donc, quand on me dit que mon film est influencé par le cinéma italien, je ne peux le nier, mais ça n'était pas conscient. Mais il est vrai que Karim, Richard et moi adorons ce cinéma-là.

Le montage a-t-il été difficile ?* Abandonnée *n'a pas vraiment de début, de milieu ou de fin. C'est un long cauchemar...
Oh que oui ! Ça nous a pris plus de 7 mois. J'ai même retourné quelques plans dans la foulée. Je

désirais par-dessus tout faire oublier la présence de la caméra. Contrairement à mes courts, je ne voulais pas qu'on remarque mon style, et c'est en cela que le montage a été difficile. Tout est filmé à l'épaule, et il fallait donner une certaine limpidité à tout ça. C'est d'ailleurs drôle que mes courts soient plutôt longs, alors mon premier long est plutôt court ! En fait, je me devais de faire un métrage de quatre-vingt-dix minutes. **Abandonnée** est lent, et il ne fallait pas qu'il dure plus longtemps, histoire de ne pas perdre en efficacité. Pour moi, ce qui compte le plus dans les films, c'est le voyage, et non pas l'arrivée. Le plus important, c'est de savoir comment tout se passe. En tant qu'être humain, on sait qu'on va mourir. Ce qui importe, c'est comment...

(ATTENTION SPOILER)

L'être humain veut absolument croire qu'il peut vaincre la mort. Et pendant toute la projection d'Abandonnée, on refuse d'accepter la réalité de la malédiction qui frappe l'héroïne. On garde espoir, on espère qu'elle va s'en sortir...

Tout à fait. Quoi que l'on fasse, on ne peut pas fuir la mort. C'est notre destin. C'est le concept de mon film. Le plus important, le jour de sa mort, est d'être en paix avec soi-même. Et l'héroïne ne l'a jamais été, jusqu'au moment où elle va finir par mourir. En refusant de faire comme sa mère, sa fille échappe, elle, à la malédiction. C'est pour ça que, pour moi, **Abandonnée** ne se conclut pas sur une note triste.

Propos recueillis lors du Festival de Gérardmer 2007 et traduits par Jean-Baptiste HERMENT

« CHAQUE FOIS QUE JE VAIS DANS UN VIDEOCLUB, ÇA ME **FATIGUE UN PEU** DE VOIR TOUS CES SLASHERS, ET JE **REGRETTE** UNE CERTAINE IDEE DU CINEMA DE GENRE. »

interview

RICHARD STANLEY SCENARISTE SCRIPT DEVIL

LE RÉALISATEUR DU **SOUFFLE DU DÉMON** ET DE **HARDWARE** N'EST PAS TOUT À FAIT ÉTRANGER À LA RÉUSSITE D'**ABANDONNÉE**. IL REVIENT POUR NOUS SUR SA PARTICIPATION À L'ÉCRITURE DU SCÉNARIO DU FILM DE NACHO CERDA.

Sur cette double-page : Dans la Russie profonde, une famille déchirée, au sens propre comme au figuré...

Comment vous êtes-vous retrouvé sur* Abandonnée *?

Je connais Nacho Cerda depuis 1990. Durant le festival de Sitges, il m'avait demandé un autographe. Mais ce n'est qu'à l'époque du mythique **Aftermath** que nous nous sommes vraiment rencontrés. L'intensité avec laquelle le public a répondu à son film, et l'aplomb avec lequel Nacho a affronté ce même public, m'ont immédiatement séduit, et nous sommes devenus amis. Ainsi, lorsqu'il m'a proposé de collaborer à **Abandonnée**, je n'ai pas hésité une seconde. Nacho avait déjà accompli énormément de boulot. Il avait déplacé l'histoire en Russie et avait imprégné le projet de sa vision si unique. Le scénario avait été traduit en anglais et complètement dénaturé par l'un des producteurs, dans le seul but de réduire les coûts de production. Pendant le tournage, quelques soucis (les différentes nationalités des comédiens, une inondation...) ont obligé Nacho à revoir son script, et comme Karim *(Hussain - ndlr)* était occupé à tourner son nouveau film, **La Belle bête**, ils ont fait appel à moi...

Avez-vous éprouvé des difficultés pour imposer votre ton ? Si Karim et Nacho possèdent une sensibilité proche de la vôtre, ce sont aussi des cinéastes aux avis bien tranchés...

KARIM HUSSAIN SCENARISTE L'ENFER DU DEVELOPPEMENT

MÉCONNU EN FRANCE, LE CANADIEN KARIM HUSSAIN A POURTANT DÉJÀ RÉALISÉ TROIS LONGS-MÉTRAGES : **SUBCONSCIOUS CRUELTY** (JADIS PRÉSENTÉ À L'ÉTRANGE FESTIVAL), **ASCENSION** (LA FANTASMATIQUE MARIE-JOSÉE CROZE DANS UN FILM DE SF COPRODUIT PAR LE JAPON !) ET LE RÉCENT **LA BELLE BÊTE**. MAIS IL NE DÉDAIGNE PAS D'ÉCRIRE POUR D'AUTRES, ET NOUS RACONTE AINSI L'ACCOUCHEMENT AU FORCEPS DU SCRIPT D'**ABANDONNÉE**.

Comment est né le projet d'*Abandonnée *?

Dès 1999, j'avais écrit un scénario complet, au titre un peu étrange : **The Bleeding Compass**, en français **La Boussole sanglante** ! C'était un truc assez surréaliste que j'avais tout de suite donné à lire à Nacho Cerda, et il l'avait trouvé intéressant. Cependant, nous avons travaillé pendant des années sur un gros projet pour Filmax, **Oblivion**, pour lequel nous avons rédigé je ne sais combien de versions du script. Mais, alors que nous étions assez proches du tournage, les producteurs nous ont dit que c'était trop cher pour un premier long-métrage, et nous ont plutôt proposé un film de genre pur et dur. Or, pendant que nous travaillions sur **Oblivion**, Nacho ne cessait de revenir à ce scénario bizarre que j'avais écrit cinq ans auparavant, et il a fini par me dire : *« Pourquoi ne pas l'adapter à ma façon ? »*. À l'époque, je vivais carrément la moitié de l'année à Barcelone - parfois dans une maison isolée à la campagne, où Nacho et moi habitions comme deux colocataires un peu fous ! C'est là que nous avons encore rédigé de multiples versions d'**Abandonnée**.

Comment se passe le travail avec Filmax ?

Ils suivent un peu la lignée des majors américaines : tu dois travailler avec un département du développement qui lit toutes les versions du script et donne des commentaires. Mais ils te laissent beaucoup de liberté, car c'est aussi un studio européen, qui a encore l'habitude que le réalisateur soit plus, ou moins, l'auteur du film. Ils sont d'ailleurs très contents d'**Abandonnée**. Ça ne les a pas empêchés, alors que Nacho et moi pensions tenir un traitement satisfaisant, de nous dire quatre mois avant le tournage : *« C'est encore trop cher, il faut en couper 40 % ! »*. Nous avons donc décidé d'aménager le projet un de nos amis, Richard Stanley. Car, pour ma part, j'étais déjà en production pour **La Belle bête**, un long-métrage que j'ai réalisé à Montréal.

Le plus dur était surtout de trouver un moyen de rester cohérent et d'empêcher le scénario de prendre l'eau de toutes parts, tel un patient qui se vide de son sang. J'ai bien fait attention à ne pas m'approprier le script ou à y caser trop de thèmes et d'obsessions qui me sont propres. J'étais juste une roue de secours, et j'ai fait de mon mieux pour aider Nacho à exprimer ses idées, en le délestant des dialogues et des scènes d'exposition. C'est pourquoi j'ai évité de m'incruster sur le tournage et de discuter du scénario directement avec les acteurs ou le chef-opérateur. Avec ma partenaire, Maggie Moor, nous sommes restés prisonniers de notre chambre d'hôtel au Sofia Hilton, et nous nous sommes contentés de glisser quelques détails par-ci par-là. Par exemple, la date d'anniversaire des protagonistes est la mienne, et le nom Nikolai nous a été inspiré par quelqu'un que nous aurions adoré voir se faire bouffer par des cochons *(voir le film pour comprendre - ndlr)*.

Nacho Cerda me disait que votre principale contribution à* Abandonnée *concerne la voix-off et l'aspect politique du film...

J'ai essayé de privilégier l'humain à la politique. Ce dernier aspect s'est imposé de lui-même sans que je le veuille consciemment. Nacho a fait attention à filtrer tout ce sous-texte politique ainsi que certaines traces d'humour un peu louche que j'ai tenté de glisser. Il a eu raison ! Après tout, **Abandonnée** est un film d'horreur, pas une méditation sur la culture occidentale. J'aurais toutefois aimé que le métrage développe un peu plus l'antagonisme entre Marie et Nikolai, notamment au niveau de leurs jeunesses respectives. Quant à la voix-off et aux dialogues avec la fille de l'héroïne, il s'agit de ma contribution la plus évidente. Ces ajouts me permettaient de clarifier les thèmes sous-jacents du film, comme la famille.

Étant vous-même réalisateur, comment trouvez-vous que Nacho s'en est sorti ?

Un réalisateur, c'est un peu comme un général en charge d'une bande de traîtres. Je pense que Nacho s'en est très bien sorti, il est parvenu à maîtriser ces « douze salopards » qui ont travaillé sous sa tutelle. C'était son premier film, et il a été soumis à une pression folle, et ce dès le premier jour, croulant sous les questions fusant de toutes parts. Malgré quelques petits défauts, ce qu'il a réussi à accomplir avec un tel budget est incroyable. Sa maîtrise des divers éléments techniques, du montage et du son sont impeccables, et c'était merveilleux de le voir prendre le contrôle des acteurs et gagner en confiance au fur et à mesure. Ça n'a pas été facile, mais il a eu les tripes nécessaires. Mon unique espoir désormais, c'est qu'il trouve une occasion de s'exprimer totalement avec un budget conséquent, plus approprié à son imagination débridée !

C'est la première fois que vous contribuez à un projet que vous n'êtes pas supposé diriger. En quoi cela a-t-il affecté votre travail ?

En réalité, ce n'est pas la première fois, loin de là. J'ai collaboré à de nombreux projets en tant que « script doctor », mais **Abandonnée** est le premier à être arrivé sur les écrans. Il est évident que c'est moins personnel, mais c'est aussi moins pénible, sachant que vous n'aurez pas à affronter les challenges imposés par les multiples réécritures. Pour moi, c'est plus une discipline. Je dois me mettre au service de l'autre, m'adapter à sa vision, réussir à accorder mes thèmes à ses cauchemars. J'ai toujours été fasciné par le personnage de Joe le plombier dans **L'Au-delà**, et tout mon travail sur **Abandonnée** aura été d'aller trifouiller dans les conduits du cerveau du señor Cerda, pour y dénicher ce que cache son inconscient. Après tout, les amis, c'est fait pour ça !

Propos recueillis et traduits par Jean-Baptiste HERMENT

De quoi s'agit-il ?

C'est l'adaptation, avec Carole Laure, d'un roman très noir écrit par Marie-Claire Blais, l'une des plus grandes écrivaines québécoises. En théorie, c'est un drame, mais entre mes mains, ça devient plus ou moins une histoire d'horreur. La première mondiale s'est tenue au Festival de Sitges, et Rezo Films se charge des ventes internationales : j'espère qu'ils le sortiront en France. Bref, Richard s'est surtout occupé d'adapter le script d'**Abandonnée** aux contraintes de production, et il est parti rejoindre Nacho sur le plateau en Bulgarie. Puis nous nous sommes retrouvés tous les trois au stade de la postproduction, où nous avons à nouveau restructuré le récit.

Quelles modifications avez-vous apportées ?

Le plus drôle est que le résultat final n'est pas si éloigné de la structure d'origine de **The Bleeding Compass**. Le dernier traitement que Nacho et moi avions écrit était bien plus explicatif. Mais en postproduction, la narration est redevenue très radicale, on plonge dans la psyché du personnage de Marie, qui est vraiment perdue dans un cauchemar dont elle ne peut plus sortir. Nous voulions en effet conserver l'ambiguïté de son histoire : ce qui se passe est-il réel ? Était-elle déjà morte quand elle est descendue de l'avion ? Est-elle dans un autre monde ?

Vous aviez situé l'action en Russie dès le début de l'écriture ?

Oui, dès le début. Ayant moi-même grandi au Canada anglais avec une mère québécoise et un père d'ascendance pakistanaise, je n'ai pas vraiment de maison. Et le fait que Marie aille en Russie pour enquêter sur ses origines est un peu une réflexion sur cette forme d'aliénation : nous avons une culture cachée dans notre sang. De plus, je suis un grand fan de la tradition fantastique russe, du Vij de Gogol au **Stalker** de Tarkovsky. Certains pensent d'ailleurs qu'**Abandonnée** est un film d'horreur tarkovskien, une version radicale du **Miroir** ! Ça fait aussi partie de la culture de Richard, qui a inclus dans le scénario des éléments issus du folklore slave. C'est aussi lui qui a fait de Nikolai un vétéran de l'armée soviétique. Par chance, nous avons des obsessions communes, si bien que le script s'est développé de manière organique : quand j'ai vu le résultat, je me suis aperçu qu'il y avait des dialogues dont l'un de nous a écrit le début, l'autre le milieu et le troisième la fin. Pour autant, il ne peut y avoir qu'un seul capitaine sur un bateau, et notre travail de scénaristes était seulement d'amener à Nacho des idées qu'il puisse visualiser. En dernière instance, ce sont ses propres fantômes que reflète **Abandonnée**.

Propos recueillis par Gilles ESPOSITO

(Merci à Céline PETIT)

LA TRILOGIE DE LA MORT DE NACHO CERDA

LES TROIS VISAGES DE LA PEUR

En trois films singuliers et marquants, Nacho Cerda a révélé la face la plus obscure et intrigante du cinéma ibérique. À son tour, Wild Side lève le voile avec cette sortie DVD inestimable et salvatrice.

AFTERMATH

Rares sont les réalisateurs à s'être fait un nom avant même d'avoir signé leur premier long-métrage. Nacho Cerda est de ceux-là. Son second court, le controversé Aftermath, arrive enfin en France, auréolé d'une sulfureuse réputation acquise dans les nombreux festivals où il a été présenté.

« Ce film est né d'une certaine colère. » Frustré de voir que la plupart de ses projets échouent à éveiller l'intérêt général, Nacho Cerda se met en tête, à la fin de l'année 1991, de réaliser un court-métrage comme peu de spectateurs en ont vu. Un court extrême et singulier qui lui permettra, entre autres, d'exorciser sa crainte de la mort : *« J'ai pensé à* **Aftermath** *lorsque j'étais à Los Angeles. Deux mois plus tard, j'ai rédigé le script. J'ai voulu faire un film sur la mort et le milieu des autopsies parce que je n'avais jamais vu de métrage sur le sujet. Alors j'ai décidé de m'y mettre. De plus, ce film pouvait me servir de promo reel afin de dénicher de futurs projets. »* Plutôt que de voir **Aftermath** tomber dans les limbes (il essuie de nombreux refus en raison du contenu plus qu'extrême de son scénario), Cerda décide de tourner en équipe ultra réduite, chez lui, en Espagne, et convie ses amis d'université (dont l'excellent chef-op' Christopher **La Main qui tue** Baffa) et ses proches à lui donner un coup de main.

Lors de la finalisation de son script, Cerda profite de ses quelques moments de liberté pour rencontrer des médecins, histoire de crédibiliser au maximum l'autopsie qu'il s'apprête à filmer, et qu'il souhaite la plus réaliste possible : *« J'ai interviewé un docteur et un chirurgien, une femme, qui m'a énormément éclairé sur les différentes étapes d'une autopsie. Elle m'a invité à en voir une vraie. Pendant ces deux heures, j'en ai au final vu trois ! C'était très long ! »*. L'expérience, aussi nécessaire qu'éprouvante, se révèle plus choquante que le réalisateur de **Genesis** ne l'avait prévu : *« Au début, je faisais les cent pas, puis j'ai commencé à me sentir tout drôle, et j'ai dû me calmer et m'asseoir pendant un moment. Je me souviens que j'avais un petit carnet sur lequel je prenais des notes, et que mes mains tremblaient. »*. Le tournage peut ensuite commencer dans une véritable morgue, au cœur d'un hôpital auquel Cerda a volontairement caché les passages les plus scabreux de son script, de peur de se faire renvoyer chez lui : *« Nous avons filmé* **Aftermath** *dans une morgue à Barcelone. Elle reçoit entre six et sept cadavres par jour. Je n'avais pas assez d'argent pour construire des décors et je préférais tourner dans un cadre authentique, car il y règne une atmosphère qui transpire à l'écran. J'ai d'ailleurs dessiné tous mes story-boards en fonction de ce lieu, ce qui était très risqué, car on aurait pu se faire jeter. »*. Et le film de lui donner raison,

Sur cette double-page : Entre les corps autopsiés d'**Aftermath** et la sculpture aux stigmates de **Genesis**, Nacho Cerda filme la mort sous toutes ses coutures...

tant le décor offert par cette morgue est l'une des grandes réussites du métrage.
Qui dit morgue, dit cadavre. Et **Aftermath** ne déroge pas à la règle. « *Nous avons utilisé deux fausses dépouilles, un homme et une femme, et nous avons recruté un acteur pendant deux jours pour jouer le corps contaminé par le HIV. J'avais besoin de quelqu'un capable de retenir son souffle, quelqu'un de très maigre, qui aurait l'allure d'un zombie. (...) Ça n'a pas été facile pour lui, parce qu'il a dû rester nu, attaché à une table froide, et c'était très inconfortable. Mais il a fait du très bon boulot et était ravi. Je l'ai payé cent dollars.* » Ne montrant rien de plus qu'une simple autopsie (un médecin vidant un cadavre de ses organes, donc), le film aura pourtant choqué bon nombre de spectateurs par sa description clinique de la mort. Avec un style évoquant autant le David Cronenberg des débuts que le Dario Argento de la grande époque, **Aftermath** séduit par sa beauté formelle hypnotique, en contrepoint total des actes commis par le héros. Actes qui culmineront lors d'un final hautement tabou et choquant, dont il est préférable de préserver le mystère pour ceux qui ne veulent pas en savoir plus... Certains n'y verront qu'un étalage d'immondices, les autres applaudiront, eux, le réalisateur pour son audace et sa maîtrise technique. Cerda, lui, ne se démonte pas et défend son petit avec ferveur. « **Aftermath** *parle de la mort. Je pense que tout le monde, un jour ou l'autre, se soucie de la mort. Les gens se rendent compte qu'ils vont mourir et certains l'acceptent, alors que d'autres le refusent et finissent par déprimer. J'ai moi-même fait plusieurs dépressions à cause de ça, et c'est pour ça que j'ai voulu faire ce film.* **Aftermath** *ne condamne pas la mort, ce n'est pas non plus un simple bain de sang. Je veux que les gens réfléchissent à tout ça... (...) Mon film est contre la violence, contre la manipulation du corps humain. Mais pour montrer tout ça, je me dois de filmer la violence telle qu'elle est réellement.* »
La mort, un thème que le réalisateur espagnol ne sera pas prêt d'abandonner (Ah ! Ah !).

Jean-Baptiste HERMENT

GENESIS

Quatre ans après le très malsain Aftermath, Nacho Cerda virait complètement de bord tout en œuvrant à nouveau dans le fantastique avec Genesis, superbe moyen-métrage aussi poétique que macabre.

De l'aveu même de Cerda, **Genesis** constitue une relecture tragique du très beau mythe de Pygmalion et Galatée. Un sculpteur totalement brisé par la mort de sa femme, survenu lors d'un accident de voiture, façonne une statue à l'image de la disparue. Mais alors que le pauvre homme n'arrive pas à surmonter son chagrin et vit un véritable cauchemar, cette dernière se met à pleurer des larmes de sang...
Dès le début du projet, Cerda décide à nouveau de faire un film complètement dénué de dialogues, et choisit de tout storyboarder de façon minutieuse. Soucieux de peaufiner le moindre de ses plans, le metteur en scène opte pour le format Scope et construit intégralement l'atelier qui servira de seul et unique décor au métrage. Assisté de Xavi Gimenez et de Luis de la Madrid, directeur photo et monteur attitrés de Jaume Balaguero, Nacho Cerda fait une nouvelle fois appel à Pep Tosar, le chirurgien fou d'**Aftermath**, également entrevu dans **La Secte sans nom**, pour jouer le rôle du sculpteur. S'ensuit un tournage éreintant où les nuits blanches succèdent aux nuits blanches, et qui mobilise toutes les ressources physiques (et financières !) des participants. Mais le jeu en valait la chandelle, tant **Genesis** constitue à ce jour l'aboutissement formel et thématique de la jeune carrière du réalisateur ibérique. Récompensé à juste titre dans nombre de festivals, plébiscité par les cri-

ques du monde entier, **Genesis** est une œuvre délicate sur le travail de deuil et le sentiment de culpabilité, une réflexion amère sur la catharsis, à la fin cruelle et ironique. Les exécutifs des studios remarqueront rapidement ses évidentes qualités plastiques, ce qui permettra à Cerda de mettre en scène (quelques années plus tard, quand même) son premier long, **Abandonnée**. Une pure réussite qui en fait déjà un candidat tout désigné, avec son pote Balaguero, pour **Silent Hill 2**, si Christophe Gans décidait de passer la main et d'assurer uniquement la production des séquelles. Quoi qu'il en soit, le cinéma fantastique espagnol (et mexicain) ne manque décidement pas de talent, ne cessant de revendiquer sa singularité et de faire preuve d'une intégrité salvatrice vis-à-vis du genre. Les Madeux pourront une nouvelle fois s'en convaincre avec la (re)découverte de **Genesis**.

David DOUKHAN

THE AWAKENING

Il faut un début à tout. En l'occurrence, le surdoué Nacho Cerda a fait les siens sur The Awakening, court métrage qui annonce le superbe Abandonnée.

Tourné durant l'été 1990, à l'Université de Californie (dans la même salle de classe que celle de **Prince des ténèbres** de Carpenter !), **The Awakening** est le premier court de Nacho Cerda (qui s'appelait encore Ignacio), réalisé aux Etats-Unis avant son retour en Espagne. D'une durée de 8 minutes, le métrage peut se voir comme une sorte de version concise d'un épisode de ***La Quatrième dimension***. Sans aucun dialogue, ce petit film de fin d'études plonge son héros dans un monde figé et préfigure le futur **Abandonnée** par de nombreux aspects (l'utilisation de flashs-back et de flashs-forward, le thème de l'isolation). Si la forme est naturellement rudimentaire (noir et blanc granuleux, montage hésitant), ce premier court de Cerda (assisté de deux autres étudiants pour l'occasion) ne démérite pas, faisant preuve d'une réelle ingéniosité qui transcende sans mal les moyens plus que limités mis à la disposition de l'équipe. Légèrement handicapé par le manque de charisme et de conviction de son acteur principal (affublé d'un mulet on ne peut plus classe !), **The Awakening** possède néanmoins le charme irrésistible de ces premiers courts-métrages estudiantins fauchés mais fascinants (à l'image des travaux du jeune Roman Polanski, par exemple), qui portent en eux les germes d'un futur grand. Et ce n'est pas **Aftermath** ou **Genesis** qui vont nous donner tort..

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2 INEDIT WILD SIDE. 2.35 (16/9). 2.0 (VO). SUPP : COM AUDIO (SUR **GENESIS** ET **AFTERMATH**), MAKING-OF (SUR **AFTERMATH**), STORY BOARDS, SCENARIOS, GALERIE PHOTOS

THE BACKWOODS DE KOLDO SERRA

Depuis le temps qu'on l'attendait ! Diffusé à partir du 18 avril sur Canal +, The Backwoods de Koldo Serra se dévoile enfin à nos yeux, et confirme tous les espoirs placés en lui...

L'APPEL DE

1978. Deux voitures sillonnent les routes d'Espagne. À bord, deux couples d'anglais qui se prétendent amis : Paul (Gary Oldman), d'origine espagnole et marié à Isabel (Ariane Sanchez-Gijon), vient prendre possession d'une maison isolée au fond des bois léguée par sa famille. Norman (Paddy Considine), futur ex-mari de Paul, l'a suivi afin, dit-il, que sa femme Lucy (Virginie Ledoyen) profite du grand air. Si Paul et Isabel forment un couple solide, ce n'est guère le cas de leurs compagnons, qui sont sur le point de se séparer. Norman pense que la nature pourrait être propice à un nouveau départ. Sauf que Lucy a déjà décidé que son homme n'en était pas un, et elle ne manque pas une occasion de l'humilier. Il courbe l'échine et se tait. Mais en lui, la rage gronde. Arrivés sur les lieux, et fraîchement accueillis par les habitants du village le plus proche, Paul et Norman partent à la chasse... et se perdent dans la forêt. Première erreur de ces citadins arrogants : s'aventurer sur un terrain inconnu qu'ils croient piétiner en l'ayant conquis par leur seule présence. Au détour d'une clairière, ils découvrent une vieille bâtisse en ruine, à l'intérieur de laquelle flotte une odeur épouvantable qu'ils prennent pour celle d'un animal crevé. Mais c'est une petite fille qui est tapie là, enfermée derrière une porte cadenassée, tel un chien laissé à l'abandon. Sale, mal nourrie, la gamine souffre d'une malformation et éprouve une peur panique devant l'arrivée de ces inconnus. Ils parviennent néanmoins à l'emmener jusqu'à leur maison. C'est alors que ceux qui l'ont cachée aux yeux de tous viennent la récupérer...

Dès lors, **The Backwoods** devient un survival... et surtout un hommage direct à **Chiens de paille**, le chef-d'œuvre de Sam Peckinpah. Un remake ? Presque. Les similitudes ne sont pas nombreuses, elles pullulent. À commencer par le personnage de Paul, un étranger « civilisé » venu s'installer en pleine cambrousse. Plus tard, il partira à la chasse avec les hommes qui veulent se débarrasser de lui, tandis que leurs comparses pénètrent dans sa maison pour violer non pas Pénélope se languissant de son Ulysse, mais sa jeune et plus désirable suivante. Autre référence explicite, Norman, homme timoré qui devient un tueur sans pitié et dont le physique et les vêtements rappellent furieusement Dustin Hoffman : on le voit, le David Sumner de Peckinpah est ici scindé en deux rôles distincts. Deux rôles qui se complètent d'ailleurs admirablement, mais dont la relation ambiguë évoque plus celle de Richard Chance et John

LA FORET

Vukovich dans **Police fédérale, Los Angeles** que l'amitié pure et virile chantée par Peckinpah (ce n'est pas le seul rapport qu'entretient **The Backwoods** avec le film de William Friedkin, comme l'atteste le sort réservé à l'un des protagonistes). On citera également l'arrivée impromptue de Lucy dans le café du village, la poitrine dévoilée par son corsage mouillé devant le regard lubrique des poivrots tétanisé leur pinard, qui renvoie immédiatement à l'image de Susan George en petite tenue provoquant les ouvriers qui retapent sa grange. Enfin, il y a ces villageois prêts à tuer pour reprendre l'être handicapé qu'ils doivent à tout prix soustraire aux yeux des étrangers, car il est l'emblème de leur péché et de leur honte. Le métrage se passant en outre dans les années 70, la filiation devient évidente.

Koldo Serra parvient pourtant à s'écarter de cette influence écrasante en insufflant un traitement original à son film, dont l'ambiance navigue fréquemment entre les flamboyances gothiques de la Hammer et le western italien, grâce notamment à une photographie virtuose qui éclaire des décors naturels pluvieux de lueurs spectrales lors des nombreuses scènes nocturnes, et à des fusils de chasse dont les détonations éclatent comme des coups de tonnerre lors de duels dignes d'un Sergio Corbucci. En réalité, la seule faiblesse du métrage réside dans la caractérisation des personnages, parfois incohérente, ce qui exclut quelque peu l'empathie : mais ce défaut est largement compensé par le jeu impeccable des acteurs, en particulier Virginie Ledoyen, très crédible dans un rôle assez ingrat qu'elle porte sur ses jolies épaules avec une ardeur foudroyante. Et elle n'a jamais été aussi belle que dans ces bois hostiles...

Reprenons : le survival, Peckinpah, Friedkin, la Hammer, le western italien... Oui, **The Backwoods** est un sacré bon film qui rassemble tout ce qu'on aime et le glorifie avec une passion sincère. L'ignorer serait criminel.

Cédric DELÉLÉE

BOSQUE DE SOMBRAS ESPAGNE/FRANCE/G-B, 2006. REAL : KOLDO SERRA. SCEN : JON SAGALA ET KOLDO SERRA. DIR. PHOT : UNAX MENDIA. MUS : FERNANDO VELAZQUEZ. PROD : GUILLAUME BENSKI, JULIO FERNÁNDEZ, AITOR LIZARRALDE, PABLO MEHLER, IKER MONFORT ET JOLYON SYMONDS POUR DIVINE PRODUCTIONS, FILMAX, HOLY COW FILMS, MONTFORT PRODUCCIONES ET VIDENTIA FRAMES. INT : GARY OLDMAN, PADDY CONSIDINE, VIRGINIE LEDOYEN, AITANA SANCHEZ-GIJON, LLUIS HOMAR... DUR : 1H30. PREMIERE DIFFUSION SUR CANAL+ LE 18 AVRIL.

interview

KOLDO SERRA REALISATEUR ET SCENARISTE JE N'IRAI PLUS ME PROMENER DANS LES BOIS

IL A 32 ANS, IL EST ESPAGNOL. SON NOM : KOLDO SERRA. UN ARTISTE COMPLET, PUISQU'EN PLUS D'AVOIR RÉALISÉ TROIS COURTS-MÉTRAGES APPLAUDIS ET HONORÉS DANS LES FESTIVALS ET TRAVAILLÉ SUR DES PUBS ET DES CLIPS, IL A ÉGALEMENT PUBLIÉ UNE BD (LA BESTIA DEL DIA) ET DESSINÉ DES AFFICHES, HÉRITAGE DE SA PASSION POUR LE GRAPHISME ET DE SES ÉTUDES ARTISTIQUES ET AUDIO-VISUELLES. AVEC THE BACKWOODS, SON PREMIER LONG-MÉTRAGE, IL REND BRILLAMMENT HOMMAGE AU CINOCHE HARDCORE DES SEVENTIES. ET L'HOMME EST AUSSI FRANC ET DIRECT QUE SON FILM !

Comment en êtes-vous venu à réaliser* The Backwoods *?
En montrant mon dernier court-métrage (**El Tren de la bruja**) dans des festivals. Je me suis rendu compte qu'il plaisait à pas mal de monde, et j'ai pensé que c'était le moment idéal pour passer au long. Avec Jon Sagala, nous avons rédigé un script qui a convaincu Montfort Productions. Résultat, pendant toute une année, ils ont recherché des partenaires, et Divine Productions, en France, et Holy Cow, en Angleterre, ont accepté de se lancer eux aussi dans cette aventure.

Vous n'avez donc pas amené directement le projet à Filmax ?
Non. En fait, nous étions sur le point de commencer à tourner quand ils nous ont rejoints.

L'influence la plus évidente du film est* Les Chiens de paille *de Sam Peckinpah, mais aussi les westerns de Sergio Corbucci. Êtes-vous fan des survivals des seventies et des westerns italiens ?
Bien sûr ! Je suis un adorateur de tous ces films réalisés dans les années 60 et 70, j'aime beaucoup le ton pessimiste du cinéma de cette époque. En particulier le travail de metteurs en scène comme Sam Peckinpah, John Boorman, John Frankenheimer, William Friedkin, Don Siegel ou Walter Hill. En réalité, j'aime quasiment tout ce qu'a fait Peckinpah. **The Backwoods** est en effet très influencé par **Les Chiens de paille**, mais aussi par **La Horde sauvage** et **Pat Garrett et Billy the Kid**. Et pour vous dire la vérité, oui, j'aime aussi le western italien ! L'influence de Sergio Corbucci est très présente dans **The Backwoods**, et bien sûr celle du maestro Sergio Leone. D'ailleurs, même si le film se passe dans les années 70, la façon de parler des personnages et les codes visuels sont directement inspirés du western. Seule la bande-son y échappe.

Pourquoi avez-vous porté votre choix sur des comédiens comme Gary Oldman et Virginie Ledoyen, qui est étonnante dans son rôle ?
On me pose souvent la question. C'est vrai qu'en général, un réalisateur qui tourne son premier long n'ose rêver d'un tel casting, d'acteurs d'un tel niveau. Notre producteur, Iker Monfort, nous a pourtant convaincus de leur envoyer le script par son intermédiaire, mais franchement, nous ne pensions pas avoir la moindre chance, comme quoi... Gary Oldman est un comédien que j'ai toujours apprécié, l'un des meilleurs au monde, à mon avis, même si malheureusement on ne le voit plus beaucoup, si ce n'est dans des seconds rôles dans les **Harry Potter** ou les **Batman**. Virginie est une actrice que j'aime énormément, et qui possède une connaissance encyclopédique du cinéma : elle a vu tous les films, elle sait tout à leur sujet... En outre, le contraste est saisissant entre son physique très « vulnérable » et sa voix très assurée, très autoritaire.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées lors des tournages en extérieur ?
Toutes ! Et ce, même en restant à un seul endroit, à cause du matériel. Entre la caméra Panavision, très lourde, et les objectifs, très gros, c'était vraiment infernal. Sans parler des déplacements avec les camions et toute l'équipe, qui étaient très compliqués à gérer et nous prenaient un temps fou. Par ailleurs, une grande partie du métrage se passe sous la pluie, et même si elle est artificielle, c'est un processus assez ardu à mettre en place. Je ne crois pas que je retournerai travailler dans les montagnes, je suis trop vieux pour ça !

Comment s'est déroulée la collaboration avec votre directeur de la photographie, Unax Mendia ?
Quand nous nous sommes rencontrés, je lui ai donné comme références des films des années 70 : **Délivrance**, **Le Point de non-retour**, les westerns de Leone... Et, plus proche de nous, **Rambo** ! En termes visuels, nous avons voulu nous la jouer classique, en maintenant une certaine distance entre les acteurs et la caméra, de façon à ce qu'elle ne soit pas tout le temps concentrée sur eux. Je tenais vraiment à adopter ce style, y compris dans les mouvements d'appareil et le rythme du métrage. Bref, quelque chose de beaucoup plus lent et brut de décoffrage que ne le sont les films d'aujourd'hui.

Combien de temps a duré le tournage ?
À la base, nous devions tout boucler en sept semaines. Mais il nous a finalement fallu sept jours de plus, et encore, grâce à l'équipe, qui a accepté de bosser le samedi. J'aurais aimé avoir deux semaines supplémentaires, mais tout a été très lent, surtout quand on travaille avec une petite fille et un gros toutou !

Quel est votre point de vue sur la violence radicale des films de genre actuels, et comment s'explique-t-elle selon vous ?
Il me semble qu'après des œuvres comme **Scream** dans les années 90, le public a pris le genre moins au sérieux. C'est devenu politiquement correct, il y avait moins de sang... Aujourd'hui, nous sommes revenus à une approche beaucoup plus directe, plus explicite, sans concession, très proche des films des années 70. D'ailleurs, l'industrie ne cesse de produire des remakes de métrages de cette période. Peut-être qu'à l'heure actuelle, les jeunes metteurs en scène veulent se rapprocher du cinéma qui les a traumatisés, et qui constitue leur véritable influence, à savoir celui des seventies, où les films d'horreur étaient nettement plus durs. Alexandre Aja et Rob Zombie sont là pour le prouver.

« DANS LES ANNEES 90, LE AUJOURD'HUI, NOUS SOMM SANS CONCESSION, TRES P

Quelles sont vos relations avec d'autres jeunes cinéastes espagnols comme Jaume Balaguero ou Nacho Cerda ?
En fait, nous sommes tous les trois des amis très proches, mais comme nous ne résidons pas dans les mêmes villes, nous ne nous voyons pas aussi souvent que nous le voudrions. Ils sont à Barcelone, je suis à Madrid, bref, ce n'est pas toujours évident de se croiser. En ce qui concerne les thèmes et le style de nos œuvres, je pense qu'ils sont assez similaires, même si Jaume et Nacho sont plus attirés par le fantastique et l'horreur que moi. Pour ma part, je préfère m'ancrer dans le réel, aussi sanglant soit-il.

Pouvez-vous nous parler de vos projets et du type de films que vous aimeriez réaliser à l'avenir ?
À vrai dire, je n'ai rien de prévu pour l'instant. Je suis en train d'écrire un scénario, j'en ai même reçu des États-Unis, mais honnêtement, pour le moment, je n'ai pas encore vraiment décidé ce que j'allais faire. Je vais profiter de la promo de **The Backwoods** pour voyager un peu et voir comment le métrage est accueilli à l'étranger. Pour ce qui est de mes envies futures, je pense poursuivre dans la même voie, et pourquoi pas réaliser un pur film de terreur, sans effets numériques, quelque chose de très « rentre dans le lard ». En tout cas, une chose est sûre : je ne referai jamais un survival dans les bois !

Propos recueillis et traduits par Cédric DELELÉE (Remerciements à Koldo SERRA)

CINEMA DE GENRE EST DEVENU POLITIQUEMENT CORRECT.
ES REVENUS A UNE APPROCHE BEAUCOUP PLUS DIRECTE, PLUS EXPLICITE,
ROCHE DES ŒUVRES DES ANNEES 70. »

SANG POUR SANG EUROPE !

Parce qu'il n'y a pas que les États-Unis dans la vie, et que la production européenne se dynamise d'année en année, Mad vous offre ce mois-ci un dossier sur le cinéma de genre du Vieux Continent (même si, manque de place oblige, nous avons dû faire l'impasse sur quelques pays comme la Grèce ou la Pologne), histoire de faire un état des lieux des forces en puissance, et des cinématographies les plus à même de nous livrer dans le futur d'authentiques bombes. It's the final countdown !

FRANCE

En dépit de quelques coups de génie (le coup de la mort de Raphaël Delpard en 1980, Sortilèges de Paul Vecchiali de René Manzor, 1989) pour relancer [illegible] les années 80 se soldent par des catastrophiques pour le cinéma français (**Terminus**, c'est très drôle mais c'est pas ça qui va redorer le blason de la SF hexagonale). Le début des années 90 ne vaudra guère mieux, jusqu'au jour où le carton plein du **Scream** de Wes Craven (1996) fait l'effet d'une petite bombe et sort l'industrie française de sa torpeur. Comme par enchantement, les métrages destinés aux « djeuns » friands de néo-slashers deviennent la priorité number one des producteurs branchés. Si **Promenons-nous dans les bois** (Lionel Delplanque, 2000), premier représentant du genre à sortir en salles depuis longtemps, est loin d'être une éclatante réussite (mise à part la photographie magnifique de Denis Rouden), son succès financier donne des ailes à ses créanciers. Mais pour le spectateur, le pire reste à venir : les « mythiques » Bee Movies, séries B bien de chez nous, victimes de leur opportunisme consternant (Olivia Bonamy en Sarah Michelle Gellar du pauvre…) et de méthodes de production discutables (budgets misérables au profit d'une promotion mastodonte) viendront vite calmer nos ardeurs. Les titres incriminés se nomment **Requiem** (2001), **Bloody Mallory** (2002) et **Un jeu d'enfants** (2001), et leur médiocrité évidente aura bien failli tuer le genre. Le réussi **Maléfique** d'Eric Valette (2002) arrivera, lui, trop tard : les Bee Movies disparaîtront aussi soudainement qu'ils sont apparus. Les années passent et la frustration demeure. Le patriotisme n'est plus de mise avec des œuvres aussi impérissables que **Brocéliande** (signé Doug *« J'adore le Scope du* **Masque du démon** » Headline – 2002), **Ils** (2006), **Samouraïs** (2002), **Dédales** (2003) ou **Hellphone** (2007). Face à de telles purges, les bouffeurs de péloche que nous sommes se rabattent avec une certaine indulgence sur des métrages tels que **Total western** (2000), **Saint Ange** (2004) et **La Fiancée de Dracula** (2002), imparfaits, certes, mais mis en boîte par des auteurs un tant soit peu sincères (Rochant, Laugier, Rollin). Reste que, réussis ou non, la plupart de ces films se sont plantés en salles, corroborant l'idée reçue que le ciné de genre francophone est incapable de trouver son public. Les succès critiques de **Calvaire** (production franco-belge, mais ne pinaillons pas ! – 2004), de **Haute tension** (2003) et du **Convoyeur** (2004) viendront quelque peu rassurer les plus alarmistes d'entre nous, mais rien n'y fait. Au final, seuls **Le Pacte des loups** de Christophe Gans (2001) et **36 Quai des Orfèvres** d'Olivier Marchal (2004) réussiront à s'imposer comme de vrais succès populaires (avec respectivement 5 et 2 millions d'entrées), même si l'effet papillon tant espéré se fait toujours attendre. Les Américains, eux, ne passeront pas à côté de cette nouvelle vague d'auteurs talentueux, embauchant la majorité des cinéastes cités plus haut, excités de travailler sur des projets que la France ne saurait leur proposer. Alors, le cinéma de genre hexagonal est-il condamné ? Les rares films à venir (**Frontières**, **Martyrs**, **À l'intérieur**, **Chrysalis**, **Dante 01**) auront fort à faire pour inverser la tendance avant qu'il ne soit définitivement trop tard.

J-B.H.

Sur cette double-page, de gauche à droite : À l'intérieur de Julien Maury et Alexandre Bustillo et Frontières de Xavier Gens. Le futur du genre français ?

ESPAGNE

Probablement la nation la plus dynamique d'Europe en matière de fantastique et d'horreur, l'Espagne est devenu, en plus de dix ans, un passage obligé pour les amateurs du genre. Producteur et distributeur d'une grande partie des plus belles surprises ibériques, Filmax, la boîte de Julio Fernandez, domine sans partage l'univers cinématographique local. Avec à son actif des réussites aussi indéniables que **The Machinist** (Brad Anderson, 2004), **Fragile** (Jaume Balaguero, 2005), **The Backwoods** (Koldo Serra, 2006), **Les Enfants d'Abraham** (Paco Plaza, 2003) et le **Abandonnée** de Nacho Cerda (2006), Filmax enquille les projets les plus audacieux et originaux, lâchant la bride à ses poulains là où tant d'autres firmes similaires (Ghost House ?) se contentent de formater au maximum leurs produits. Si la compagnie de Fernandez connait aussi son lot d'échecs, allant du simple ratage (**L'Enfer des loups** de Paco Plaza, 2004) au 2 pur et dur (**Rottweiler** de Brian Yuzna, 2004, **La Nonne** de Luis de la Madrid, 2005, ou encore **Arachnid** de Jack Sholder, 2001), elle reste la principale locomotive du genre en Espagne et ne devrait pas s'arrêter en si bon chemin, puisqu'elle a dans ses cartons quelques projets alléchants (notamment **Transsiberian**, le nouveau Brad Anderson), contredisant ainsi les rumeurs qui disent la firme à l'agonie. Grisé par la réussite de ses productions ciné, Filmax s'est aussi lancé avec succès dans la production télévisuelle par le biais des ***Peliculas para no dormir*** (2006, sorties chez nous sous le titre passe-partout de ***Scary Stories***), dans la lignée des ***Masters of Horror*** de Mick Garris. La première fournée de six épisodes, dignes descendants des ***Historias para no dormir*** des années 60, est globalement positive (le ***A louer*** de Balaguero est une tuerie), et devrait être suivie d'une seconde saison d'ici peu…

Il serait néanmoins réducteur de limiter le cinema de genre espagnol à la seule société de Julio Fernandez. Suite au succès des films d'Alex de la Iglesia (**Action mutante**, **Le Jour de la bête**, **Mes chers voisins**) et d'Alejandro Amenabar (**Tesis**, **Ouvre les yeux**) au milieu des années 90, l'Espagne a retrouvé un second souffle stupéfiant, et ces deux auteurs talentueux deviendront les fers de lance du mouvement qui secoue le pays depuis le début de ce nouveau millénaire. **Black Serenade** (Tuno negro de Pedro L. Barbero et Vicente J. Martin, 2001), **Deadly Cargo** (**Camara oscura** de Pau Freixas, 2003), **Jeu de rôles** (Mateo Gil, 1999), **School Killer** (**El Vigilante** de Carlos Gil, 2001), **Rojo sangre** (Christian Molina, 2004), **Box 507** (**La Caja 507**, Enrique Urbizu, 2002), **Le Cœur du guerrier** (**El Corazon del guerrero**, Daniel Monzon, 2000), **H6 : Diario de un asesino** (Martin Garrido Baron, 2005)… La liste est longue et n'est pas près de s'arrêter. Réussis ou pas, ces films, allant du thriller politique au slasher en passant par l'hommage nostalgique aux 70's, peuvent se targuer de ne jamais sombrer dans le mercantilisme primaire et d'essayer de satisfaire leur public avec déférence. Contrairement à certains, le cinéma espagnol ne prend pas le spectateur pour un con, même lorsque le héros du film en est un (**Torrente** de Santiago Segura, 1998) ! A bon entendeur…

J-B.H.

Sur cette double-page, de haut en bas et de gauche à droite :
The Machinist de Brad Anderson.

Tale of Vampires d'Anders Banke.

Eros Puglielli réanime le giallo avec Eyes of Crystal.

DANEMARK/NORVEGE/SUEDE

Surtout connu pour les films de ce barré de Lars von Trier (**Element of Crime** and co) et du talentueux Thomas Vinterberg (**Festen**), le Danemark est aussi le pays d'un certain Ole Bornedal, réalisateur du **Veilleur de nuit** (**Nattevagten**, 1994), hommage vibrant aux films de Polanski et présenté avec succès au Festival de Cannes en 95. Séduit par la production d'Harvey Weinstein, il remake son propre métrage aux États-Unis, Bornedal déchantera vite face aux méthodes douteuses du nabab et finira par rentrer chez lui suite au bide de son film (toujours titré **Le Veilleur de nuit** chez nous) aux States. Après avoir cuvé son chagrin avec le mélo **Dina**, Bornedal se tourne à nouveau vers le genre avec **Vikaren**, un métrage fantastique dans la lignée de **The Faculty** dont la sortie est imminente. Si les auteurs précités composent le haut du panier du cinéma danois, n'oublions pas le ghost movie **Bag det stille ydre** (Martin Schmidt, 2005), le drame psychologique **A Mind's T** (Lars Pedersen, 2003), le film à sketches **The Horror Vault** (2007), le norvégo-danois **Possessed** (**Besat**, Anders Ronnow Klarlund,1999) ou encore le court-métrage **Sort Oktober** (Ask Hasselbalch, 2005). Sans oublier, bien sûr, **Princesse** (**Princess**, Anders Morgenthaler, 2006) et **La Trilogie Pusher** de Nicolas Winding Refn (1996, 2004 et 2005).

La Norvège n'est pas en reste, et ses titres de gloire, bien que rares, n'en sont pas moins mémorables : citons le très bon thriller **Naboer** (**Next Door** de Pal Sletaune, 2005), aussi oppressant que malsain en dépit de son budget ridicule et de sa très courte durée (72 minutes !), et bien sûr **Norway of Life** (**Den Brysomme mannen**, Jens Lien, 2006), Grand Prix du dernier Festival de Gérardmer. Mais c'est surtout **Cold Prey** (**Fritt vilt**, Roar Uthaug, 2006), slasher à l'efficacité redoutable, qui nous intéresse ici. À mi-chemin entre **The Thing** et **Urban Legend**, **Cold Prey** prend le temps d'installer son histoire et de développer ses personnages avant d'enchaîner des scènes de poursuites plus stressantes les unes que les autres, et ce sans jamais tomber dans l'excès. Ça faisait longtemps qu'un slasher ne s'était pas montré aussi efficace ! Le film d'Uthaug est tout simplement l'un des (le ?) meilleurs représentants du genre qu'on ait vu depuis belle lurette, toutes origines confondues. Et comme la fameuse règle des trois « S » est respectée…

Du côté suédois, on citera la comédie gore **Tale of Vampires** (**Frostbiten**, **Anders Banke**, 2006), le thriller psychologique **Sleepwalker**, sorti en France il y a quelques années et dont Hollywood semble s'être désintéressé depuis, et surtout le slasher **Drowning Ghost** (**Strandvaskaren**, 2006) réalisé par Mikael Hafstrom. Classique dans le fond, **Drowning Ghost** séduit par son ambiance feutrée, son imagerie proche du giallo et sa mise en scène léchée. Dommage qu'Hafstrom ait perdu son talent en traversant l'Atlantique il y a deux ans (voir son lamentable **Dérapage**)…

J-B.H.

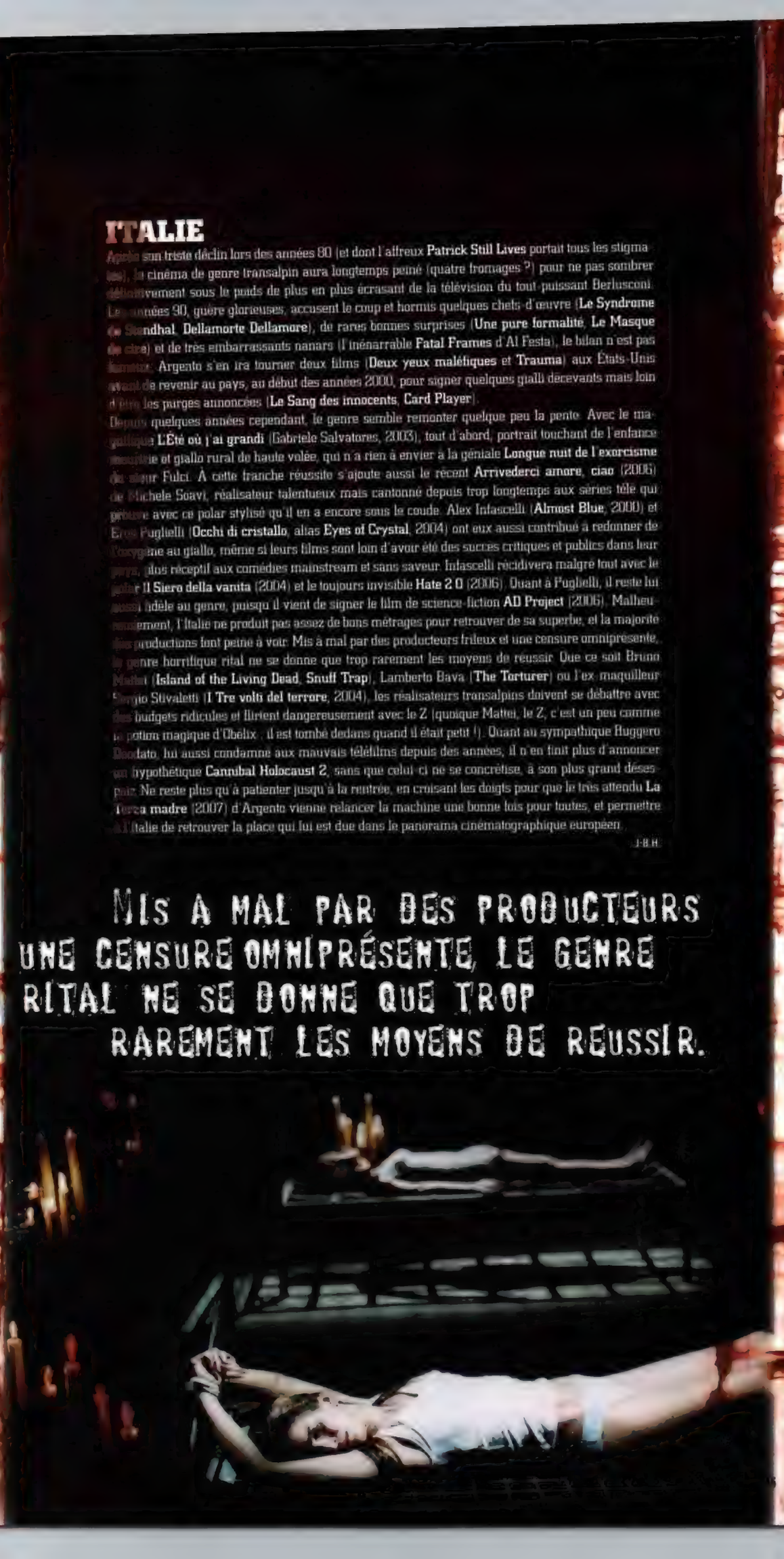
ITALIE

Après son triste déclin lors des années 80 (et dont l'affreux **Patrick Still Lives** portait tous les stigmates), le cinéma de genre transalpin aura longtemps peiné (quatre fromages ?) pour ne pas sombrer définitivement sous le poids de plus en plus écrasant de la télévision du tout-puissant Berlusconi. Les années 90, guère glorieuses, accusent le coup et hormis quelques chefs-d'œuvre (**Le Syndrome de Stendhal**, **Dellamorte Dellamore**), de rares bonnes surprises (**Une pure formalité**, **Le Masque de cire**) et de très embarrassants nanars (l'inénarrable **Fatal Frames** d'Al Festa), le bilan n'est pas fameux. Argento s'en ira tourner deux films (**Deux yeux maléfiques** et **Trauma**) aux États-Unis avant de revenir au pays, au début des années 2000, pour signer quelques gialli décevants mais loin d'être les purges annoncées (**Le Sang des innocents**, **Card Player**).

Depuis quelques années cependant, le genre semble remonter quelque peu la pente. Avec le magnifique **L'Été où j'ai grandi** (Gabriele Salvatores, 2003), tout d'abord, portrait touchant de l'enfance meurtrie et giallo rural de haute volée, qui n'a rien à envier à la géniale **Longue nuit de l'exorcisme** de feu Fulci. À cette tranche réussite s'ajoute aussi le récent **Arrivederci amore, ciao** (2006) de Michele Soavi, réalisateur talentueux mais cantonné depuis trop longtemps aux séries télé qui prouve avec ce polar stylisé qu'il en a encore sous le coude. Alex Infascelli (**Almost Blue**, 2000) et Eros Puglielli (**Occhi di cristallo**, alias **Eyes of Crystal**, 2004) ont eux aussi contribué à redonner de l'oxygène au giallo, même si leurs films sont loin d'avoir été des succès critiques et publics dans leur pays, plus réceptif aux comédies mainstream et sans saveur. Infascelli récidivera malgré tout avec le polar **Il Siero della vanità** (2004) et le toujours invisible **Hate 2.0** (2006). Quant à Puglielli, il reste lui aussi fidèle au genre, puisqu'il vient de signer le film de science-fiction **AD Project** (2006). Malheureusement, l'Italie ne produit pas assez de bons métrages pour retrouver de sa superbe, et la majorité des productions font peine à voir. Mis à mal par des producteurs frileux et une censure omniprésente, le genre horrifique rital ne se donne que trop rarement les moyens de réussir. Que ce soit Bruno Mattei (**Island of the Living Dead**, **Snuff Trap**), Lamberto Bava (**The Torturer**) ou l'ex-maquilleur Sergio Stivaletti (**I Tre volti del terrore**, 2004), les réalisateurs transalpins doivent se débattre avec des budgets ridicules et flirtent dangereusement avec le Z (quoique Mattei, le Z, c'est un peu comme la potion magique d'Obélix : il est tombé dedans quand il était petit !). Quant au sympathique Ruggero Deodato, lui aussi condamné aux mauvais téléfilms depuis des années, il n'en finit plus d'annoncer son hypothétique **Cannibal Holocaust 2**, sans que celui-ci ne se concrétise, à son plus grand désespoir. Ne reste plus qu'à patienter jusqu'à la rentrée, en croisant les doigts pour que le très attendu **La Terza madre** (2007) d'Argento vienne relancer la machine une bonne fois pour toutes, et permettre à l'Italie de retrouver la place qui lui est due dans le panorama cinématographique européen.

J-B.H.

MIS A MAL PAR DES PRODUCTEURS FRILEUX ET UNE CENSURE OMNIPRÉSENTE, LE GENRE HORRIFIQUE RITAL NE SE DONNE QUE TROP RAREMENT LES MOYENS DE REUSSIR.



IRLANDE

Que se passe-t-il d'horrible sur les grands écrans irlandais ces temps-ci ? Voilà la question que se posent de façon évidente la plupart des hommes de cette planète. Il faut dire qu'après une décennie de **Leprechaun** américains (du premier, excellent, aux deux derniers se déroulant dans le hood et sentant bon la raclette frelatée), les légendes locales n'ont pas forcément la cote... L'Irlande est pourtant une destination de choix pour les réalisateurs et producteurs de tous bords à l'affût de magnifiques décors naturels, à l'instar du père dodu Coppola, qui mit sur pied dans les années 90 une unité de production utilisée notamment pour tourner une série de cheaperies TV intitulées **Roger Corman Presents**. Le rigolo Rawhead Rex (George Pavlou, 1986) fut également shooté en Irlande, tout comme le récent et solide **Wilderness** de Michael J. Bassett, entre autres.

Mais si les productions de genre ne sont pas nombreuses en Irlande (l'industrie cinématographique y est assez réduite en général), elles existent bel et bien. 1996 fut à ce titre une date importante, puisque Enda Hughes signa probablement cette année-là le premier film de zombies irlandais avec une étrange bande de SF fauchée (13 000 euros) intitulée **The Eliminator**. D'autres morts-vivants suivront, comme ceux de **Dead Meat** (Conor McMahon, 2004) et ses vaches zombifiées, et **Boy Eats Girl** (Stephen Bradley, 2005), une « zombie-comédie » dans laquelle un jeune homme pendu est ressuscité par sa mère grâce à un livre de vaudou. De retour de son exil américain (alors que beaucoup font habituellement le chemin inverse), Steve **Les Tortues ninja** Barron tourna en 2000 **L'Étrange histoire d'Hubert** (**Rat**), film fantastique kafkaien avec Pete Postlethwaite en père de famille se transformant en rongeur. Barron est bientôt suivi par Robert Quinn avec son **Dead Bodies** (2003), et John Simpson avec un **Freeze Frame** (2004) très sombre, décrivant les mésaventures d'un homme suspecté de meurtre et qui décide de se filmer 24h/24 pour éviter d'être accusé une seconde fois. Patrick Kenny, lui, donna dans le psycho-killer avec le très bon **Winter's End** (2005), dans lequel un fermier capture un inconnu pour l'obliger à engrosser sa demi-sœur. Impossible enfin de ne pas citer le plus célèbre des films de genre irlandais récents, et peut-être le seul à avoir été exploité dans les salles françaises, **Isolation** de Billy O'Brien (2006) qui traite, comme la grande majorité de la production horrifique locale, d'un cauchemar campagnard. L'attention qu'Isolation a su attirer permettra sans doute au pays de développer un cinéma encore trop timide dans ses contrées. Ainsi, le premier film de vampire irlandais (une coproduction avec les USA) sort ces temps-ci sous le titre assez ripou de **The Irish Vampire Goes West**, mais précédé d'une réputation assez élogieuse. Le cinoche de genre made in Irlande promet beaucoup, alors ouvrons les yeux !

R.S.

Sur cette double-page, de gauche à droite : L'Irlande perd la tête avec Dead Meat de Conor McMahon.

Antibodies de Christian Alvart.

L'excellent Creep de Christopher Smith.

ALLEMAGNE

« *Ah, comment il'y a trop cheum ce film, on dirait du Derrick !* » Combien de fois a-t-on déjà entendu cette pique assassine, placée gournoisement par un interlocuteur de mauvaise foi pour dénigrer sans ambages la qualité d'une œuvre aux attributs formels plus que discutables. Suite à un malentendu généré par d'innombrables rediffusions délavées et une méconnaissance concrète de la production d'outre-Rhin, le cinéma de genre teuton est devenu synonyme de laideur. Il suffit pourtant de comparer un produit aussi calibré et tendance qu'**Autoroute racer** (Michael Keusch, 2004) avec son homologue français, le sublime **Taxi**, pour mesurer le fossé qui sépare nos deux pays en termes de résultat. Photo, mise en scène, effets spéciaux, montage : contrairement aux beauferies de l'ami Luc, on en a pour son argent. Les poursuites ont de la gueule, les bagnoles déchirent et l'humour au ras des pâquerettes est irrésistible. Besson ferait bien d'en prendre de la graine ! S'il est vrai que les années 80 auront été dures pour l'Allemagne, en dépit de timides tentatives plutôt réussies mais trop rares (**L'Année du chat**, **Out of Order**), les années 90 puis 2000 révéleront à la face du monde une quantité de jeunes talents germaniques sacrément prometteurs, élevés au ciné de genre ricain et dont la sensibilité européenne fait toute la différence. **L'Expérience** (2001), **Tattoo** (2002) ou **Cours, Lola, Cours** (1998) peuvent en témoigner, les films allemands ne déméritant pas et réussissent souvent la difficile adéquation entre bankable commerciale et œuvre artistique. Une réussite qui aura logiquement permis aux réalisateurs des métrages précités (Oliver Hirschbiegel, Robert Schwentke, Tom Tykwer) de faire leurs premiers pas avec plus (**Heaven**, **Flightplan**) ou moins (le **Invasion** de Hirschbiegel, reshooté à 50 % par la Warner) de succès. Parmi les autres titres de gloire tetons,

TOUJOURS IMPECCABLEM
TRES SANGLANTS ET PAR
INCORRECTS, LES SLASH
SATISFAIRE LES FANS D

n'oublions pas **Antibodies** (**Antikörper**, Christian Alvart, 2005) et **Grimm Love** (**Rohtenburg**, Martin Weisz, 2006). Les deux cinéastes ont eux aussi succombé aux sirènes hollywoodiennes, avec respectivement **Case 39** et **La Colline a des yeux 2**.

Ouvertement calibrés teenagers, les slashers **Swimming Pool** (**Der Tod feiert mit** de Boris von Sychowski, 2001), **Flashback** (**Mörderische Ferien** de Michael Karen, 2000), **School's Out** (Robert Sigl, 1999) et les deux **Anatomie** (Stefan Ruzowitzky, 1999/2003) ne manquent pas d'atouts, eux non plus, et rivalisent sans mal avec leurs concurrents anglo-saxons, la touche giallesque en plus. Toujours impeccablement réalisés, souvent très sanglants et parfois politiquement incorrects (voir le nombre de clébards trucidés dans **Flashback**…), les slashers issus de la production locale sauront satisfaire les fans du genre. Quant aux amateurs de gore bien dégueu, ils ne sont pas oubliés, puisque ces grands romantiques que sont Andreas Schnaas (**Nikos the Impaler**), Jorg Buttgereit (les deux **Nekromantik**), Andreas Bethmann (**Exitus Interruptus**) et Christoph Schlingensief (**Massacre à la tronçonneuse allemande** alias **Das Deutsche Kettensägen Massaker**) ont apporté leur pierre à l'édifice avec une jubilation non feinte. L'Allemagne a le vent en poupe et les cartons en salles du **Parfum** ou de **La Nuit des loosers vivants** ne sont pas près de changer la donne, faisant de la nation du moustachu Rudi Völler l'un des plus dynamiques pourvoyeurs de longs-métrages originaux. Alors, la prochaine fois qu'un de vos amis se met à dénigrer les séries télés allemandes, à vous de lui répondre avec véhémence : *« Arrête de critiquer Derrick parce que Tatort ! » (JPP, sors de ce corps ! – ndlr).*

J-B.H

ENT REALISES, SOUVENT
FOIS POLITIQUEMENT
ERS ALLEMANDS SAURON
U GENRE.

ANGLETERRE

Avec l'Espagne, l'Angleterre est en train de devenir la nouvelle terre promise du film de genre européen. Alors que la défunte Hammer annonce une fois de plus sa prétendue résurrection avec un projet fantôme, de jeunes réalisateurs reprennent le flambeau avec une hargne bien éloignée du traditionnel flegme britannique. Une lame de fond initiée par Neil Marshall en 2001 avec l'empoignade soldats/loups-garous de **Dog Soldiers**, film maladroit mais jouissif habité par une énergie filmique bouillonnante. Mais c'est le succès du formidable **28 jours plus tard** de Danny Boyle (2002) qui semble vraiment décider les producteurs, tandis que la même année, Michael J. Bassett tourne **La Tranchée**. Christopher Smith livre en 2004 **Creep**, un shocker glauque et malsain où une jeune touriste allemande se retrouve piégée dans le métro londonien et devient la proie d'une créature carnivore. L'horreur est un genre rentable, et c'est sans doute la seule raison qui pousse les financiers à investir, mais le résultat est là. La même année déboule le choc **Shaun of the Dead** : Edgar Wright et Simon Pegg signent une performance que personne n'attendait, qui fait d'eux l'équivalent anglais de Tarantino : c'est rebelle, drôle, très bien réalisé, et ça transpire l'amour du genre. Le film obtient une reconnaissance mondiale instantanée, l'Angleterre redevient synonyme d'un cinéma d'horreur populaire de qualité. Plus confidentiel, mais néanmoins acclamé par les fans puisqu'il mixe avec bonheur les influences des Monty Python et des premiers Peter Jackson, **Evil Aliens** (2005), mis en scène par Jake West (**Razor Blade Smile**), fait également forte impression.

La suite, on la connaît : Neil Marshall nous offre **The Descent**, survival spéléo d'une noirceur abyssale. Christopher Smith insuffle un humour féroce au gore le plus trash dans **Severance**, autre survival en pleine cambrousse habité par un discours social virulent. Une alchimie qu'on retrouve dans le très brutal **Wilderness** de Michael J. Bassett. Encore un survival… On le voit, la tendance s'éloigne du fantastique pour s'axer sur une violence réaliste, sur le refus de l'autorité et l'affirmation de l'individu. Une thématique mise en scène de façon beaucoup plus viscérale et graphique que chez Ken Loach, mais bel et bien présente, comme quand les Sex Pistols chantaient *God Save the Queen*. Le cinéma de genre anglais actuel n'est rien d'autre que la résurrection de la punk attitude, et l'enfant d'**If…** et d'**Orange mécanique**. On conteste par la violence, mais dans le seul but de conquérir sa liberté. Et ceux qui veulent soigner cette agressivité sont les cibles à abattre. Dire qu'il y en a encore pour prétendre que le film de genre n'est pas un acte politique…

Quant aux projets, ils sont très excitants. Outre, très proches de nous, **28 Weeks Later…** et **Hot Fuzz** (lesquels, cela dit, sont coproduits avec l'étranger), nous arrivent **Doomsday**, film de SF de Neil Marshall, **Solomon Kane** de Michael J. Bassett, dark fantasy adaptée de Robert E. Howard (Conan…) et un (très) petit budget intitulé **Broken**, réalisé par Adam Mason et Simon Boyes, où un sadique capture une mère et sa fille pour les torturer dans les bois. Un métrage extrême qui fait grand bruit dans les festivals. No Future ? Tu parles !

C.D.

RUSSIE/HONGRIE/AUTRICHE

Parmi ces trois pays, le premier est celui ayant la plus importante et ancienne tradition fantastique. Néanmoins, la reconnaissance internationale obtenue par la production locale est assez récente. Tiré d'un roman à succès de Sergei Lukyanenko (et disponible depuis peu en France), **Night Watch** (2004) de Timur Bekmambetov a en effet prouvé que le cinéma de genre russe ne se résumait pas qu'aux œuvres de Tarkovsky, et pouvait, lui aussi, livrer des réussites visuelles dignes des grosses prods hollywoodiennes. D'ailleurs, les Ricains ne s'y sont pas trompés et ont déjà acheté les droits pour un éventuel remake (que l'on n'attend évidemment pas). **Day Watch** est sorti entretemps et n'a fait que confirmer le (grand) talent de Bekmambetov. Autre adaptation tirée du travail de Lukyanenko, **Aziris nuna** (Oleg Kompasov, 2006) est encore un gros budget, mettant en scène une Russie influencée par l'architecture égyptienne (!) dans laquelle deux gamins sont confrontés à une momie (pour faire court).

En Russie, les liens entre cinéma fantastique et littérature sont assez forts – dommage d'ailleurs que trop peu d'ouvrages soient parvenus jusqu'à nous (1). Les frères Strugatsky, des vétérans du genre déjà à la base du **Stalker** de Tarkovsky, sont régulièrement adaptés depuis le début des années 70, et leur œuvre connaît depuis peu un regain d'intérêt. **Ugly Swans** de Konstantin Lopushansky, que l'on a pu découvrir cette année au BIFFF (compte-rendu dans le prochain numéro), met en scène un monde sujet à des changements climatiques étranges dans lequel apparaît une nouvelle espèce... Deux autres bandes inspirées des travaux des frères Strugatsky sont actuellement en préparation : **The Inhabited Island** de Fyodor Bondarchuk, qui devrait sortir en 2008, et une nouvelle version d'**Un dieu rebelle**, grande fresque épique d'Aleksei German quasiment bouclée. **The Inhabited Island** promet d'être le prochain blockbuster fantastique du moment et prendra, tout comme **Night Watch**, la forme d'une trilogie. Autre adaptation des plus étonnantes, **The Sword Bearer**, tiré d'un roman d'Yevgeni Danilenko. Le métrage de Filipp Yankovsky se place tout simplement parmi les meilleurs films de super-héros jamais réalisés. Rien que ça. L'horreur n'est pas en reste avec quelques très bonnes surprises comme **Dead Daughters** (**Myortvye docheri**, Pavel Ruminov, 2007), bande indépendante dans laquelle trois fantômes de petites filles suivent certains individus et décident, selon leurs actions, de les laisser vivre ou de les tuer. Autre réussite, le **Visions of Suffering** d'Andrey Iskanov (2006), une production totalement hallucinée et cauchemardesque à ne pas manquer pour les amateurs d'œuvres inspirées et uniques. Iskanov vient d'ailleurs de finir un docu/fiction sur le tristement célèbre **Camp 731** qui semble bien parti pour envoyer le Camp 731 de Mou Tun-Fei aux oubliettes question exploitation ! L'écrivain Gogol reprend aussi du service, notamment via son fameux roman *Vij*, qui a connu une adaptation moderne et légère l'année dernière avec **Vedma** (Oleg Fesenko, 2006) et sera de nouveau adapté (beaucoup plus fidèlement cette fois-ci) dans un film homonyme prévu pour cette année, et dont les premières images nous ont fait pousser un grand « *Ouaouh !* » d'admiration. Enfin, pour revenir sur un petit oubli du dernier Terra Incognita, **Wolfhound** (2006) de Nikolai Lebedev (une autre adaptation littéraire) est une grosse production de fantasy qui a rencontré un joli succès dans l'ancien bloc de l'Est.

La Hongrie commence à se faire une place dans le milieu du cinéma de genre, grâce en particulier au délirant **Taxidermie** de Gyorgy Palfi, sorti il y a peu chez nous. Le réalisateur Nimrod Antal devrait être le prochain hongrois à faire parler de lui avec son second long, **Vacancy**, qui met en scène un couple logeant dans un hôtel où sont tournés des snuff (ça faisait longtemps). Précisons tout de même qu'il s'agit là d'une production hollywoodienne, le bonhomme s'étant fait remarqué en 2003 avec son premier effort, **Kontroll**. On attend aussi avec impatience le second film d'Aron Gaüder (District), un animé de fantasy aux proportions épiques appelé Egill.

Enfin, l'Autriche a elle aussi de jolies petites perles à nous offrir en ce moment. Parmi les métrages attendus, **On Evil Grounds** de Peter Keller s'annonce comme une aventure horrifique où un couple, lui-même bien atteint (et étonnamment flippé et hilarant !), tombe entre les mains d'un groupe de sadiques adeptes de la torture. Quant à **Dead in Three Days**, slasher d'Andreas Prochaska ayant fait un carton au box-office local, espérons qu'il ouvrira de nouvelles portes aux cinéastes locaux œuvrant dans le domaine du fantastique et de l'horreur – même si on pourra regretter une certaine tendance à coller un peu trop aux canons hollywoodiens. Quoi qu'il en soit, le futur s'annonce radieux !

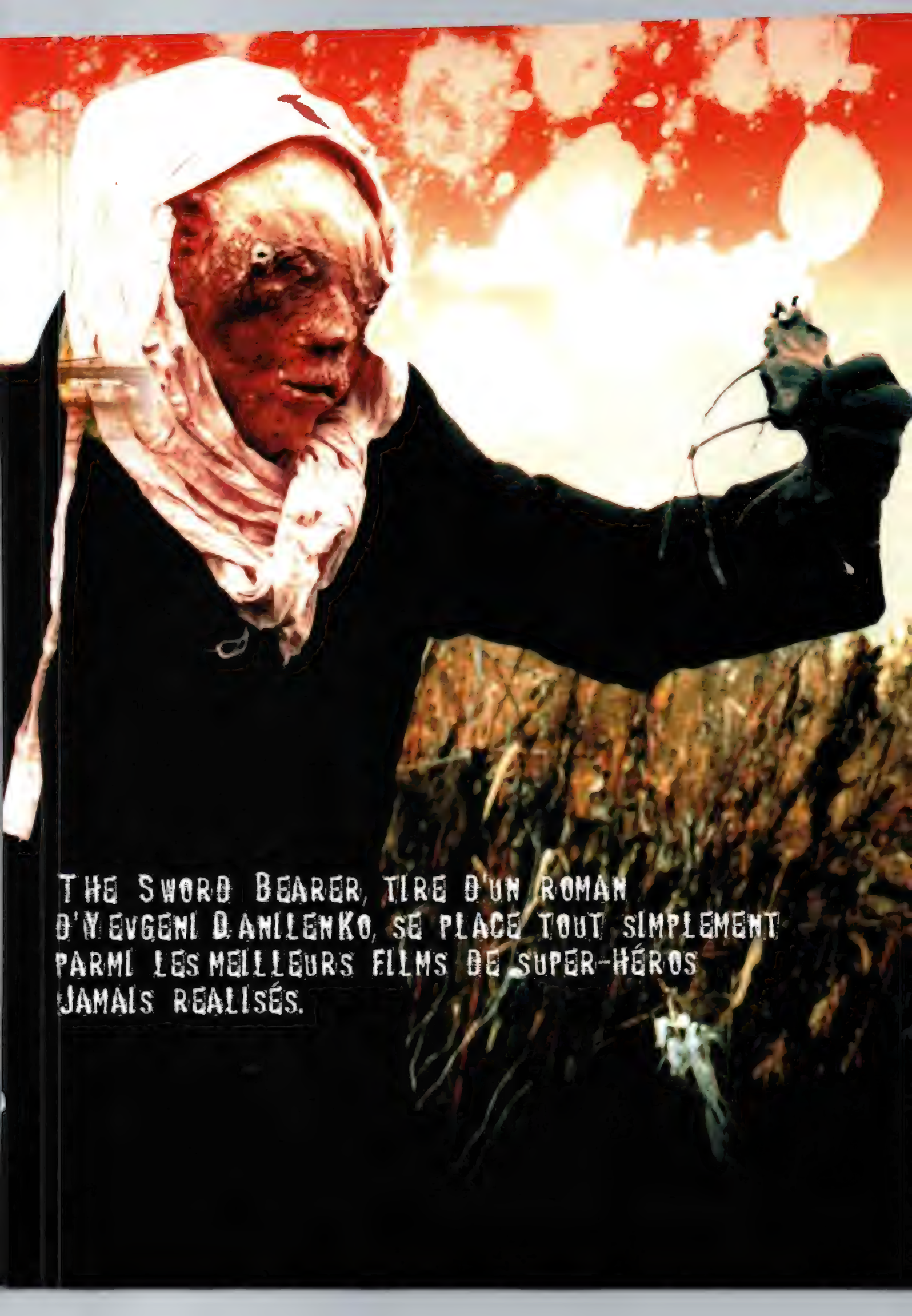
J.S.

(1) Pour les amateurs, pas mal de romans et d'anthologies ont été publiés en France durant les années 70 et 80, notamment chez Fleuve Noir dans la collection des Best Sellers de la SF soviétique.

Dossier réalisé par Cédric DELELÉE, Jean-Baptiste HERMENT, Rurik SALLÉ et Julien SÉVÉON.

Sur cette page, de gauche à droite et de haut en bas : À l'Est, du nouveau : Dead in Three Days d'Andreas Prochaska, Day Watch de Timur Bekmambetov et Taxidermie de Gyorgy Palfi.

Page de droite : Visions of Suffering d'Andrey Iskanov.


THE SWORD BEARER, TIRE D'UN ROMAN
D'EVGENI DANILENKO, SE PLACE TOUT SIMPLEMENT
PARMI LES MEILLEURS FILMS DE SUPER-HÉROS
JAMAIS REALISÉS.

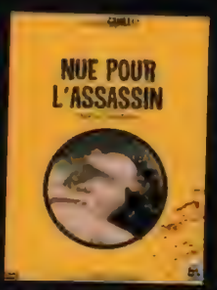
DVD ZONE 2 NEUFS

Last Horror Movie 15 €

Je suis vivant 20 €

Folie meurtrière 20 €

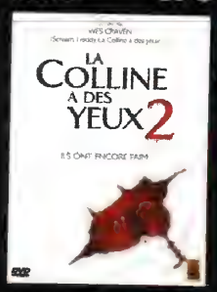
Réveillon sanglant 12 €



Nue pour l'assassin 20 €

La Terreur des morts-vivants 12 €

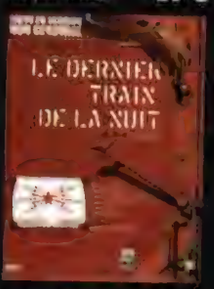
Funny Man 12 €



La Colline a des yeux 2 12 €

Carnival of Souls 15 €

Bloody Bird 20 €



Le dernier train... 20 €

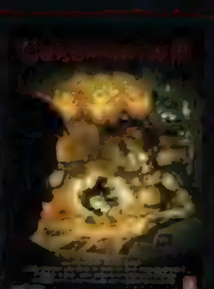
55 Camp 5 20 €

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

DVD ZONE 1 NEUFS

The Hitcher 35 €

Until Death 35 €

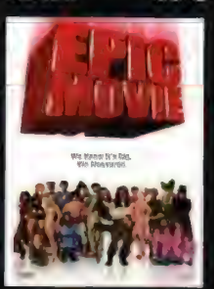

Creepshow 3... 35 €

The Fountain 35 €

Apocalypto 35 €

Dark Corners 35 €

Hoboken Hollow 35 €



Epic Movie 35 €

Letters from Iwo Jima 35 €

Hannibal Rising 35 €

Big Bad Wolf 35 €

The Messengers 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

The Host (DVD HK) 29 €

La Cité interdite 29 €

Dog Bite Dog 29 €

Fearless director's cut 29 €

Confession of Pain 29 €

Exiled 29 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 14H30 À 20H00

MADgazine

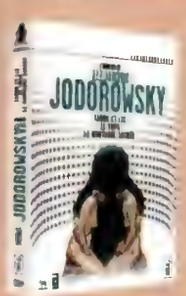
DVD • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

LA VIE OU L'IMPORT ?!

72 DVD
90 TELEMANIAC
91 PLAYMAD
92 ANIME NATION
94 MELOMAD
96 SANG D'ENCRE

UNE BONNE SEANCE DE JODO !

(COFFRET JODOROWSKY : FANDO ET LIS + EL TOPO + LA MONTAGNE SACREE)



Les règles et les carcans, Alejandro Jodorowsky s'en fout. Artiste touche-à-tout (musicien, mime, scénariste de BD, réalisateur, donc, et même lecteur de tarot), il a réussi en une toute petite poignée de métrages à faire ce dont Joel Schumacher ne peut que rêver : apposer son empreinte indélébile sur l'Histoire du cinéma. Marquant sa réconciliation avec son producteur de l'époque, Allen Klein, après des années de brouille, ses premiers films sortent enfin du placard dans un superbe coffret édité par Wild Side, réunissant **Fando et Lis**, **La Montagne sacrée** et le légendaire **El Topo**, locomotive du package (qui sort aussi à l'unité). Dans ce dernier, même les opening credits sont de travers, c'est dire ! Western sauce spaghetti (Alejandro assure qu'il n'avait pas vu un seul western rital, il est permis d'en douter) virant à la vendetta/quête mystique, le film est un étrange cocktail brassant du Dali, du Bunuel et du Frank Zappa. L'histoire : acceptant le défi lancé par sa maîtresse, un virtuose du revolver (Jodorowsky lui-même) parcourt le désert pour vaincre les 4 autres dieux de la gâchette, et prouver qu'il est le plus fort. Parfois à la limite du théâtre filmé, **El Topo** est très gore, montre de snuff animal (c'est pas bien, ça, Jodo...), mais surtout un manchot portant un cul-de-jatte, des seins, un lion, un pistolero aveugle et un enfant qui se tue à la roulette russe. Pour tout ça, et pour ses plans fous, ses couleurs chatoyantes et son montage étrange, cet incroyable semi-rêve cinématographique d'une grande violence et d'une rare poésie est bien ce qu'on peut se permettre d'appeler un chef-d'œuvre. Et puis, bordel, entendre Jodo affirmer dans le commentaire audio : « *Godard n'a qu'un testicule : l'intellect. Moi, j'en ai trois : l'intellect, l'émotion et la libido* », ça ne se refuse pas !

L'enchanteur-filmeur persévère dans son obsession pour les freaks avec le fabuleux **La Montagne sacrée**, encore plus snuffesque (RIP les crapauds), et encore plus bunuelesque (la scène des putes sortant de l'église, très **Âge d'or**). Comme l'incroyable ***Magical Mystery Tour*** des Beatles, **La Montagne sacrée** est un film où règne une liberté absolument totale, un enchaînement d'idées furieusement libres. Contant le parcours d'un groupe hétéroclite (une prostituée, un flic tout droit sorti des **Guerriers du Bronx**, un faux Jésus...) guidé par un gourou chauve (Jodorowsky again) censé les mener à la montagne sacrée garante de la vie éternelle, le métrage semble un poil plus long qu'**El Topo**, de par sa trame farfelue en quasi-roue libre.

Mais le résultat est, au final, encore plus riche et passionnant, grâce à l'hallucinante inventivité dont Jodo fait preuve : drôle comme peut l'être **Inland Empire**, le film et les séquences qui le constituent ne se regardent pas le nombril, mais évoluent constamment. Difficile à ce titre de prédire la minute qui suit (une constante dans l'œuvre de Jodorowsky). À travers le commentaire audio, le réalisateur nous montre ce que Marilyn Manson a « emprunté » au métrage pour alimenter sa propre imagerie scénique, décortique le sens très réfléchi de chaque détail (comme chez Greenaway et son **Meurtre dans un jardin anglais**), et revient sur son intention, à l'époque, de réaliser un « film sacré ». Sacré film, en tout cas !

Troisième métrage du lot, **Fando et Lis** (tiré d'une pièce de l'auteur espagnol Fernando Arrabal) suit un couple déambulant dans un environnement désolé à la recherche de la légendaire cité de Tar, la ville du bonheur absolu. Filmé dans un noir et blanc qui accentue un certain esprit Lynch période **Eraserhead**, ce premier long de Jodorowsky est sans conteste le plus curieux des trois métrages, avec son histoire absurde, passionnelle et cruelle (tournage hardcore, le sang est réel !!). Apparition d'une amazone à fouet, de vieilles libidineuses, le tout dans un décor apocalyptique... Le réalisateur invente le premier post-nuke Fellinien !

Agrémentés, en plus des géniaux commentaires audio de Jodo, d'un court-métrage assez moyen du cinéaste (avec Raymond Devos !) et de bonus essentiels (un très bon docu d'1h30 dans lequel interviennent Peter Gabriel ou le mime Marceau, une leçon de tarot par le Chilien barbu, une featurette sur l'incroyable travail de restauration des films à partir de copies très fatiguées...), ces fabuleuses éditions bénéficient en outre du passionnant documentaire **Midnight Movies**, consacré aux bandes chelou des années 60-70 (**Pink Flamingos**, **Eraserhead** ou **The Rocky Horror Picture Show**) dont personne ne savait quoi foutre, et qui connurent la gloire en étant projetées à minuit, lançant un genre à part entière. Et **El Topo** fut le premier, caramba !!

Rurik SALLÉ

ZONE 2. WILD SIDE. 1.33 (4/3 SUR **FANDO ET LIS** ET **EL TOPO**), 2.35 (16/9 SUR **LA MONTAGNE SACREE**). 1.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, ITW, COURT-METRAGE, DOC, BANDES-ANNONCES, GALERIE PHOTOS, LIENS INTERNET, SCENES COUPEES (SUR **LA MONTAGNE SACRÉE**)...

AQUARIUM
DE FREDERIC GROUSSET

Loin d'être un vulgaire Cube-like, **Aquarium** est une sorte de long épisode de ***La Quatrième dimension***. Forcement limité par un budget minuscule (dans les 3000 euros), Frederic Grousset entretient le mystère au maximum et joue la carte du (quasi) huis clos jusqu au bout, faisant de cet **Aquarium** un objet singulier et attachant. BL Films met le paquet pour donner à l'œuvre un écrin à la hauteur de ses ambitions. Le commentaire audio, bien qu un peu austère, regorge d anecdotes (vous apprendrez notamment pourquoi le film se nomme **Aquarium**) et complete agreablement le métrage. En revanche, le making-of annoncé par la jaquette déçoit quelque peu, puisqu il s agit en fait d un très bref montage de b-roll, qui permet au moins de constater l étroitesse des moyens mis a la disposition du realisateur. Heureusement, l adjonction de six sympathiques courts-métrages signés Grousset emporte in fine l adhésion.

Jean-Baptiste HERMENT

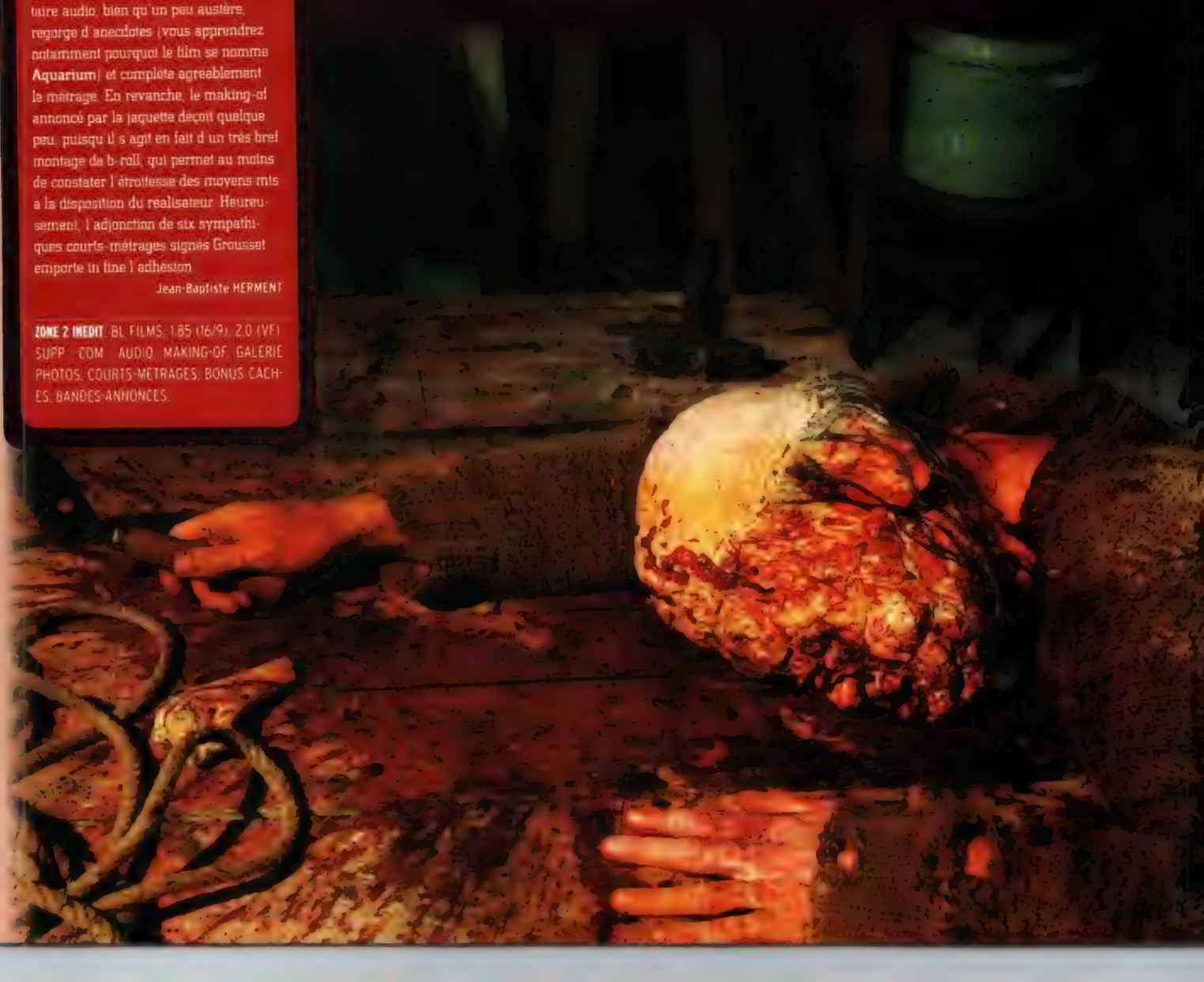
ZONE 2 INEDIT. BL FILMS. 1.85 (16/9). 2.0 (VF) SUPP : COM° AUDIO, MAKING-OF, GALERIE PHOTOS, COURTS-METRAGES, BONUS CACHES, BANDES-ANNONCES.

BLOODY GERMANY
(THE PRISON ISLAND MASSACRE + BARRICADE)

Ach, dire choli l'Allemagne ! **The Prison Island Massacre**, suite du bien nommé **Angel of Death : Fuck or Die**, raconte (un bien grand mot) la mission d'un commando dépêché sur une île isolée pour libérer la fille d'un milliardaire d'une prison sadique pour femmes à poil. Actrices en mode « je joue dans un boulard », photo digne des plus belles heures de Turbo sur M6... Pas de doute, Andreas Bethmann déploie une fois de plus tout son talent, et remplit pépère son cahier des charges : violence (des araignées qui jouent mal, des gueules arrachées, un meurtre à la **Haute tension**, même), du cul graphique non simulé (une pipe dans les 5 premières minutes, des scènes lesbiennes et homo...), un casting aussi charismatique qu un vieux fromage d'Auvergne (et un caméo de Jess Franco), un scénar minable, le tout filmé avec des pieds palmés. Dans les bonus, Lina Romay (Mme Franco), qui montre ses seins là-dedans, avoue que le film est « un peu trop long ». Effectivement, à 1h55 la bouse, ça tient carrément de l'enfer ! Uncut se rachète un poil avec **Barricade**, slasher super crade dès l'ouverture. Entre **Survivance** et **Massacre à la tronçonneuse**, le métrage de Timo Rose s'attarde sur les déboires d'un trio de trentenaires dans une forêt, repaire d'une famille de cannibales. Plus pro et maîtrisé que le précédent, **Barricade** propose même de vrais persos travaillés, du hip-hop teuton dans la bande-son (Dam ?) et des acteurs pas mauvais ! Même si le tout finit par lasser un peu, le résultat sympa évite à Uncut le blâme ultime. Un bon Z, à des années-lumière du non-film de Bethmann.

Rurik SALLÉ

ZONE 2 INEDITS. UNCUT. 1.85 (4/3 SUR **THE PRISON...**) ET 2.35 (4/3 SUR **BARRICADE**). 2.0 (VO). SUPP : MAKING-OF SFX (SUR **THE PRISON...**), MAKING-OF ET GALERIE PHOTOS (SUR **BARRICADE**), ITW, BANDES-ANNONCES.



SANG-FROID DE REB BRADDOCK

Sur le papier, le postulat de cette comédie noire a de quoi faire saliver (l'héroïne, fascinée et obsédée par la mort, se fait engager dans une société de nettoyage de scènes de crimes et se retrouve traquée par un vrai tueur en série). Malheureusement, à l'écran, la magie n'opère pas, car le film souffre énormément de son côté référentiel à l'univers de Quentin Tarantino et Lawrence Bender, qui parrainent le métrage. Le réalisateur Reb Braddock se contente de récupérer un personnage tout droit sorti de **Pulp Fiction** pour un spin off qui pêche cruellement par ses partis pris scénaristiques et son interprétation bancale (William Baldwin, décidément cantonné aux rôles mous du genou depuis **Sliver**). On retiendra uniquement un clin d'œil sympa aux frères Gecko d'**Une nuit en enfer** et une séquence de danse mémorable (relativement bien décortiquée dans une featurette). On saluera également l'excellent travail effectué par l'éditeur Metropolitan sur les bonus et la restauration du film.

Logan BOUBADY

ZONE 2. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, SCENES COUPEES, BANDES-ANNONCES.

MAD DVD

SEVERANCE DE CHRISTOPHER SMITH

Drôle sans être parodique, violent sans virer au grand-guignol, le deuxième film de Christopher Smith (**Creep**) réussit son difficile numéro d'équilibriste, là où tant d'autres s'y sont cassé les dents (au hasard, **Le Loup-garou de Paris**). Si les défauts du métrage demeurent (des bad guys quelque peu sous-exploités, une exposition un peu longuette), ses qualités, trop nombreuses pour être énumérées ici, lui assurent un capital sympathie inébranlable, qui fait de ce **Severance** l'un des meilleurs survival de récente mémoire. Le DVD français est une copie (presque) conforme de son homologue british, dont il reprend le making-of décontracté et informatif ainsi que les modules consacrés aux effets spéciaux. Même si le commentaire audio a disparu, la quantité de suppléments, alliée à une présentation quasi irréprochable (la compression est un chouia instable) font de ce disque un achat obligatoire.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2. LA FABRIQUE DE FILMS. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF DOC, ITW, STORY-BOARDS, SCENES COUPEES, CLIP, BANDES ANNONCES.

ASIAN STAR, VAGUE 7, EP

Ces deux films résument les raisons pour lesquelles on a pu quelque peu délaisser le cinéma hongkongais au profit de la production thaïe. **Sars War** représente en un sens la quintessence de la folie cinématographique du cru. Une bande pas toujours bien ficelée, mais dominée par un esprit de liberté décomplexé et un authentique sens du délire jovial. Utilisant le SRAS dans la plus pure tradition du cinéma d'exploitation, le film met en scène une mutation du virus qui transforme les humains en zombies, que vont tenter de contrer un groupe gouvernemental et un épéiste. Mélangeant humour et gore, action et dessin animé (un peu), **Sars War** est un amour de série B. Le hongkongais **Mob Sister**, au contraire, est un métrage pesant et niais tournant autour de mafieux et de leurs problèmes familiaux. Où est passé le côté fou-fou de la production de l'ex-colonie ? En lieu et place, on a droit à des films formatés, sans saveur aucune, tentant désespérément de séduire les foules via une forme propre et lisse. Même si le casting est attrayant (Simon Yam, Eric Tsang...), difficile de ne pas pleurer devant la pauvreté du produit final. Ah, qu'ils sont loin, les jours heureux du cinéma HK...

Julien SÉVÉON

ZONE 2 INEDITS. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF, VO SEULEMENT SUR **MOB SISTER**). SUPP : ITW (SUR **MOB SISTER**), MAKING-OF (SUR **MOB SISTER**), SCENES COUPEES, PRESENTATION, BANDES-ANNONCES, GALERIE PHOTOS...

L'ETRANGE MONSIEUR SIODMAK

Parmi la pléthore de bonus qui accompagne ces trois réalisations du « maître du film noir », on retiendra surtout les interventions d'Hervé Dumont, à la fois vives, concises et érudites : rien d'étonnant, le bonhomme est l'auteur du livre de référence sur Robert Siodmak, paru chez **L'Âge d'Homme**. Dumont n'en bute pas moins sur la personnalité mystérieuse du cinéaste, qui cachait sous un masque jovial (illustré par une improbable émission de la télé allemande, où il parle de tout sauf de son travail) les tourments profonds qui parcourent son œuvre. On se doute qu'il s'est bien amusé en signant **Cobra Woman** (aka **Le Signe du cobra**, 1943), friandise exotique à l'esprit très BD. Non content de condenser en 70 minutes une délirante intrigue de serial, Siodmak pimenta de touches sadiques ce véhicule pour Maria Montez, la « Reine du Technicolor ». Mais la couleur nuit reste son domaine, plongeant dans une ambiance onirique le sublime **Phantom Lady** (aka **Les Mains qui tuent**, 1944), qui n'est pourtant pas un film noir au sens strict. L'auteur y louche plutôt vers le suspens hitchcockien, avant de bifurquer sur la poésie urbaine et la peinture de l'obsession, faisant de « l'as-

ISODE II (SARS WAR + MOB SISTER)

DU SABRE AU REVOLVER

(SALUDOS HOMBRE + COFFRET PIRATES ET CINEMA : LE BOUCANIER DES ILES + L'ILE DES FILLES PERDUES)

Sous-genre du film de cape et d'épée des années 60, le film de pirates italien, tout comme le péplum, ne compte à son actif aucun chef-d'œuvre, mais bon nombre de séries B riches en péripéties aux décors exotiques. Après avoir sorti **Le Corsaire noir**, Seven 7 exhume deux œuvres de cet artisan très doué que fut Domenico Paolella, tournées à la même époque que **Les Pirates de la côte**, **Le Secret de l'épervier noir** et **La Terreur des mers**. **Le Boucanier des îles** est ici présenté dans sa version intégrale inédite, ce qui permet notamment de découvrir une scène où des captifs se font dévorer par des plantes carnivores animées avec les pieds. C'est très Z et donc très rigolo (l'une d'entre elles ressemble à s'y méprendre à un four à raclette), mais ça ne retire rien au film, bourré jusqu'à plus soif d'abordages furieux et doté d'un script rebondissant qui semble curieusement avoir beaucoup inspiré **Pirates des Caraïbes**, le tout emmené par le très viril Richard Harrison (qui faillit jouer dans **Pour une poignée de dollars** mais eut la mauvaise idée de parler de Clint Eastwood à Leone) et par notre belle marquise des anges, Michèle Mercier. On la retrouve d'ailleurs dans **L'Île des filles perdues**, qui mélange adroitement l'aventure corsaire et le genre « prison de femmes », avec une tripotée de jolies donzelles fort peu vêtues.

L'édition de **Saludos hombre**, qui intervient après celle de l'inoubliable **Le Dernier face à face**, est également fort bienvenue, qui plus est complétée par un entretien avec leur réalisateur Sergio Sollima. Western zapatiste où explose le talent de Tomas Milian (qui semble curieusement avoir beaucoup inspiré Johnny Depp pour **Pirates des Caraïbes**...), **Saludos hombre** éblouit encore aujourd'hui par la beauté formelle de sa mise en scène, même s'il ne possède pas la force de **Colorado** du même Sollima, où apparaissait pour la première fois le personnage de Cuchillo joué par Milian.

Les deux DVD « Pirates » et « Western » sont accompagnés par une réédition dans un format plus pratique des formidables livres illustrés consacrés aux genres susnommés, déjà édités par Seven 7 au format BD. Et si vous n'avez pas encore compris que le cinéma bis italien compte parmi les trésors les plus précieux du 7e Art, voici un moyen idéal pour le découvrir !

Cédric DELELÉE

ZONE 2. SEVEN 7. 2.35 (16/9). 2.0 (VO). SUPP : ITW ET BANDES-ANNONCES (SUR **SALUDOS HOMBRE**), LIVRES.

(COFFRET ROBERT SIODMAK : COBRA WOMAN + PHANTOM LADY + LES TUEURS)

assassin à la cravate » l'ancêtre de tous les psychopathes de l'écran. En revanche, **Les Tueurs** (**The Killers**, 1946) fait figure de modèle absolu du genre. Le scénario, écrit anonymement par John Huston, fait de la nouvelle éponyme d'Hemingway (reproduite dans un petit livret) le point de départ d'une savante construction en flash-back. Et deux parfaits inconnus deviennent stars du jour au lendemain, en incarnant des archétypes inusables : mante religieuse veule et cupide pour Ava Gardner ; mélange de force brute et d'indécision chez Burt Lancaster qui, dans son tout premier rôle, donne corps à ce sentiment d'impuissance tragique qui marquera l'ensemble du film noir. L'amateur, lui, a encore le choix entre le coffret 4 DVD et les titres à l'unité : riche édition double pour **Les Tueurs**, simple pour les autres.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. CARLOTTA. 1.33 (4/3). 1.0 (VO ET VF, VO SEULEMENT SUR **PHANTOM LADY**). DTS 1.0 (VO SUR **LES TUEURS**). SUPP : LIVRET, ANALYSES, EMISSION RADIO, COURT-MÉTRAGE (SUR **LES TUEURS**), EMISSION TÉLÉ (SUR **PHANTOM LADY**), ITW, BANDE-ANNONCE.

JE SUIS VIVANT !
D'ALDO LADO

Pour son premier long-métrage, le futur réalisateur du **Dernier train de la nuit** réussissait un coup double : **Je suis vivant** ! (**La Corta notte delle bambole di vetro**, 1971) est l'un des titres phare du giallo, mais aussi une œuvre terrifiante et atypique. L'auteur lui-même attribue ces qualités à une métaphore politique à peine voilée, visant des classes dirigeantes promptes à vampiriser l'élan vital de la jeunesse. Le plus piquant est que cette dénonciation se situe derrière le Rideau de Fer, l'action étant censée se dérouler à Prague (en fait, la majeure partie des extérieurs ont été tournés en ex-Yougoslavie), ville blafarde et tentaculaire abritant les méfaits d'inquiétantes sociétés secrètes. Le Vénitien Aldo Lado convoque ainsi toute une tradition fantastique d'Europe Centrale, qui apparaît notamment dans l'idée-force du scénario : l'histoire est racontée par un Jean Sorel plongé dans un état de mort apparente, d'où le titre français. Dans un bref entretien, le même Sorel évoque avec émotion l'aimant à talents qu'était alors le cinéma italien, mais aussi son horreur devant les doublages anglais enregistrés à la va-vite pour l'export. Or, une fois encore, nulle trace de VO italienne sur le DVD.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, ITW, FILMOS, FICHE TECHNIQUE.

MAD DVD

LE PARFUM – HISTOIRE D'UN MEURTRIER
DE TOM TYKWER

Adapter Le Parfum de Patrick Süskind au cinéma tenait de la gageure totale, et on ne s'attendait certainement pas à ce que Tom Tykwer relève le défi avec un tel brio. L'auteur du branchouille **Cours Lola, cours** *et du très éthéré* **Heaven** *signe ici son meilleur film, s'évertuant à conjuguer les sensations olfactives avec les artifices de mise en scène dont il dispose, et dirigeant en maître* **Ben Whishaw**, *improbable Jean-Baptiste Grenouille de prime abord (de même que rapport à sa description dans le roman), mais qui parvient in fine à emporter l'adhésion grâce à un jeu vibrionnant, jamais caricatural. Concernant l'architecture, les nombreux suppléments sont irréprochables, couvrant pratiquement tous les aspects de la création du film, de la phase d'écriture à la somptueuse direction artistique. On retiendra en particulier l'excellent commentaire audio de Tykwer, émaillé d'une foule d'anecdotes racontées avec une humilité qui fait plaisir à entendre.*

David DOUKHAN

ZONE 2. METROPOLITAN. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPP : COM AUDIO, DOC MAKING-OF, ITW, BANDES-ANNONCES, FONDS D'ECRAN, GALERIE PHOTOS.

CITY OF VIOLENCE
DE RYOO SEUNG-WAN

Décidément, les polars coréens les plus ambitieux jouent de malchance pour leur distribution française. Après l'excellent **La Pègre** d'Im Kwon-taek, sorti en salles à la sauvette, c'est la dernière réalisation de Ryoo Seung-wan (**Arahan**) qui débarque directement en DVD. **City of Violence** lorgne pourtant vers le meilleur du cinéma énervé des seventies, sur une trame proche du fameux **La Loi du milieu** de Mike Hodges. Un flic de Séoul revient dans sa ville natale après l'assassinat d'un vieil ami, truand rangé des voitures ; il y retrouve leurs camarades d'adolescence, qui semblent moulés à divers titres dans une magouille immobilière. La quête vengeresse peut commencer, donnant un bon coup de pied dans la fourmilière d'un système clientéliste et corrompu, qui s'étend en cercles concentriques dans le patelin. L'intrigue insiste notamment sur la manipulation de bandes de jeunes ultra violents, ce qui nous vaut quelques moments d'un politiquement incorrect inconnu sous nos latitudes : pendant dix minutes, des hommes d'âge moyen passent à tabac des ados pour leur faire avouer leurs liens avec la mafia ! Série noire pur jus, **City of Violence** se double en effet d'un véritable film de baston, l'essentiel des bonus étant consacré à ce second aspect. Le making-of, ainsi que certaines séquences alternatives, nous montrent que la plupart des combats ont été exécutés dans la continuité, au lieu d'être morcelés en une multitude de prises. Et Ryoo de nous expliquer que c'est une spécificité du cinéma coréen de tourner les scènes d'action en longs plans-séquences, qui serviront de matrices au montage. Résultat : les affrontements conservent spontanéité et authenticité, alors même que leur réalisation donne lieu à de nombreux effets, ralentis et autres. Dans ce mélange très personnel de réalisme et de stylisation, de critique sociale et de lyrisme, on reconnaît bien la patte du cinéaste, qui nous avait donné précédemment le génial **Crying Fist**. Mais ce bouleversant mélodrame sur la boxe, interprété par le grand Choi Min-sik, reste hélas inédit sur tout support dans l'Hexagone. Décidément…

Gilles ESPOSITO

ZONE 2 INEDIT. STUDIO CANAL. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, SCENES COUPEES, COMMENTAIRE DES SCENES D'ACTION, ITW.

SPIDER-MAN 2.1
DE SAM RAIMI

Avi Arad, grand manitou de l'écurie Marvel Pictures, l'avoue lui-même dans le making-of de la version longue : « *Au bout du compte, le montage cinéma de Spider-Man 2 sera celui que les fans et le grand public retiendront et reverront le plus souvent* ». L'absence de Sam Raimi de l'interactivité est d'ailleurs assez révélatrice des motivations de cette révision, financée au sein du

INTERVIEW RYOO SEUNG-WAN REALISATEUR, SCENARISTE, ACTEUR ET PRODUCTEUR
MON MEILLEUR ENNEMI

INVITÉ DU FESTIVAL DE DEAUVILLE, OÙ CITY OF VIOLENCE CONCOURAIT DANS LA SECTION « ACTION ASIA », LE CINÉASTE REVIENT SUR LA CONCEPTION D'UNE ŒUVRE BICÉPHALE, FRUIT D'UNE COLLABORATION ORAGEUSE AVEC SON ALTER EGO, LE CHORÉGRAPHE JUNG DOO-HONG.

Pour* City of Violence, *vous vous êtes inspiré d'un cas réel de magouille immobilière ?

C'est vrai qu'il y a eu un problème similaire récemment en Corée, autour du déplacement d'une base militaire américaine. Mais je ne me suis pas inspiré d'une affaire précise : je voulais plus largement montrer la corruption qui marque le pays, et les réactions violentes que cela entraîne. Car la société coréenne n'est jamais immobile, mais très mouvante. Par ailleurs, j'ai réalisé **City of Violence** parce qu'ayant toujours été passionné par le cinéma de genre, j'ai senti que cet intérêt commençait à décliner. Et avant qu'il ne disparaisse complètement, je désirais tourner un film d'action à ma manière, avec une totale liberté. C'est pourquoi je n'ai pas voulu employer de stars : Jung Doo-hong, le directeur des combats, et moi-même tenons les rôles principaux.

En plus, vous prenez part aux combats. Vous pratiquez les arts martiaux depuis longtemps ?

À l'âge de 7 ans, j'ai vu un film de Jackie Chan qui m'a beaucoup impressionné, et ça m'a donné envie de pratiquer. Au fil du temps, j'ai parfois été découragé, mais il y avait toujours une nouvelle bande d'action qui sortait et réalimentait ma passion. Seulement, depuis que je suis devenu réalisateur, je n'ai guère eu le temps de m'entraîner, et j'ai dû m'y remettre, car je ne me sentais pas à la hauteur. De plus, lors du tournage de la première scène d'action, je me suis blessé au genou : pendant un mois, je n'ai pas pu apparaître dans les combats, et le chorégraphe a dû s'adapter à mon état de santé. Mais lorsqu'il me reprochait l'imprécision de mes gestes, j'en prenais note, et quand c'était à son tour de donner ses répliques, je lui renvoyais la balle !

Étant à la fois acteur principal et directeur des combats, il a dû avoir une influence prééminente. Comment avez-vous travaillé avec lui ?

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, nous n'arrêtons pas de nous disputer. Mais je pense que c'est ce qui nous fait tenir ensemble : nous sommes un peu comme Tom et Jerry… D'ailleurs, comme on nous voit toujours en train de nous engueuler, et que pourtant nous continuons à collaborer, certaines rumeurs disent que nous formons un couple !

Dans* City of Violence, *il y a en effet une opposition entre, d'une part, une photo et des combats très réalistes, et d'autre part, des artifices de mise en scène et de montage. C'est de là que vient votre différend ?

(Il se marre) Vous avez visé juste. En effet, Jung a appris le cinéma avec son corps, en se blessant à de multiples reprises, parce qu'il a été cascadeur avant d'être directeur d'action. Alors que moi, j'ai appris le cinéma avec la tête et le cœur : j'ai commencé par aimer les films, puis ça m'a donné envie de pratiquer les arts martiaux. Nous avons ainsi notre propre manière de voir et, évidemment, chacun défend ses intérêts. C'est donc un artifice de trouver une harmonie, mais c'est justement ce qui rend le résultat original et inattendu.

En même temps, vous maniez certaines références, comme la bataille de rue qui renvoie aux* Guerriers de la nuit *de Walter Hill…

(Il éclate de rire et frappe des mains) J'adore ce film, et je m'en suis inspiré pour donner son ton à cette scène où intervient l'équipe de baseball. D'ailleurs, si vous regardez bien, vous verrez que le nom écrit sur leurs maillots est effectivement « Warriors ». Le public coréen n'y a prêté aucune attention. Le premier à m'en avoir fait la remarque est un critique japonais : je répondais à ses questions de manière désinvolte quand il m'a dit qu'il avait interviewé Sam Peckinpah, me rendant d'un coup beaucoup plus modeste ! (rires)

Je suppose qu'on vous a aussi parlé de* Kill Bill *à propos de la scène finale…

À Venise, on m'a posé cette question, et j'ai répondu : « *Si* **Kill Bill** *est une lettre d'amour de l'Occident à l'Orient,* **City of Violence** *peut être considéré comme la réponse.* ». Pourtant, c'était inconscient de ma part : si l'on trouve des similitudes, c'est que Tarantino et moi avons tous deux été inspirés par les productions Shaw Brothers, qui étaient souvent tournées en studio, dans des intérieurs de couleur vive. En outre, si on observe bien, la structure des scènes est totalement opposée. Dans **Kill Bill**, on part du sous-sol et c'est à l'air libre que s'effectue la vengeance, qui est complètement achevée. Tandis que dans **City of Violence**, on quitte l'extérieur pour aller de plus en plus bas, vers un espace clos. Et surtout, la vengeance demeure inachevée, et le héros s'enferme lui-même en prison. Le film relate en effet un combat entre des gens qui se situent en bas de l'échelle, d'où ma volonté de ne jamais montrer le président de la société immobilière. Comme Marx, je pense que la fin du capitalisme ne verra plus s'affronter prolétaires et bourgeois, mais les gens du peuple entre eux.

Ça se retrouvera dans votre prochain long-métrage ?

L'histoire se passe au VIIe siècle, époque où la Corée était divisée en trois royaumes. Celui du Nord unifiera le pays, en concluant un pacte avec la Chine. Refusant cette alliance, des guerriers descendent vers le Sud, mais croisent des zombies sur leur chemin. L'affrontement se déroulera dans un village dont il faut faire sortir toute la population. Forcément, cette évacuation résonne avec l'opposition entre Corée du Nord et du Sud. Même si, à mon sens, le fait de transposer des idées politiques dans des époques différentes est plutôt une spécificité propre au cinéma américain.

Propos recueillis par Gilles ESPOSITO

(Interprète : Kim HUI-YEON. Merci aussi à Annelise LANDUREAU et Céline PETIT)

budget marketing du troisième opus. Sorte de copie de travail engraissée de toute une foule de saynètes redondantes, **Spider-Man 2.1** trahit le point de vue de son aîné (la trajectoire de Peter s'efface quelque peu ici au profit des seconds rôles), et pire encore, rationalise la narration avant-gardiste de la version originelle. Des scènes et enjeux dramatiques jadis liés via des panoramiques ou des jump-cuts audacieux se voient entrecoupés de plans larges d'exposition, tandis que certains champs/contre-champs au cordeau (un plan = une émotion) s'embourbent dans des dialogues outrancièrement explicatifs – la fête d'anniversaire de la première bobine en est un triste exemple. Même la minute d'action supplémentaire révèle des effets pervers, en ralentissant la progression de morceaux de bravoure qui, autrefois, faisaient systématiquement corps avec l'intrigue. Vendu à moins de dix euros, ce nouveau collector réserve tout de même son lot de bonus alléchants, en particulier un documentaire de 30 minutes ultra pointu sur les SFX de John Dykstra et une séquence en multi-angles consacrée à la partition de Danny Elfman. Rien que pour ça.

Alexandre PONCET

ZONE 2. GCTHV. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, POP-UP, DOC, FEATURETTES, BANDE-ANNONCE.

THE NINJA FILES

(COFFRET LA TRILOGIE SHOGUN : SHOGUN SAMURAI + SHOGUN SHADOW + SHOGUN NINJA)

Cette nouvelle trilogie éditée par HK lorgne davantage vers le chambara sanguinolent style **Baby Cart** que vers les œuvres maîtresses d'Akira Kurosawa et Masaki Kobayashi. Il n'en demeure pas moins que **Shogun Samurai** de Kinji Fukasaku essaye de conjuguer véracité historique, dilemme shakespearien et récit sérialesque avec une réelle efficacité. En outre, le cinéaste pare son jidai geki d'un vrai discours social via le sort réservé aux villageois, coincés entre les diverses factions militaires désireuses de s'arroger le pouvoir. Interprété par un Sonny Chiba charismatique au possible dans le rôle de l'inquiétant Jubei Yagyu, **Shogun Samurai** est indéniablement le meilleur film du coffret. Déployant des enjeux scénaristiques équivalents, **Shogun Shadow** souffre malheureusement d'une réalisation moins inspirée, mais qui se réveille toutefois dans la dernière partie du métrage, avec le duel très brutal opposant Ken Ogata (**La Ballade de Narayama**, **La Vengeance est à moi**) à Sonny Chiba. Terminons enfin par l'inénarrable **Shogun Ninja**, bisserie ultra dynamique partant dans tous les sens où Hiroyuki Sanada, alors illustre héros de ***San ku kai***, incarne un Bruce Lee nippon redresseur de torts contraint d'affronter un ninja cupide campé par… Sonny Chiba ! À voir parfaitement détendu, en faisant abstraction du scénario !

David DOUKHAN

ZONE 2. HK VIDEO. 2.35 (16/9 SUR **SHOGUN SAMURAI** ET **SHOGUN NINJA**) ET 1.85 (16/9 SUR **SHOGUN SHADOW**). 2.0 (VO SUR **SHOGUN SAMURAI** ET **SHOGUN NINJA**) ET 2.0 (VO ET VF SUR **SHOGUN SHADOW**). SUPP : LIVRET, BANDES-ANNONCES.

DVD RAPIDO

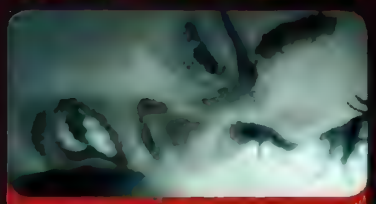
BRICK DE RIAN JOHNSON

Nous étions passés à côté au moment de sa sortie en salles, le DVD nous permet de rattraper le coup. Transposition ludique des codes du film noir dans l'univers tumultueux des adolescents, **Brick** est une petite merveille, un thriller envoûtant et ironique qui ne vire jamais à l'exercice de style vain comme tant d'autres métrages du même acabit. S'il ne contient pas le commentaire audio du Zone 1, le DVD se rachète grâce à l'interview inédite du réalisateur et à une solide qualité technique. (STUDIOCANAL)

SLEVIN DE PAUL MCGUIGAN

Casting béton (quoi, Bruce Willis, Morgan Freeman ? Mais nan, Lucy Liuuuuuuu), image léchée, scénario solide… Comment expliquer le naufrage que constitue au final ce **Slevin** ? Tout simplement par la volonté des initiateurs du projet de piller le néo-polar coréen, plus particulièrement le **Old Boy** de Park Chan-wook. Tout y est, de la vengeance patiente et machiavélique aux décors arty en passant par la musique aérienne. Mais on ne retrouve rien ici du savant mélange tragi-comique et de la scrutation désabusée de l'âme humaine caractérisant le cinéma de l'ami Park. Copie non conforme… (METROPOLITAN)

MAD DVD



HARD CANDY DE DAVID SLADE

De l'avis même de David Slade, réalisateur ayant fait ses armes dans la boîte de prod' des frères Scott, tout a été fait pour que **Hard Candy** perturbe le spectateur et que ce dernier ne sache plus où se mettre jusqu'à la toute fin, discerner la frontière entre le bien et le mal. Parti par les interprétations hallucinantes d'Ellen Page et Patrick Wilson, se traîne un peu à la rencontre durant une séquence des plus stressantes. **Hard Candy** bénéficie en permanence par son traitement d'un sujet aussi tabou que la pédophilie, tout en conservant un aspect ludique grâce à un script retors et une mise en scène ultra efficace. On est d'autant plus curieux de voir ce que Slade nous réserve avec **30 Days of Night**, son très attendu film de vampires. Concernant les bonus, les featurettes sont pour une fois bien plus informatives que promotionnelles, et racontent les difficultés rencontrées pour arracher un public averti habitué au voyeurisme trash à la gorge de fer.

David DOUKHAN

ZONE 2. METROPOLITAN. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : FEATURETTES, COM AUDIO, SCENES COUPEES, STORYBOARD A IMPRIMER, SCENARIO, BANDE-ANNONCE, LIEN INTERNET.

ERRATUM

Contrairement à ce que nous écrivions dans le précédent numéro, le « Doctor Chris » crédité à la réalisation de **Vacuum Killer** n'est en aucun cas le pseudonyme de Jean-Clément Gunter. Ce dernier n'a fait que distribuer le DVD, sous la bannière de sa société ICG Production. Pour cette méprise, nos excuses aux intéressés.

OSTERMAN WEEK-END

DE SAM PECKINPAH

On n'y croyait plus, mais voilà que déboule enfin une édition Zone 2 du dernier film de Peckinpah, qui démarre comme un suspens d'espionnage à la Robert Ludlum (normal, il en est adapté) pour bifurquer vers un déferlement de violence digne des **Chiens de paille**, le tout associé à une charge virulente contre la tyrannie télévisuelle et ses dérapages voyeuristes. Avec son casting d'enfer (Rutger Hauer, Burt Lancaster, Craig T. Nelson, John Hurt…) et sa mise en scène qui épouse à la perfection le sujet traité sans que jamais le réalisateur ne trahisse son style, **Osterman Week-End** est pourtant un film mal-aimé, très froidement reçu lors de sa sortie en 1984. Il est vrai que voir surgir un thriller parano semblant tout droit sorti des seventies avait de quoi refroidir un public dopé au triomphalisme des années Reagan. Le métrage apparaît aujourd'hui comme très moderne, et ce DVD est l'occasion ou jamais de le réévaluer. Pour ce faire, Opening propose une édition impeccable, qui reprend tous les bonus de son homologue made in Anchor Bay, dont le fameux premier montage de Peckinpah dans lequel, outre un générique aux images déformées qui fit paniquer la production, on découvrait la liaison extraconjugale du héros (et à l'époque, tromper sa femme, c'était pas bien). En guise d'exclu française, on a droit à une analyse du film par le très bavard Jean-Baptiste Thoret, l'homme qui a écrit un bouquin sur le cinoche US des années 70 sans jamais citer John Milius. Seul regret : l'absence de la piste DTS présente sur le Zone 1… et une jaquette vraiment très moche ! **Cédric DELELÉE**

ZONE 2. OPENING. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, DOC, PREMIER MONTAGE, ITW, BANDE-ANNONCE, FILMOS.

WAKING LIFE
DE RICHARD LINKLATER

Bien avant d'adapter la nouvelle *Substance mort* de Philip K. Dick au cinéma (**A Scanner Darkly**), le réalisateur Richard Linklater avait déjà expérimenté le procédé du « cell shading » sur ce qui est certainement son métrage le plus abouti. **Waking Life** est un trip psychédélique qui fascine par son esthétique certes approximative, mais toujours originale. On retrouve avec plaisir le duo mythique Ethan Hawke/Julie Delpy (le diptyque **Before Sunrise/Before Sunset**) dans l'un des rares films à questionner le fondement de la nature humaine et son rapport à l'existentialisme (Sartre étant cité en permanence) et à la politique (l'étatisme et les conflits sont des fléaux qui rongent les sociétés), le tout sous la forme de monologues. Avec ses allures de conte philosophique moderne et inclassable, ce long-métrage n'est pas à mettre entre toutes les mains. Comment ? T'es pas content ? Attends, je t'envoie Gilles Esposito…

Logan BOUBADY

ZONE 2. FPE. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF).

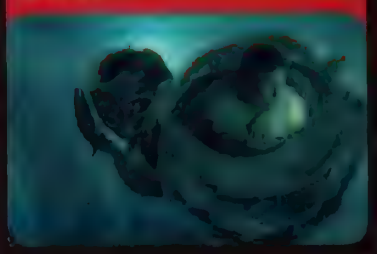
MAD DVD

A SOUND OF THUNDER
DE PETER HYAMS

Dans la catégorie des films à la genèse chaotique et tortueuse (les décors ont été détruits lors des inondations en République Tchèque en 2002) ayant abouti à un résultat des plus calamiteux, **A Sound of Thunder** est un sommet. A l'instar des frères Wachowski, les scénaristes Eric Kripke (**Battlefield Earth, Bal-Mont**) et Mark Durham (une tripotée de Van Dammes) et leur poulain Peter Hyams ont sabote le processus artistique du long-métrage, remaniant tout à la hussarde à la tête de la société éponymement le film. Au final, avec un budget avoisinant les 50 millions de dollars et des effets spéciaux dignes du Cobaye 2 ou de Cameraman, un DTV sur fond de voilage spatio temporel (d'après une nouvelle de Ray Bradbury, quand même !) fait passer les productions Uwe Boll pour de Kubrick. Et dire que Barry Norton nous avait mis en garde…

Logan BOUBADY

ZONE 2. SCOPE. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : (EN



THE LAST HORROR MOVIE
DE JULIAN RICHARDS

On commence à être habitué : régulièrement, un film indépendant défraye la chronique par sa force ou son inventivité, en dépit d'un budget dérisoire. C'est donc le statut culte d'**Henry, portrait d'un serial killer**, **C'est arrivé près de chez vous** ou **Le Projet Blair Witch** que vise clairement le métrage de Julian Richards, **The Last Horror Movie**. Auréolé d'une incroyable tripotée de prix à rendre chauve Sam Helving (ah non, c'est déjà fait), ce film-concept commence par une séquence classique d'horreur eighties, puis le bande saute pour laisser apparaître Max, trentenaire séduisant, qui s'adresse à la caméra en se présentant comme un serial killer. Il a lui-même copié son journal intime vidéo personnel sur le métrage que nous étions censés regarder, et nous invite à découvrir son quotidien, tout en proposant de multiples réflexions sur le meurtre en général. Film d'horreur ? Que nenni. Les scènes gore ne sont pas ce qu'il y a de mieux dans **The Last Horror Movie**. Par contre, Kevin Howarth, dans le rôle de Max, porte l'entreprise sur les larges épaules de son talent, s'appropriant d'excellents dialogues, et le script ironique intrigue jusqu'au twist final sympathique. Si on est tout de même loin de la maestria novatrice des trois classiques précités, **The Last Horror Movie** reste une œuvre bien plus intéressante que la majeure partie des photocopies actuelles.

Rurik SALLÉ

ZONE 2 INDEPENDENT. NEO PUBLISHING. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, BANDES-ANNONCES, SCENES COUPEES, MAKING-OF, AUDITIONS, FILMOS…

INTERVIEW JULIAN RICHARDS REALISATEUR
VIS MA VIE DE TUEUR EN SERIE

DÉJÀ RÉALISATEUR DU REMARQUÉ **DARKLANDS** (DONT JPP FAISAIT L'ÉLOGE DANS SON FANTASTIC GUIDE DU MAD 195), JULIAN RICHARDS NOUS PARLE DE SON ATYPIQUE **THE LAST HORROR MOVIE** (ATTENTION, SPOILERS).

Êtes-vous fan de films des 70's comme* Massacre à la tronçonneuse, *qui jouent sur le côté réel des images, ou, dans un même ordre d'idée, mais plus proche de nous, du* Projet Blair Witch *?

Massacre à la tronçonneuse a réussi à repousser les limites du réalisme horrifique. Plus un film d'horreur a l'air réel, plus il effraie… Avec **The Last Horror Movie**, je voulais aller un peu plus loin encore, en donnant en plus la sensation au spectateur qu'il est d'une certaine manière impliqué dans le film lui-même, menacé dans son propre environnement.

Le film s'est retrouvé sur grand écran alors qu'il est conçu pour être regardé chez soi…

Oui. Mais aux USA, par exemple, où Fangoria l'a sorti en salles, il fonctionnait. Et même si l'impact de la fin n'est pas le même sur le public, ce dernier se doute bien que Max n'est pas dans la cabine de projection à attendre pour tous les gazer (rires). Ils apprécient l'idée du twist.

Difficile de ne pas penser à C'est arrivé près de chez vous !

C'est un journal intime vidéo sur mon cousin strip-teaser tourné pour la BBC qui m'a donné l'idée du film. Mais je pensais surtout à **Henry, portrait d'un serial killer**, plus particulièrement la scène où ils regardent la vidéo de leur meurtre. Je me suis dit : *« Imagine, faire un film entier basé sur cette séquence… »*. Nous nous devions aussi de tenir compte de **C'est arrivé près de chez vous**, et de nous en différencier. D'autant que les gens qui connaissent le métrage allaient forcément avoir certains réflexes en regardant le nôtre, et il m'était possible de jouer là-dessus ! Par exemple, lorsque Max va chercher l'enfant à l'école, dans **C'est arrivé près de chez vous**, il l'aurait tué ! (rires) Le scénariste James Handel voulait faire une comédie noire dans la lignée du film belge, tandis que j'étais plus intéressé par l'aspect **Henry…**. Je pense que le résultat se situe au milieu.

L'un des premiers sujets que Max aborde à l'écran est l'idée que les films violents poussent au meurtre.

The Last Horror Movie est un peu une étude sur la violence et ses causes, et les réponses ne sont pas évidentes. Nous ne voulions pas justifier l'attitude de Max par des traumas, mais être plus ambigus. James et moi regardons des films d'horreur depuis longtemps, et nous ne sommes pas devenus des meurtriers pour autant. Par contre, nous faisons des films sur des gens qui tuent d'autres gens ! (rires) Récemment, notre distributeur anglais nous a laissés tomber à cause d'un double meurtre : la presse a découvert que l'assassin avait vu **The Last Horror Movie** quatre jours avant de passer à l'acte. Aurait-il commis ces meurtres, sinon ? Probablement que oui. Je suis agacé que le *Mail* et le *Mirror* (*journaux conservateurs anglais – ndr*) aient associé mon film à cette tragédie, juste parce qu'ils n'avaient pas d'autre piste. Ils ne l'ont sans doute pas vu, et aussi certainement confondu avec **The Last Horror Film** (**Les Frénétiques**, *1982 – ndr*) avec Joe Spinell. Avant le tournage, je me suis posé la question : *« Ai-je déjà été tenté de tuer quelqu'un ? »*. Oui, et c'était un agent de la circulation, d'où l'ajout de la scène où Max en tue un, parce que je pouvais alors m'identifier à lui. (rires) Je pense que l'horreur cinématographique est cathartique, comme à l'époque des gladiateurs romains : on sort la violence de la rue pour la mettre dans un environnement clos, le tout dans une logique de divertissement.

Et si un type comme Max se présentait à vous, et vous proposait de le suivre avec votre caméra…

(rires) C'est une bonne question. Heu… Je ne le ferais probablement pas, mais je serais très curieux.

Propos recueillis et traduits par Rurik SALLÉ

14,99 €

SCALPS est présenté pour la première fois en Europe dans sa version intégrale contenant toutes les scènes chocs et gore qui ont fait sa renommée internationale.

24,99 €

24,99 €

24,99 €

24,99 €

19,99 €

24,99 €

19,99 €

24,99 €

14,99 €

14,99 €

9,99 €

14,99 €

24,99 €

14,99 €

14,99 €

24,99 €

24,99 €

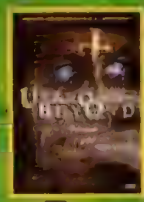
9,99 €

24,99 €

9,99 €

14,99 €

9,99 €



9,99 €

Bon de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES** - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - E-mail UNCUTMOVIES@aol.com

Participation aux frais de port* : 6 €

Je désire recevoir les articles cochés ci-dessus et ci-joint mon règlement de ..... €

par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Règlement par carte bancaire possible sur notre site internet.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Tél. : E-mail :

Plus de titres et de renseignements sur :

www.uncutmovies.fr

OFFRES EXCEPTIONNELLES :

- À partir de **85 € d'achat** nous vous offrons une **remise immédiate de 10 €** à déduire de votre montant d'achat !
- À partir de **135 € d'achat** nous vous offrons une **remise immédiate supplémentaire de 10 €** à déduire de votre montant d'achat soit donc une **remise totale de 20 €** !

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans. - (2) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.

Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger, mandat international ou CB uniquement. * Pour l'étranger et les DOM-TOM, frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

MAD IMPORTS

SUPER MARIO ! (MK2 IMPORT)

(KIDNAPPED + MARIO BAVA BOX SET : BLACK SUNDAY + BLACK SABBATH + KILL, BABY... KILL ! + KNIVES OF THE AVENGER + THE GIRL WHO KNEW TOO MUCH)

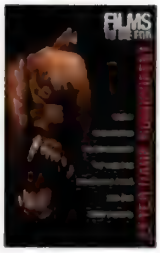
Epuisée depuis des années, la collection Bava éditée par la firme Image à la fin des années 90 refait surface sous l'égide d'Anchor Bay, par le biais d'un coffret que l'on espérait « Ultimate ». Bien que regroupant certaines des meilleures œuvres du maître (**Le Masque du démon**, **Les Trois visages de la peur**), cette parution tardive n'est malheureusement pas à la hauteur du mythe. Les masters sont identiques à ceux des disques édités par Image (à quelques défauts de pellicule près), les bonus sont loin d'être renversants et les montages alternatifs américains, un temps annoncés, brillent par leur absence. À réserver à ceux qui ne possèdent pas les DVD Image, donc. Après ce rendez-vous manqué, l'éditeur fait amende honorable avec la sortie du rarissime **Kidnapped** (aka **Rabid Dogs**, **Cani arrabbiati** en VO), thriller cynique en temps réel et tendu à craquer. Ambigu, violent et original, **Kidnapped** est proposé, au choix, dans son montage d'origine (le même que celui du disque allemand) ou dans celui récemment supervisé par Lamberto Bava. Préférez la première version, plus brute et plus efficace, surtout au niveau du travail sur la bande-son. Du côté de l'image et du son, il ne faut pas s'attendre à des miracles, mais le rendu est tout à fait acceptable, et au final conforme à l'esprit « in your face » du projet.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. ANCHOR BAY. 1.66 (16/9 SUR **BLACK SUNDAY** ET **THE GIRL WHO KNEW TOO MUCH**), 1.78 (16/9 SUR **BLACK SABBATH** ET **KIDNAPPED**), 1.85 (16/9 SUR **KILL, BABY... KILL !**) ET 2.35 (16/9 SUR **KNIVES OF THE AVENGER**). 2.0 (VO). SUPP. COM AUDIO, FEATURETTES, FILMOS, BANDES-ANNONCES.

AFTER DARK HORROR FEST : 7 FILMS TO DIE FOR (MK2 IMPORT)

(DARK RIDE + REINCARNATION + THE HAMILTONS + UNREST + THE GRAVEDANCERS + PENNY DREADFUL + WICKED LITTLE THINGS)



Le After Dark Horror Fest est un mini-festival initié par le réalisateur Courtney Solomon (**Donjons & dragons**), qui sélectionne une série de films fantastiques jugés « trop intenses ou trop extrêmes pour les distributeurs » pour les sortir ensemble sur 500 copies. Après visionnage, le constat est sans appel : les métrages de ce coffret n'ont rien de transgressif ou de choquant, et leur valeur artistique reste toute relative... Hormis le sublime **Abandonnée**, absent pour cause de sortie salles en solo, on ne peut pas dire que cette première édition soit à la hauteur de la hype. Passons sur l'intéressant **Réincarnation** de Takashi Shimizu (**The Grudge**), présenté dans notre dossier Gérardmer, pour nous consacrer aux films inédits de ce coffret. **The Gravedancers** (de Mike Mendez) et **Wicked Little Things** sont les deux métrages les plus faibles du lot. Beaucoup trop convenus dans le fond comme dans la forme, ces deux opus surnaturels laissent gentiment indifférents. Un cran au-dessus, **Penny Dreadful** part lui d'un postulat excitant (une jeune femme poursuivie par un psychopathe et victime d'amaxophobie – la peur des voitures – se retrouve coincée dans son véhicule), mais finit par tourner quelque peu en rond durant sa seconde moitié. Plus convaincant, **Unrest**, situé dans un hôpital hanté, transcende les limites de son budget ridicule grâce à une interprétation de qualité et à quelques effets de maquillage on ne peut plus réalistes. Ça mérite un petit coup d'œil. **Dark Ride** est un slasher dans la lignée du mythique **Massacres dans le train fantôme**, qui évite de se poser trop de questions et enchaîne les meurtres avec vigueur et imagination. En dépit d'un twist final inutile, le métrage est tout à fait fréquentable. Surpassant de la tête et des épaules le reste de cette sélection, **The Hamiltons** des Butcher Brothers (en charge du remake de **Week-end de terreur**) cultive sa différence. Portrait d'une famille d'orphelins adeptes du kidnapping et de l'homicide, **The Hamiltons** est une œuvre ambiguë et inquiétante, mais aussi très touchante. Bien qu'handicapé par quelques scories largement imputables à un tournage éprouvant, le premier long des frères bouchers est une excellente surprise, dont la révélation finale laisse pantois... Au niveau des DVD, tous les métrages sont logés à la même enseigne : 16/9 et mixage 5.1 de rigueur. Quant aux suppléments, le traitement est un peu plus inégal, mais chaque film est accompagné d'au moins un commentaire audio. Dommage que **The Hamiltons** soit si pauvre en bonus quand le très faible **The Gravedancers** en est, lui, bardé. Ah, les aléas des éditions DVD...

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1 INEDITS. LIONSGATE. 1.85 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, ITW, STORY-BOARDS, CLIP, BETISIERS, BANDES-ANNONCES.

MAD SERIES

DAMO – SAISON 1
DE LEE JAE-GYU

Très populaire en Corée du Sud (elle a inspiré le long-métrage **Duelist**), la série *Damo* situe son action au XVIIe siècle et voit une enquête policière menée par une adorable créature (l'héroïne de **Phone**, Ha Ji-won. Et là, Corinne Touzet s'allume une gitane mais). L'intrigue, mélange de mystère et de drame, se révèle étonnamment intéressante, et tiendra sans problème en haleine les fans de films d'époque venus d'Asie, si tant est qu'ils ne rechignent pas à regarder une production télé et tassent l'impasse sur les scènes d'action filmées et montées en mode vomi. Riche en rebondissements, la série est aussi très bien interprétée. Dans le genre ouf, on aimerait qu'un éditeur ait la bonne idée de ramener dans nos contrées la version chinoise du Roi singe pour le petit écran, complètement délirante. À bon entendeur…

Rurik SALLÉ

ZONE 2 INEDIT. ELEPHANT. 1.85 (4/3). 2.0 (VO ET VF). SUPP : LIVRET, MAKING-OF, BANDES-ANNONCES, LIEN INTERNET.

SUPERNATURAL – SAISON 1
D'ERIC KRIPKE

Dans la lignée des séries à la *Buffy* ciblant principalement – mais pas seulement – les ados (et surfant sur le retour du fantastique dans les salles), *Supernatural* n'est pas dénué d'intérêt. Car son ambiance sombre est assez inhabituelle… On est loin des zolies couleurs de *Charmed*, puisque l'action est souvent nocturne. Tout comme dans *Kolchak : The Night Stalker*, les héros traquent fantômes, légendes urbaines, poltergeist, vampires et sorcières. Autant de figures plus suggérées ou montrées dans l'ombre qu'asséenes de façon grotesque.

Les frères Dean et Sam Winchester, traversent les États-Unis sur les traces de leur père et de la créature qui a tué leur mère (et peut-être aussi la petite amie de Sam). Ce fil rouge rebondit vers la fin de la première saison, comme il se doit. En revanche, pas de surprise côté scénario : la série est très formatée, nos deux ghostbusters ayant à peine le temps de draguer une blonde avant de trucider la force surnaturelle du jour.

Derrière la chose, on retrouve le McG de **Charlie et ses drôles de dames**, et là, tout est dit… De leur côté, Jared Padalecki et Jensen Ackles font ce qu'on leur demande, c'est-à-dire mettre en valeur leur sex-appeal : *« Nous avons passé 6 semaines en salle de gym avant le tournage, et nous avons pris des leçons de kickboxing. Nous adorons les scènes d'action car, ces jours-là, nous n'avons pas de pages de texte à mémoriser »*… Vous voilà prévenus !

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. WARNER. 1.78 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : SCENES COUPEES, COM AUDIO, REPORTAGES, BETISIER, GALERIE PHOTOS.

DANTE'S COVE – SAISON 2 DE MICHAEL COSTANZA

Le rayon « gay et lesbien » s'enrichit d'une nouvelle livraison de la série ***Dante's Cove***, soit cinq épisodes faisant suite à une saison 1 qui tenait davantage du téléfilm en deux parties. De nombreux personnages remplient donc dans ce curieux mélange de soap et de fantastique à la ***Charmed***, assaisonné de scènes érotiques parfois très poussées. Dans un hôtel pour touristes hébétés, les couples se font et se défont, tandis que démons et apprentis sorciers s'affrontent à coups d'incantations magiques. Comme dans toute production US « spécialisée », les anatomies masculines et féminines cohabitent harmonieusement, avec néanmoins un avantage pour les secondes : les mecs sont fondus dans le même moule bodybuildé, alors que les filles ont des physiques beaucoup plus naturels, échappant aussi bien au stéréotype de la gouine de service qu'à celui de la bimbo. Pour autant, décapotables et palmiers californiens sont bien là, et cette amusante série satisfera les fans de Z ricain et autres nostalgiques d'***Hollywood Night***. Ce qui ne nous surprendra pas, cette vieille carne de Fred Olen Ray étant créditée au générique comme superviseur de la production.

Gilles ESPOSITO

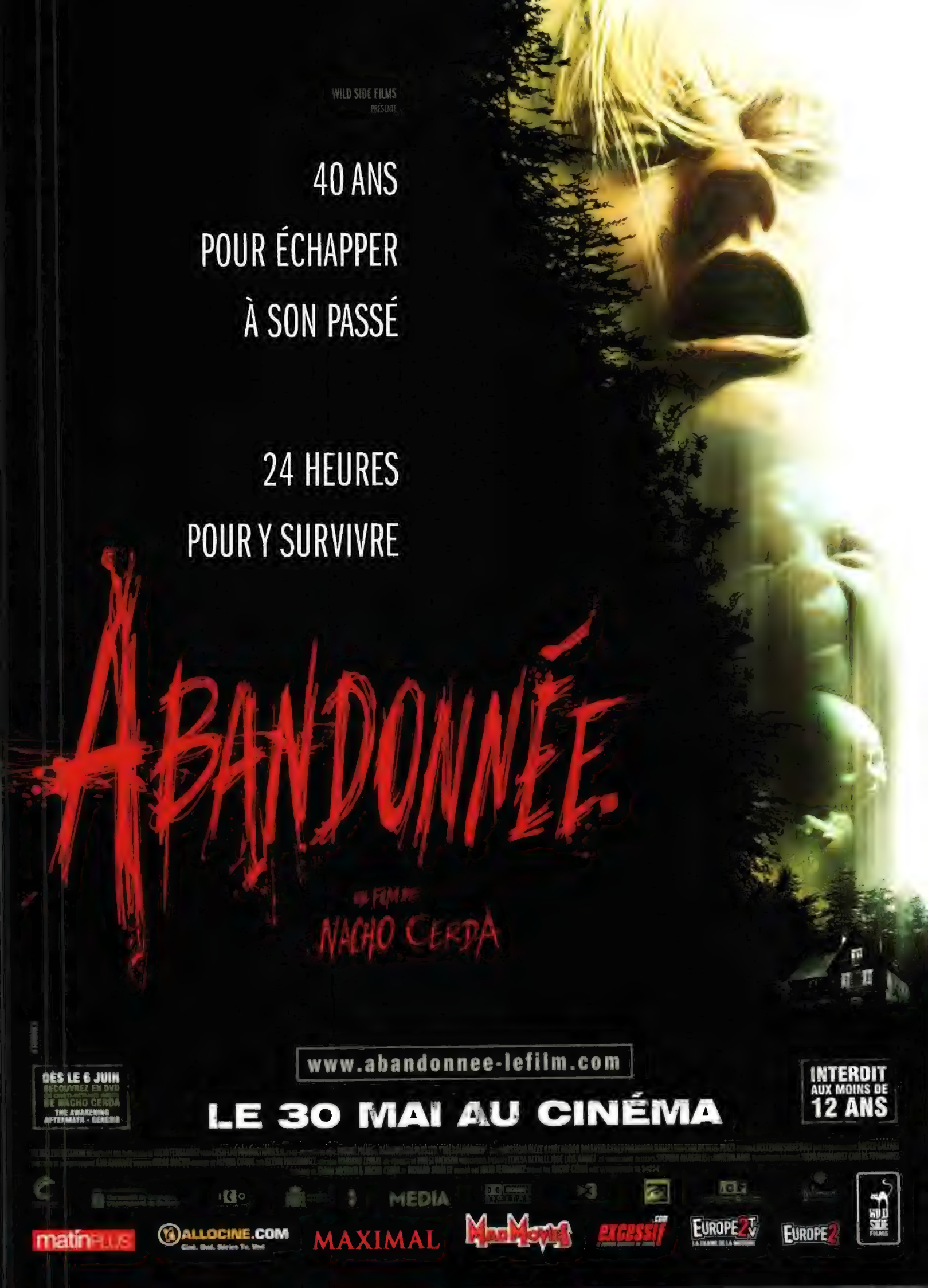
ZONE 2. OPTIMALE. 1.66 (4/3). 2.0 (VO). SUPP : ITW, BANDES-ANNONCES.

VERS LE COSMOS ET AU-DELA ! (ALIEN ATTACK + COSMIC PRINCESS)

La pérennité de la série ***Cosmos 1999*** est indiscutable : avec son style visuel pré-**La Guerre des étoiles** inspiré de **2001** et ses trames ambitieuses, la série british de Gerry et Sylvia Anderson (qui triompha en France) est toujours agréable à regarder (et les pantalons pattes d'éph' valent bien les pyjamas de ***Star Trek*** !). En revanche, la nécessité de cette nouvelle sortie est plus discutable… On connaît la tactique commerciale de l'époque, qui consistait à compiler deux épisodes d'un feuilleton pour en faire un « téléfilm » (Jérôme Wybon explique parfaitement la chose dans les bonus). Mais la série existe déjà, elle, en coffret intégral. Pire : ***Alien Attack*** et ***Cosmic Princess*** (réunissant le « best » des saisons 1 et 2) sont sortis une première fois en DVD en 2003… et c'est là où tout se complique. Les précédentes éditions possédaient des pistes 5.1 et DTS pour la VF… mais pas de VOST ! La nouvelle, qui reprend l'intégralité des bonus (photos, merchandising, affiches, bandes-annonces…) abandonne 5.1 et DTS… mais ajoute une VOST ! Pour finir de rendre fous les aficionados de cette série, précisons qu'elle s'est vue spectaculairement (et très coûteusement) remasterisée en Grande-Bretagne, mais que l'image reste ici correcte, sans plus. Enfin, ne bavez pas devant les « scènes coupées » ou la « version longue » : il ne s'agit que de séquences de liaisons, tournées sans les acteurs de la série. Une curiosité. Pour ceux qui n'ont rien dans leur DVDthèque, c'est l'occasion de posséder un bout du couple Landau/Bain et de constater que, même sans le numérique, les effets de Brian Johnson étaient bluffants.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. SEVEN 7. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF). SUPP : SCENES COUPEES, ITW, HISTORIQUE, BANDE-ANNONCE, GALERIE PHOTOS.


WILD SIDE FILMS
PRÉSENTE
40 ANS
POUR ÉCHAPPER
À SON PASSÉ
24 HEURES
POUR Y SURVIVRE
ABANDONNÉE
UN FILM DE
NACHO CERDÀ
www.abandonnee-lefilm.com
DÈS LE 6 JUIN
DE NACHO CERDA
THE AWAKENING
AFTERMATH - GENESIS
LE 30 MAI AU CINÉMA
INTERDIT
AUX MOINS DE
12 ANS
MEDIA
matinPLUS
ALLOCINE.COM
MAXIMAL
MadMovies
excessif
EUROPE 2 TV
EUROPE 2
WILD SIDE FILMS

ALIEN APOCALYPSE

DE JOSH BECKER

UNE SÉRIE B DE SCIENCE-FICTION TOUT EN SECOND DEGRÉ ET MANDIBULES, POUR LAQUELLE, SOUS LA DIRECTION D'UN RÉALISATEUR COPAIN D'ÉCOLE, BRUCE CAMPBELL REPREND AVEC SON SENS HABITUEL DE LA DÉRISION LE RÔLE DU HÉROS SAUVEUR DE L'HUMANITÉ...

Si Josh Becker n'est pas le plus connu des membres de la tribu Sam Raimi, il en fait partie depuis la première heure. Et pour cause : il fréquente le futur réalisateur des **Spider-Man** et Bruce Campbell, le Ash des trois **Evil Dead**, dès la prime adolescence. Première contribution : le court-métrage muet **Oedipus Rex** en 1975, déjà interprété par Campbell et Ted Raimi (frère de Sam). Lui succèdent **Acting and Reacting**, **The Blind Waiter**, **Torro. Torro. Torro !** et **Cleveland Smith Bounty Hunter**. Naturellement, lorsque Sam Raimi, Bruce Campbell et une poignée d'autres s'engagent dans l'aventure **Evil Dead**, Josh Becker leur emboîte le pas, chargé de la lumière et de la prise de son. Quatre ans plus tard, il réalise lui-même **Stryker's War** (aka **Thou Shalt Not Kill... Except**) où l'on retrouve plusieurs membres de la tribu, de Sam Raimi, interprète d'un émule de Charles Manson, à Scott Spiegel en passant par Bruce Campbell et le compositeur Joseph LoDuca. Aperçu dans les deux derniers **Evil Dead**, Becker ne quittera que rarement la galaxie Raimi dans les années suivantes. Il dirige Ted Raimi dans **Lunatics : A Love Story**, discrètement parrainé par le frère de ce dernier, le téléfilm ***Hercules in the Maze of the Minotaur***, et pas moins d'une dizaine d'épisodes de ***Xéna, la guerrière***. Rien que des productions Sam Raimi.

Lorsqu'il s'émancipe enfin de ce tutorat, Josh Becker ne va finalement pas très loin, gardant l'ami d'enfance Bruce Campbell à portée de main pour un **Alien Apocalypse** rigolard. Un projet vieux de quinze ans, coécrit avec le producteur Rob Tapert (complice de toujours de Sam Raimi), et qui à l'époque s'appelait **Humans in Chains**. Tandis que les années s'écoulent, Becker n'abandonne pas son bébé, en dépit des restrictions imposées par la production : un tournage de dix-neuf jours en Bulgarie et un budget de 1,5 million de dollars. Faute de moyens, le réalisateur doit dire au revoir à une grande partie de son casting idéal : Lucy Lawless (***Xéna, la guerrière***) disparaît au profit de Renée O'Connor (elle aussi issue de ***Xéna*** !). Adieu aussi Lee Majors (***L'Homme qui valait 3 milliards***), Tony Curtis et William Shatner, envisagés pour le rôle du président des États-Unis, que reprend Peter Jason (un second couteau très présent chez John Carpenter)...

Reste, tout de même, le principal : Bruce Campbell, dans l'un de ces numéros de pastiche que l'acteur affectionne. Celui d'un héros imbécile bouffi de certitudes. Ivan Hood, en l'occurrence, un astronaute qui, en compagnie de trois comparses, revient sur Terre au terme de quarante ans de balade spatiale et cryogénisée. Ce qu'ils découvrent n'est pas piqué des hannetons, ou plutôt des termites. Car l'humanité ploie désormais sous le joug d'extraterrestres qui semblent justement sortis d'une termitière géante. Pas commodes, les aliens bouffent non seulement tout le bois qu'ils peuvent, mais aussi les têtes et les doigts des esclaves récalcitrants. Hood et la blonde Kelly Lanahan se rebiffent, le premier en prenant la tête d'un petit groupe de rebelles dans le but de renverser le pouvoir termite. Un combat pour la liberté que Campbell définit comme un « **Spartacus** *avec des aliens* » !

Conscient qu'un script pareil ne survivrait pas à un traitement conventionnel, Josh Becker prend immédiatement le parti de la déconne, de la parodie à la **Mars Attacks !**. Une manière plutôt efficace de faire passer les aspects les plus kitsch d'un projet qui se situe entre Tim Burton et une version xylophage de **La Planète des singes**. Si efficace, même, qu'**Alien Apocalypse** obtient lors de sa diffusion sur Sci-Fi un succès phénoménal, l'un des meilleurs audimats de la chaîne américaine. Naturel dans ces circonstances que cette dernière ait demandé à Becker de repartir en Bulgarie pour tourner **The Harpy** avec Stephen Baldwin dans un rôle que Bruce Campbell aurait pu tenir.

Marc TOULLEC

ZONE 2 INEDIT. USA. 2004. REAL.: JOSH BECKER. INT.: BRUCE CAMPBELL, RENEE O'CONNOR, REMINGTON FRANKLIN, PETER JASON, MICHAEL CORY DAVIS... 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COURTS-METRAGES, BANDE-ANNONCE.

la boutique

LES ANCIENS NUMEROS DE MAD MOVIES, MAD ASIA, LES HORS-SERIES, LES DVD

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avenir 1984. X-Tro. Brainstorm. Les Dernières du Fantastique. Interview Joe Dante, Paul Naschy...
32 La Compagnie des Loups. Dune. Rocky Horror Picture Show. Greystoke. David Lynch. Les films après la bombe. Les séries de Gerry Anderson...
33 Gremlins. 2001 : L'Odyssée de l'Espace. Phénomena. Le psycho-killer. Interview Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...
36 Re-Animator. Le Jour des Morts-vivants. Lifeforce. Planète Interdite. Le péplum fantastique, interview Tobe Hooper, Stuart Whitman, Tom Savini...
37 Mad Max 3. Legend. Dossier Sang pour sang gore. Interview Ridley Scott, George Miller, Roger's Deodato...
38 Retour vers le Futur. La Chair et le Sang. Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Le fantastique australien. Interview Rick Baker...
39 Avenir 1986. La Revanche de Freddy. Re-Animator. Roman Polanski, Richard Fleischer. Le fantastique indonésien. Interview Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...
40 Highlander. Re-Animator. Link. Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Hitchcock. Interview Christophe Lambert...
41 House. Hitchcock suite. Interview Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond. L'Invasion Vient de Mars. Rencontres du 3ème Type. Poltergeist 2. La préhistoire au cinéma. Interview Brian Yuzna, Stan Winston...
43 Dossier Aliens. Critters. Les Aventures de Jack Burton. Les extra-terrestres au cinéma...
44 Massacre à la Tronçonneuse 2. La Nuit des Morts-vivants. Evil Dead. Le Prisonnier. Stephen King, Klaus Kinski, les films horrifiques comiques...
45 Avenir 1987. La Mouche. From Beyond. Jason le Mort-vivant. Int. Stuart Gordon...
46 King Kong 2. Star Trek. Démons 2. L'Exorciste. Les singes grands du cinéma...
47 Evil Dead 2. Freddy 3. Indiana Jones. Le Soulève Sens. Interview Michael Mann, Lloyd Kaufman...
48 Hellraiser. Les Sorcières d'Eastwick. Superman, la légende. La série B américaine. Interview Joe Dante...
50 RoboCop. Hidden. Les Maîtres de l'Univers. Index des n°33 à 49. Interview Phil Tippett...
51 Avenir 1988. RoboCop. Opéra. Hidden. Hellraiser. Interview Paul Verhoeven...
52 Running Man. Hellraiser. Hidden. Prince des Ténèbres. Les films de Carpenter. Interview Donald Pleasence...
53 Zombies Story. Elmer. Aux Frontières de l'Aube. Interview Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste. Le Marché du Film 1988, les héros du fantastique. Vendredi 13, l'épicentre. Interview Peter Jackson...
55 Chinese Ghost Story. Le Blob. Roger Rabbit. Bad Taste. Freddy, le mythe. Eugène : grandeur et décadence...
56 Freddy 4. Beetlejuice. Willow. Aux Frontières de l'Aube. Elvira. Les FX d'Evil Dead 2...
57 Avenir 1989. Le Blob. Invasion Los Angeles. Faux-semblants. Hellraiser 2...
58 Invasion Los Angeles. La Mouche 2. Munchausen. Cronenberg : interview et dossier...
59 Batman. Hellraiser 2. La Mouche 2. Freddy IV. Society.
60 Freddy 5. Society. Re-Animator 2. Abyss. Les méchants du fantastique...
61 Batman. Indiana Jones et la Dernière Croisade. Abyss. Le tour du monde des super-héros...
62 R.M. : La grande illusion. Batman. Re-Animator 2. RoboForce...
63 Avenir 1990. Shocktrauma. Leviathan. Society. Re-Animator 2. Halloween 4...
64 Dossier Frankenstein. Cabal. Freddy IV. Basket Case 2. Frankenhooker.
65 Total Recall. Akira. Tremors. Halloween 4. Lamberto Bava...
66 RoboCop 2. Freddy 5. Highlander 2. Maniac Cop 2. Star Trek 5...
67 Total Recall. RoboCop 2. Dick Tracy. Sailor et Lula. Interview Verhoeven, Irvin Kershner...

68 Georges Lucas. Les Tortues Ninja. Darkman. Interview Sam Raimi, Jeffrey Combs...
69 Avenir 1991. Cabal. Henry. Highlander 2. Les Feebles. Interview Clive Barker, Frank Henenlotter...
70 Predator 2. Edward aux Mains d'Argent. Massacre à la Tronçonneuse 3. Akira. Twin Peaks...
71 Terminator 2. Akira. Hardware. Ça. La Nuit des Morts-Vivants...
72 Les Feebles. Freddy 6. RoboCop 3. Dossier La Malédiction. Interview Peter Jackson...
73 Spécial Terminator 2. Rabid Grannies. Feiser King. Interview Terry Gilliam...
74 Evil Dead 3. Freddy 6. Rocketeer. Hellraiser 3. T2. 75 Avenir 1992. Retour à 6.2. Freddy 6. Le Sous-sol de la Peur...
76 Le Festin Nu. Hook. Brain Dead. La Famille Addams. Interview Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...
77 Alien 3. Batman le Défi. Universal Soldier. Indiana Jones TV. Twin Peaks. Le Cobaye...
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3. Les Aventures d'un Homme Invisible. Star Trek 6...
79 Dossier Vampires. Les FX de Brain Dead et Evil Dead 2...
81 Avenir 1993. Dracula. Brain Dead. Candyman. Hellraiser 3. Evil Dead 3.
82 Fortress. Trauma. Les Contes de la Crypte. Carrière Joe Dante...

83 Lost Action Hero. Necronomicon. Body Snatchers. Phantasm 2.
84 Jurassic Park. Carrière George Romero et Dick Smith. Wild Palms...
85 Spécial Dinosaures du Monde Perdu à Jurassic Park. Interview Harryhausen, Phil Tippett...
86 Demolition Man. Mask. L'Etrange Noël de Mr Jack. Accion Mutante...
87 Générique 1994. Evil Dead 3. L'Antre de la Folie. Brain Dead...
88 Dossier Loup-Garou. Wolf. Tous les Hurlements. Body Melt...
89 Dossier TV : Batman. Robocop. Superman... Body Bags. The Crow. La saga des Baby Cart...
90 The Crow. X-Files. Highlander et Batman. Ensorcelé...
91 Dossier Manga. Wolf. Tetsuo. Mask. Ed Wood...
92 L'Etrange Noël de Mr Jack. Entretien avec un Vampire. Freddy 7. Hostiles Hondo...
93 Générique 1995. Stargate. L'Antre de la Folie. Freddy 7. Highlander 3...
94 Delicatessen. Carrière Tobe Hooper & John Carpenter...
95 Ed Wood. Batman Forever. Freddy 7. Perdu Revue. Carrière de Fred Olen Ray...
96 Judge Dredd. Tank Girl. Congo. La Ville des Damnés. The Kingdom...
97 X-Files. Wizarworld. La Mutante. Les films d'Ed Wood. Interview Chris Carter...

98 Dossier X-Files. Johnny Mnemonic. Une Nuit en Enfer. Hercule...
99 Générique 1996. Seven. The Crow 2. L'Armée des 12 Singes...
100 SPECIAL N°100. LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. X-Files. Toy Story...
101 Independence Day. Une Nuit en Enfer. Heavenly Creatures...
102 N° SPECIAL X-Files. Dangereuses Alliances. Planète Hurlante. Crash. Jang-Ha...
103 Independence Day. Multiplicity. Starship Troopers. Toni Hart...
104 X-Files. Millennium. L.A. 2013. Disjoncté. Interview Carpenter, Marion Landau...
105 Générique 1997. Mars Attacks ! Fantômes contre Fantômes. Ghost in the Shell. Lost Highway...
106 Star Wars édition spéciale. Le Maître des Illusions. Interview George Lucas, Dick Marks...
107 Le 5ème Elément. Alien la Résurrection. Hellraiser 4. Anaconda. Shining...
108 Men in Black. Scream. Batman & Robin. Retro Godzilla. Interview Wes Craven...
109 Volte/Face. La Momie. Pirate. Contact. Mimic. Vampires. Millennium...
110 Alien la Résurrection. Starship Troopers. X-Files le Film. Spawn...
111 Générique 1998. Starship Troopers. Postman. Souviens-toi... l'été dernier...

112 Vampires. Gazzara. Le Loup-garou de Paris. Dark City. Halloween 6...
113 Godzilla. Dark City. Un Cri dans l'Océan. Wishmaster. Blade...
114 Scream 2. Armageddon. X-Files. Millennium. Las Vegas Parano. La Mutante 2...
115 Godzilla. X-Files le film. Truman Show. Small Soldiers. Retro Grave...
116 Blade. Halloween : 20 ans après. Buffy. Dossier séries TV...
117 Générique 1999. Star Wars Episode 1. Psycho. Virus. 1001 Pattes...
118 Matrix. La Fiancée de Chucky. Cube. eXistenZ. Urban Legend. Dossier Slasher...
119 Matrix. Wild Wild West. The Faculty. Mon Ami Joe. La série Z à la française...
120 La Momie. Wild Wild West. Le 13ème Guerrier. Blair Witch. Vorace...
121 Star Wars Episode 1. Hantise. Jin-Roh. Perfect Blue. Princesse Mononoke...
122 Sixième Sens. La Fin des Temps. Les 25 meilleurs films de fantômes...

123 Générique 2000. Sleepy Hollow. Pour Elena. Princesse Mononoke...
124 Scream 3. Mission to Mars. Faust. Hypnose. Resident Evil 2.
125 Le Seigneur des Anneaux. Mission to Mars. Dossier Killers Superstars. Rétro Blair Witch...
126 X-Men. La Planète des Loups. Pitch Black. Destination Finale...
127 L'Homme sans Ombre. Dossier L'homme invisible. The Call. Scary Movie. Gemini. Rétro Hellraiser...
128 Blair Witch 2. Dragons et Dragons : Planète Rouge. San Ku Kai. Hommage à la Hammer...
129 Spiderman. Le Pacte des Loups. Rollerball. Tomb Raider. Dossier Trans...
130 Le Seigneur des Anneaux. Le Couvent. Intuitions. Dossier Snuff...
131 Le Retour de la Momie. Ghosts of Mars. Legend of Zu. Dossier momies. Pearl Harbor...
132 Le Seigneur des Anneaux. Tomb Raider. Les bonnes nouvelles du fantastique. Dossier Jus Li...

133 Final Fantasy. Jurassic Park 3. A.I. La Planète des Singes. Poster Final Fantasy...
134 La Planète des Singes. Vidocq. Avalon. Samouraïs. Dossier Terry Gilliam...
135 A.I. From Hell. The One. Dossier FX : les voitures au cinéma. Vin Diesel...
136 Dossier Ghosts of Mars. Battle Royale. Le Voyage de Chihiro. Harry Potter. Chevalier...
137 Rollerball. Monstres, Inc. The One. Peter Jackson : de Z à A...
138 Dossier Le Seigneur des Anneaux. Les Autres. 13 Fantômes. Générique 2002...
139 Dossier From Hell. Spiderman Versus Donnie Darko. Les visages de Jack l'éventreur. Tokyo Underground...
140 Dossier Avalon. Rollerball. Monstres & Cie. Interview Dario Argento, Shinichi Mokri. 30 chefs-d'œuvre oubliés...
141 Dossier Resident Evil. Le Voyage de Chihiro. Spiderman. Paolo Riomi. 30 scènes inoubliables...

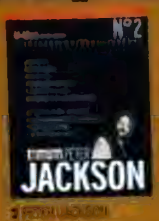
MAD MOVIES CULTE

1 Spécial GEORGE ROMERO

2 Spécial KING KONG

LES HORS-SERIES

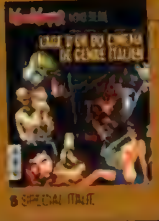
1 JOHN CARPENTER



2 PETER JACKSON

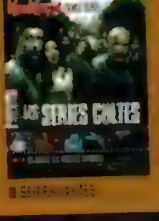
3 CINEMAS D'ASIE

4 SPECIAL COMICS



5 SPECIAL ITALIE

7 CREATURES CREATEURS



8 LES SERIES CULTES

9 LES VIDEOS DU CINEMA

10 PRISON BREAK

142 SPÉCIAL 30ème ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE. Star Wars Episode II. Interview Tracy Maguire, Kirsten Dunst. L'Echine du diable. Femme fatale...
143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossiers Spiderman & Blade 2. Minority Report. Dartmoor Metropolis. Enfant cornichon. Nos 30 années associés...
144 Men in Black 2. La Ligue de fin. Jaspers Creepers. Jason X. Aras Attack. Broadlands. Mes chers voisins. Requiem. Noir. 30 années associés...
145 Dossier Minority Report. Windtalkers. S1m0ne. Signes. Blood Feast 2. Carrière Roy Harryhausen...

146 Dossier Signes. Halloween resurrection. sfx. Terminator 3. Kill Bill. Jaspers Creepers 2. The Ring. Sobre Souaki. Carrière Jack Hill...
147 Dossier Meurs un autre jour. Daredevil. X-Men 2. Hulk. Harry Potter et la chambre des secrets. Spider. Osama Tezuka. Carrière Herschell Gordon Lewis...
148 Dossier Les Deux tours. Re-Animator 2. Spy Kids 2. Cradle of Fear. Resurrection of the Little Match Girl. Les Larmes du tigre noir. Le cinéma thaïlandais. Carrière Sergio Solima...
149 Gérardmer 2003. The Matrix Reloaded. Brotherhood. La Cercle. Gangs of New York. Le Château dans le ciel. Carrière José Mojica Marins...

150 Dossier Dark Water. X-Men 2. Hulk. The League of Extraordinary Gentlemen. Solaris. Cabin Fever. Leeches. Spawl. Demon. Darkness Falls. Scarecrow. Les fantômes japonais. Carrière Larry Cohen...
151 Dossier Daredevil. Terminator 3. Black Mask 2. Willard. Cypher. Traqué. Star Trek Nemesis. Les films comic-books noirs. Carrière Shinya Tsukamoto...
152 Dossiers Evil Dead 6. Maléfique. X-men 2. House of the Dead. Animatrix. Dreamcatcher. Destination finale 2. Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie. AFM 2003...
153 Les événements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason.

Underworld... Matrix Reloaded. Animatrix. Basic. X-Men 2. 28 Jours plus tard...
154 Dossier Hulk. Haute Tension. Dartmoor. Nuits de Terreur. Animatrix. Ong Bak. Carrière Steve Wang...
155 Dossier Terminator 3. Abîmes. Les FX de Matrix Reloaded. Narc. Les Enfants d'Abraham. Charlie's Angels 2. Détour Mortal. The Eye. Pirates des Caraïbes. Tomb Raider 2. Carrière Sergio Martino...
156 Dossier Underworld. Matrix Revolutions. Hero. Identity. Les FX de La Ligue des gentlemen extraordinaires. Skinned. Deep. Monster Man. Willard. Cowboy Bebop...
157 Dossier Freddy contre Jason. The Texas Chainsaw

Massacre. May. Infernal Affairs. Mystic River. Bad Boys 2. Hommage Charles Bronson. Carrière John Phillip Law...
158 Dossiers Hellboy & Kill Bill. Matrix Revolutions. Gothika. Zatoichi. Le Monde de Nemo. S.W.A.T. Alien. Rash for the Beast. Slashers. Carrière John Phillip Law (2ème partie)...
159 Dossier Le Retour du Roi. Mindhunters. Les Rivières Pourpres 2. Battle Royale 2. The Card Player. Bloodgnome. Carrière Enzo G. Castellari...
160 Dossier Massacre à la tronçonneuse. Gérardmer 2004. Spider-Man 2. Gothika. Dead or Alive 1, 2, 3. Jaspers Creepers 2. Carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)...
161 Dossiers Vlad. Hellboy & Blueberry. Mansion Family. Big Fish. Psychosis. Open Range. L'Hirondelle d'or. Chang Pei Pei. Cannibal Holocaust. Carrière Ruggero Deodato...
162 Dossier May. Harry Potter 3. Immortel. Agents Secrets. Kill. la petite sorcière. Alive. Anagram. Screaming

Dead. Romasanta. Ayumi. The Undying. Carrière Ruggero...
163 Dossier Ong Bak. 800 Balles. L'Armée des morts. The Machinist. Le Convoyeur. Silence. La Passion du Christ. Fenêtre secrète. AFM 2004. Carrière Boy de la Iglesia...
164 Dossiers Kill Bill volume 2. Van Helsing. Alien Vs Predator. Atomik Circus. *Le Jour d'après*. Undead. *La Caravane de l'étrange*. Carrière James Ellroy...
165 Dossier L'Armée des morts. Mémoires of Murder. Saint-Ange. Cawthorn. Deux Sœurs. The Punisher et le comic-book. Wonderful Days. Carrière James Ellroy (2ème partie)...
166 Dossiers Spider-Man 2 & Hellboy. Les Chroniques de Riddick. Le Village. Atomik Circus. I, Robot. Ghost in the Shell. Innocence. The Storyteller. Cannes 2004. Carrière Romy Yu...
167 Spécial Printemps : Batman Begins. Sin City. Blade : Trinity. Resident Evil : Apocalypse. Sky Captain. Strasbourg. Old

Boy. Collatéral. Infernal Affairs. Les FX de Spiderman 2. Carrière Romy Yu (2ème partie)...
169 Spécial Halloween Seed of Chucky. Dinocroc. Rottweiler. I Tre Volti Del Terrore. Shaun of the Dead. Bite Me ! Alien Vs. Predator. Mes on Fire. Dossier 20 films d'horreur incontournables. Carrière Paul Naschy...
170 The Grudge. La Fille Espresso. Deathrow. Ion. *The Batman* : la série animée. Texas America. Innocence : Ghost in the Shell 2. L'Exorciste : au commencement. 36. Seul des Ombres. Les

Indestructibles. Le Secret des poignards volants. Carrière Jess Franco...
171 Sew. Ginger Snaps 2 & 3. Decoys. The Eye 2. Blade : Trinity. Ghost in the Shell Stand Alone Complex. The Grudge. AFM 2004. Dossier cinéma bis italien. Carrière Lamberto Bava...
171 Spécial zombies : Return of the Living Dead 4 & 5. Day of the Dead 2. Choking Hazard. Bloody Bill. The Machinist. L'Empreinte de la mort. La Rage du tigre. Dossier Fantôme de l'opéra. Le Château ambulant. Alexandra G.O.R.A. Carrière Paul Schrader...

172 Dossier Godzilla. Godzilla Final Wars. La Fille de Chucky. Constantine. Assaut sur le central 13. Danny the Dog. Carrière Paul Schrader (2ème partie)...
173 Dossiers Saw 6. Calvaire. Capitaine Sky et le monde de demain. Dossier Séries. Team America. La Cercle. The Ring 2. Gas 117. Gérardmer 2005. Carrière Christian Duguay...
174 Dossier Star Wars Episode 3. Génération Star Wars. Otage. Dreep 3 Extrêmes. Kingdom Hospital. Breaking News. The Butcher's Blade

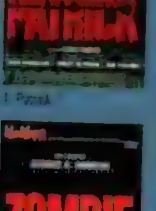
MAD ASIA

1 Seven Swords. Judy vengeance. Casshern. Attraction. Vice. Fighter in the Wind.

2 L'honneur du shaper. Uzumaki. Arahan. Nouvelle cuisine. Midori. Pompeï. Dragon Tiger Gate.

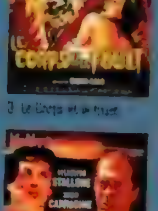
3 4 Bittersweet life. Reverse Scissors. Dragon Head Saga 1-3. Symbol. Tourist. Paranmi Again.

LE MEILLEUR DES B MOVIES



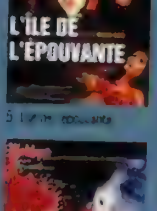
1 Patrick

2

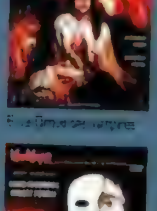


3 Le Corps et le Fouet

4



5

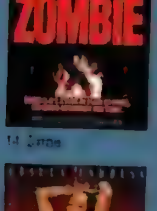


6

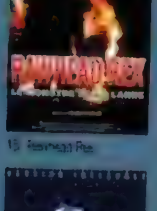
7 Le Club des monstres

8 The Stuff

9



14



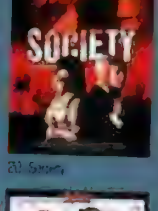
15

16 Death Race 2000

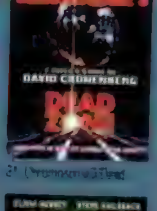
17

18

19 Harlequin



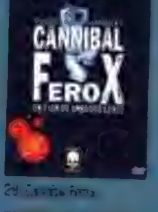
20 Society



21

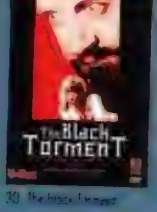
22

27



28

29 Le Manoir du supplice



30

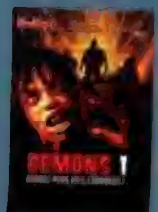
31

32 2000 Maniacs

33 Blood Feast

34 Les Traqués de l'an

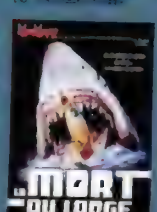
35 Deranged



40 Demons

41 Demons 2

42 Dinocroc



43 La Mort au large

44 La Baie sanglante

45 Au Service de Satan

46 Shock

47 Le Château de Frankenstein

48 Survivance

...the Galaxy. Death Tunnel. Satan's Little Helper. Carrière David Schmoller...
175 Dossier Sin City: La Crypte Farpait. Acolyville. Frères de sang. Kingdom of Heaven. The Nun. La Maison de cire. Dead Meat. Carrière Claudio Fragasso...
176 Dossier Batman Begins. Crazy Kung-Fu. Land of the Dead. Cursed. Dossier Dimension Films. Carrière 2006. Les Tueurs de la lune de miel...
177 Dossier Land of the Dead. King Kong. *Masters of Horror*: Les 4 Fantastiques. Shaun...

...of the Dead. Godzilla Final Wars. H892. Appleseed. La Guerre des mondes. Born to Fight. La Main de fer. Carrière Renny Harlin...
178 Dossier femmes fatales : *Underworld* 2. Aeon Flux. Bloodrayne. Domino. The Descent. Lady Vengeance. Doom. Evil Aliens. L'Exorciste d'Emily Rose. Kiss Kiss, Bang Bang. Les Frères Grimm. Night Watch. PTU...
179 The Descent. Dossier Survival. Fragile. Serenity. A History of Violence. The Dark. Hammer films en DVD...

...Samurai Champloo. Carrière Stuart Gordon...
180 Doom. Hostel. Steven Seagal. The Reaper. Harry Potter 4. Lady Vengeance. Doom. Chevaliers d'Emily Rose...
181 King Kong. Silent Hill. *Masters of Horror*: Sick Girl. Saw 2. Scary Movie 4. Carrière Walter Hill...
182 *Masters of Horror*. Dragonfly 2006. Shivers. Munich. Bruce Campbell. Le Labyrinthe de Pan. Les 4400. Carrière Walter Hill (2ème partie)...
183 Le Labyrinthe de Pan. Bubba Ho-Tep. Hostel. *Masters of Horror*. La Peur au ventre...

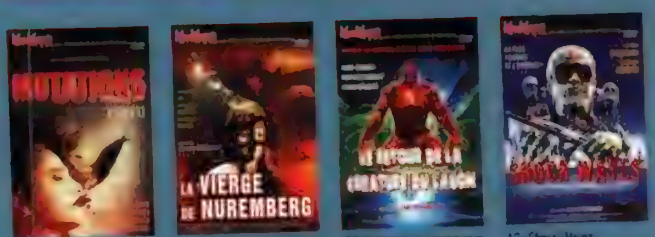
Hellbent. Glissements Mutants. AVP. 2005. Carrière Aldo Lado...
184 Dossier Underworld 2 : Evolution. La Colline a des Yeux. X-Men 3. Destination Finale 3. Renaissance. *Masters of Horror*. Sable noir. Grindhouse. 2006. Carrière Mike Mignola...
185 Mortuary. Fragile. V pour Vendetta. Silent Hill. Horribilis. *Masters of Horror*. Rudy Ray Moore. Carrière Monte Hellman...
186 Reaper. Silent Hill. SAW. Fragile. Horribilis. Carrière William Friedkin. Hommage Dan Curtis...
187 La Colline a des yeux. Isolation. La Malédiction. Pusher. The Last. Eyes of Crystal.
188 The Devil's Rejects. La Maison des 1000 morts. Wolf Creek. Superman Returns. Carrière Robert Kurtzman...
189 Spécial Premiers. Spider-Man 3. Saw III. La Dahlia noir. Severance. The Fountain. 300. Dossier Philip K. Dick...

...NOUVELLE FORMULE ! Severance. 2001 Maniacs. Burial of the Rats. Le Labyrinthe de Pan. Dossiers : le meilleur du Direct-to-video. Morts de rire. Nanoplastiques...
191 Saw III. La Dahlia noir. The Host. Heroes. Sisters. See No Evil. Repose en paix. Dossiers De Palma et Slashers oubliés...
192 Massacre à la tronçonneuse : le commencement. Feast. Turistas. The Fountain. Dossier Jungle Holocaust. Tony Scott. Carrière Alejandro Jodorowsky...
193 300. Massacre à la tronçonneuse : le commencement. Apocalypto. Black Christmas. The Woods. Loft. Dossier Zombies...
194 Grindhouse. Zodiac. Bug. Primer. Nightmare Detectives. Carrière Mike Hodges. Les SFX des Fils de l'homme...
195 La Colline a des yeux 2. 300. Wilderness. Sunshine. 28 semaines plus tard. Dossier Chiens enragés. Générique 2007. Ray Harryhausen...

6 Tarantino. The Host. Tsunami. Kamikaze Girls. Les 14 Assassins. Clean Dog. The Black Cauldron...

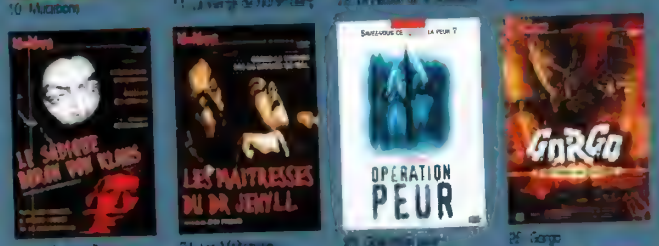
5 Le Maître des armes. The Killer. Mauvaises Graines. Strange Circus...

8 The most Internal Affairs ? Hard Target. Psycho Beach Party. Battle of Wits...



10 Mutations

13 Shock Waves

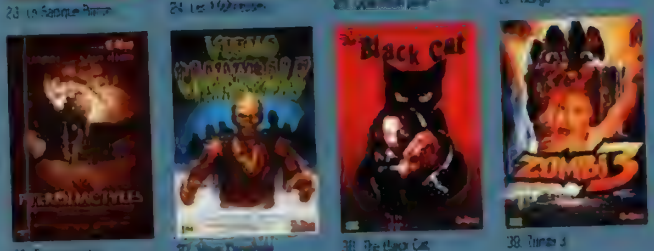


23 Le Sadique aime les films

24 Les Maîtresses du Dr Jekyll

25 Opération peur

26 Gorgo



36

37 Virus Cannibale

38 The Black Cat

39 Zombi 3

39 A louer

56 La Fiesta

BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19 (tél. : 01 44 84 85 04)

MAD MOVIES (chaque exemplaire : 4,80 € 13,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

29 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐
43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐
54 ☐ 55 ☐ 56 ☐ 57 ☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 62 ☐ 63 ☐
64 ☐ 65 ☐ 66 ☐ 67 ☐ 68 ☐ 69 ☐ 70 ☐ 71 ☐ 72 ☐ 73 ☐
74 ☐ 75 ☐ 76 ☐ 77 ☐ 78 ☐ 79 ☐ 81 ☐ 82 ☐ 83 ☐ 84 ☐
85 ☐ 86 ☐ 87 ☐ 88 ☐ 89 ☐ 90 ☐ 91 ☐ 92 ☐ 93 ☐ 94 ☐
95 ☐ 96 ☐ 97 ☐ 98 ☐ 99 ☐ 100 ☐ 101 ☐ 102 ☐ 103 ☐ 104 ☐
105 ☐ 106 ☐ 107 ☐ 108 ☐ 109 ☐ 110 ☐ 111 ☐ 112 ☐ 113 ☐ 114 ☐
115 ☐ 116 ☐ 117 ☐ 118 ☐ 119 ☐ 120 ☐ 121 ☐ 122 ☐ 123 ☐ 124 ☐
125 ☐ 126 ☐ 127 ☐ 128 ☐ 129 ☐ 130 ☐ 131 ☐ 132 ☐ 133 ☐ 134 ☐
135 ☐ 136 ☐ 137 ☐ 138 ☐ 139 ☐ 140 ☐ 141 ☐ 142 ☐ 143 [illegible] ☐
143 [illegible] ☐ 144 ☐ 145 ☐ 146 ☐ 147 ☐ 148 ☐ 149 ☐ 150 ☐ 151 ☐
152 ☐ 153 ☐ 154 ☐ 155 ☐ 156 ☐ 157 ☐ 158 ☐ 159 ☐ 160 ☐ 161 ☐
162 ☐ 163 ☐ 164 ☐ 165 ☐ 166 ☐ 167 ☐ 168 ☐ 169 ☐ 170 ☐ 171 ☐
172 ☐ 173 ☐ 174 ☐ 175 ☐ 176 ☐ 177 ☐ 178 ☐ 179 ☐ 180 ☐ 181 ☐
182 ☐ 183 ☐ 184 ☐ 185 ☐ 186 ☐ 187 ☐ 188 ☐ 189 ☐ 190 ☐ 191 ☐
192 ☐ 193 ☐ 194 ☐ 195 ☐

HORS-SERIES (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- ☐ N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
- ☐ N°2 PETER JACKSON : 8 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
- ☐ N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
- ☐ N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
- ☐ N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
- ☐ N°7 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
- ☐ N°8 SERIES TELE : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- ☐ N°9 JEUX VIDEO : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- ☐ N°10 PRISON BREAK : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

MAD MOVIES CULTE (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- ☐ N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- ☐ N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

LE MEILLEUR DES D'MOVIES (frais de ports compris). Prix unitaire 7€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD.

1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐
11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐
21 ☐ 22 ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐
31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐
41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐

MAD ASIA (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM ..... PRENOM .....

ADRESSE .....

CP ..... VILLE .....

PAYS .....

N° ..... Date d'expiration ..... Mois/Année

Numéro d'abonnement

Date et signature obligatoires

« Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case. »

Retour derrière les barreaux

SI LE « LABEL HBO » EST AUJOURD'HUI SYNONYME DE SÉRIES OSÉES ET AVANT-GARDISTES (AVEC *LES SOPRANO*, *SIX FEET UNDER*, *ROME* ET *DEADWOOD* À SON PALMARÈS), C'EST GRÂCE AU BRILLANTISSIME *OZ*, QUI A OUVERT LA VOIE. BIEN LOIN DE *PRISON BREAK*, *OZ* EST UNE ŒUVRE SUBVERSIVE ET PASSIONNANTE QUI DÉCORTIQUE, DE L'INTÉRIEUR, CE QUI SE PASSE À L'EXTÉRIEUR DES MURS D'UNE PRISON. LA TARDIVE SORTIE DVD FRANÇAISE (MALHEUREUSEMENT SANS LES BONUS AMÉRICAINS) VIENT NOUS RAPPELER L'IMPORTANCE DE CETTE SÉRIE.

Pour la télévision américaine il y a un « avant » et un « après » ***Oz***. Mythique, mais aussi méconnue en France (elle ne fut diffusée intégralement que sur le câble), l'œuvre de Tom Fontana, produite par Barry Levinson, fut la première série dramatique de la chaîne HBO – laquelle avait déjà livré d'excellentes comédies, comme ***Dream On*** (dont les deux premières saisons viennent de sortir en DVD en France) et ***The Larry Sanders Show***. En commandant à Fontana (dramaturge passé à la télévision et déjà coauteur du remarquable ***Homicide***) une série sur l'univers carcéral, la chaîne câblée repoussait très loin les limites de ce qu'on avait l'habitude de voir sur le petit écran.

Chronique de la vie dans une prison (imaginaire mais plus vraie que nature) de la côte Est, ***Oz*** tire son titre d'un jeu de mot cruel sur le nom du pénitencier (Oswald) et bien sûr sur de l'œuvre de L. Frank Baum, *Le Magicien d'Oz*. Car rien n'est féerique dans cet univers étouffant : les rapports de pouvoir y sont les mêmes qu'au dehors, pour une violence multipliée par cent. Sous les yeux d'un narrateur qui s'adresse face caméra au spectateur comme pour lui rappeler que tout public est voyeur, nous entrons dans Emerald City, quartier « ouvert » et censément modèle d'une prison par ailleurs surpeuplée, aux côtés d'un avocat alcoolique condamné à vingt ans pour avoir tué une petite fille alors qu'il conduisait en état d'ivresse. Ce pauvre type, qui pourrait ressembler à un citoyen moyen, découvre – et nous fait découvrir – un monde dont il est impossible de sortir (sinon les pieds devant), mais surtout dans lequel il est impossible de ne pas obéir aux règles : la soumission (morale ou sexuelle) au plus fort, les trafics d'influence et de drogue, les rivalités claniques ancestrales (Blacks Muslims, Italiens, Irlandais, etc.), les alliances de circonstance...

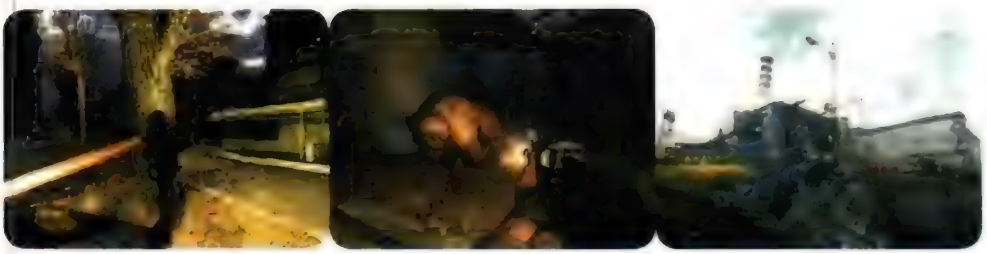
Au fil des saisons, Beecher le naïf, Schillinger le néo-nazi, Said le militant hyper-moral, Keller le serial-killer amoureux, Augustus Hill le narrateur, et deux douzaines d'autres personnages majeurs, survivent, et parfois crèvent, entre les parois d'une prison vitrée dont l'un des côtés donne... sur nos salons. Mais ***Oz*** n'est pas seulement une série où l'on vit par la force et où l'on meurt par nécessité dramatique (Fontana n'a jamais hésité à tuer un protagoniste, fut-il principal, quand cela servait son propos) ; c'est aussi un prisme par lequel son auteur examine et démantibule avec une joie malicieuse et une énergie sauvage tout ce qui devrait structurer une société : la loi, l'amour, les médias, l'instruction, la santé et la maladie, la culture, les arts, la religion... Le plus étonnant, dans tout ça, c'est que le spectateur s'attache aux pires criminels qui nous sont présentés. Sans doute parce qu'au fond, ce que nous dit Tom Fontana, c'est que le mal, comme le reste, est profondément humain.

Produite au compte-gouttes (8 épisodes par an, 6 saisons) et écrite sous l'influence assumée des théâtres grec et shakespearien, ***Oz*** n'est pas une simple « série ». C'est une expérience esthétique et éthique dont le spectateur ne sort pas indemne. Mais, comme le dit une phrase de Nietzsche volontiers reprise par maints personnages de séries : « *Ce qui ne me tue pas me rend plus fort* ».

Martin WINCKLER

Ça bourgeonne !

UN PLAYMAD TRÈS ÉCLECTIQUE CE MOIS-CI, PUISQU'ON Y CAUSE JOUEURS IRRADIÉS DE BONHEUR, TENNIS-ELBOW À LA MANETTE ET AVENTURES À L'ANCIENNE SUR UNE MACHINE QUI EN REMONTRE À SES CRÂNEUSES DE GRANDES SŒURS. DANS LE MONDE DES JEUX VIDÉO, C'EST AUSSI LE PRINTEMPS.



S.T.A.L.K.E.R. : Shadow Of Chernobyl (PC)

On peut dire de **S.T.A.L.K.E.R.** qu'il revient de loin. En effet, pas moins de six années auront été nécessaires à son développement, puisque sa première apparition publique date tout de même de l'E3 2001 ! Au départ, la volonté des développeurs de GSC était d'accoucher d'un FPS teinté d'aventure et de composantes issues du RPG. Après quelques voyages de presse dans le périmètre proche de Tchernobyl (les fous) et un jeu qui commençait à se faire longuement désirer, l'éditeur THQ enverra quelques stakhanovistes maison dans les locaux de GSC Game World, histoire d'achever définitivement le boulot, quitte à faire passer à la trappe certaines promesses de gameplay. Au final, **S.T.A.L.K.E.R.** ne démérite pas et s'impose même dans les hits PC de l'année grâce à son incroyable ambiance. Vous incarnez donc un stalker, sorte d'antiquaire de l'extrême qui aime à chiner dans la Zone (terme désignant les alentours de la centrale de Tchernobyl, ravagés par une deuxième explosion ayant eu lieu 20 ans après celle de 1986). Votre avatar a perdu la mémoire (comme c'est original). Seule certitude à votre réveil : il vous faut tuer un certain Strelok, ce qui constituera une sorte de fil rouge tout au long du soft. Vous déambulerez ainsi à sa recherche dans de nombreux endroits reliés uniquement par des points de passage précis. Une entorse au réalisme, certes, mais qui permet de blinder chaque espace de jeu de péripéties diverses et variées, histoire de couper court à toute monotonie (chasse aux clébards mutants, recherche d'artefacts dans des zones irradiées, localisation et élimination de diverses crapules imbibées de vodka, marchandage avec les autochtones du coin...). Vous devrez aussi composer avec plusieurs factions de stalkers qui se tirent la bourre, et pouvez décider de vous la jouer solo ou au contraire de vous faire assister dans vos pérégrinations. Le choix est laissé au joueur, le but étant d'arriver entier à l'intérieur même de la centrale dévastée, dans une atmosphère morbide à souhait avant un final grandiose. **S.T.A.L.K.E.R.** était donc attendu au tournant, et ne déçoit pas.

PHOENIX WRIGHT 2 ET CASTLEVANIA : PORTRAIT OF RUIN (DS)

« *Objection !* » Revenons un peu dans ces pages sur la petite DS de Nintendo, qui tient au creux de la main mais en impose à toutes les autres machines (les chiffres de vente dans le monde sont juste hallucinants !). Un tel succès populaire, sans précédent, peut d'abord s'expliquer grâce à des jeux aux concepts frais et grand public comme **Nintendogs**, **Le Programme d'entrainement cérébral du dr Kawashima** ou encore **Phoenix Wright : Ace Attorney – Justice For All** qui nous intéresse ici. Plus classique dans la forme que les deux autres ovnis ludiques précités, **Phoenix Wright** tape pourtant dans l'original puisqu'il s'agit d'une simulation... d'avocat ! Vous enquêtez donc sur une série de [illegible] galerie de personnages farfelus pour enfin arriver au cœur d'une salle d'audience. Là, la majorité du gameplay s'articule autour de témoignages dont vous mettrez à jour les failles afin de confondre les accusés. Sur la durée, **Phoenix Wright** se révèle vite très addictif. Mais le succès de la DS s'explique aussi par [illegible] antédiluviennes, dont on attend encore une itération digne de ce nom sur les consoles de salon. **Castlevania : Portrait of Ruin** peut en témoigner puisqu'il fait oublier les dernières apparitions piteuses de la série (hormis un **Castlevania : Dawn Of Sorrow** déjà sur... DS !). On revit donc pour la énième fois une chasse aux vampires magnifiée par des graphismes old school de bon aloi. Un must. Qui a dit que la 2D était morte ?

Virtua Tennis 3 (Xbox 360 et PS3)

Troisième rejeton d'une série qui débuta en fanfare sur la feue Dreamcast (trop vite disparue, paix à son âme), Sega continue de soutenir sa franchise **Virtua Tennis**, qui revient aujourd'hui vêtue de ses nouveaux atours next-gen. Fondamentalement, rien n'a changé, le gameplay s'appuyant toujours sur ses acquis solides, reposant sur la force d'une prise en main héritée du monde de l'arcade. Nanti d'un mode « World Tour » très complet qui vous occupera pendant des semaines (dépasser le 50e mondial au classement ATP tient déjà de la gageure), **Virtua Tennis 3** propose par-dessus tout de prolonger l'expérience en multijoueurs. Branchez 4 manettes, sortez le pack de bières et surveillez du coin de l'œil la mine déconfite de votre voisin après qu'il se soit pris un sévère 6/0... Gros bémol sur la version PS3, le mode online a été sucré au grand dam des rares possesseurs d'une machine hors de prix. On en conclura donc que ça n'emmerde pas grand monde pour le moment...

Bruno PROVEZZA

Amer béton

ALORS QU'ON S'ÉPOUMONE DEPUIS QUELQUES MOIS À VOUS VANTER LES MÉRITES DU STUDIO 4°C, LA PRODUCTION LA PLUS AMBITIEUSE DU CATALOGUE DE LA FIRME TENTE UNE APPROCHE PAR LA GRANDE PORTE DES SALLES HEXAGONALES.

Techniquement révolutionnaire, gérant la profondeur de champ et les perspectives, les travellings et les envolées de grues comme jamais auparavant dans l'histoire du cinéma d'animation 2D, **Amer béton** a des chances de laisser son public pantois dès les premières secondes. Comme libéré de toute limite créative, l'ex-producteur Michael Arias expérimente, se laisse séduire par un cadre en constante mobilité, traverse les parois pour mieux s'approcher des visages, soigne l'animation du plus petit détail… Expressionniste et virevoltante, sa mise en scène donne physiquement corps au microcosme de son récit et dresse un authentique écosystème, où l'évolution graphique du décor et le destin des (nombreux) protagonistes sont viscéralement liés.

L'argument reste ainsi le même que dans le manga original de Taiyo Matsumoto : Noir et Blanc, deux jeunes orphelins régnant en maîtres sur un quartier populaire nippon, se retrouvent pris dans la tourmente lorsque des yakuzas décident de transformer leur cité en parc d'attractions pour touristes. Le traitement, toutefois, diffère sensiblement, Arias revendiquant sans cesse son héritage cinématographique en jouant d'une perpétuelle juxtaposition de genres, d'une fresque policière où se succèdent trahisons et exécutions fratricides à un fantastique mystérieux, où l'inexplicable n'a guère plus besoin de justification que les motivations des personnages. Imprévisible et poétique, **Amer béton** est un sacré voyage.

Alexandre PONCET

TEKKON KINKREET. 2006. JAPON. REAL.: MICHAEL ARIAS. SCEN.: ANTHONY WEINTRAUB D'APRES L'ŒUVRE DE TAIYO MATSUMOTO. DIR. ART.: SHINJI KIMURA. MUS.: PLAID. PROD.: EIICHI KAMAGATA, EIKO TANAKA, MASAROU TOYOSHIMA ET FUMIO UEDA POUR ANIPLEX, ASMIK ACE ENTERTAINMENT, BEYOND C., SHOGAKUKAN, STUDIO 4°C, TEKKON KINKREET SEISAKU IINKAI ET TOKYO MX TV. INT. (VOIX) : KAZUNARI NINOMIYA, YU AOI, SANCHU MORI, NAO OMORI, YOSHINORI OKADA… DUR.: 1H51. DIST.: REZO FILMS. SORTI LE 2 MAI 2007.

Interview Michael Arias Réalisateur
Capteur de mouvements

CONNU DES FANS DE SCIENCE-FICTION POUR SA CONTRIBUTION EN TANT QUE PRODUCTEUR À L'ANTHOLOGIE ANIMATRIX, MICHAEL ARIAS OFFRE AVEC AMER BÉTON UN MONDE DE POSSIBILITÉS TECHNOLOGIQUES AU CINÉMA D'ANIMATION NIPPON. EN ATTENDANT UN ÉVENTUEL RETOUR À LA RÉALISATION (ON PARLE D'UN PROJET DE FILM D'ACTION LIVE), L'ARTISTE A BIEN VOULU REVENIR SUR UNE ŒUVRE QU'IL PORTE EN LUI DEPUIS PLUS DE CINQ ANS.

Vous venez des effets visuels. C'était un rêve de toujours de réaliser un film ?

Non, pas vraiment. Tous les aspects du cinéma m'intéressaient : les effets spéciaux, la production, la musique… Mais je n'ai jamais voulu devenir metteur en scène. C'était assez casse-pied de travailler avec d'autres personnes, de leur fournir des images de synthèse. En fait, j'ai pensé pendant relativement longtemps à ce film que j'ai réalisé assez tard, qu'il fallait que je le tourne moi-même. Sinon, impossible de le sortir réellement de ma tête !

Vous en aviez une vision claire ?

Oui, comme du cristal. Et bien qu'il soit devenu une entité beaucoup plus complexe que je ne l'imaginais, le film est au final très proche de ce que j'envisageais au départ. Je voulais créer une sorte d'ambiance bizarre, mêlée à une étrange mélancolie. C'est l'une des choses qui m'avaient frappé à la lecture du manga original. Enfin bref, tout ça pour dire que je n'avais jamais vraiment voulu être metteur en scène : j'ai été chanceux, ou malchanceux, tout dépend de quel point de vue on se place.

Malchanceux ?

Oui, vous savez, un réalisateur a d'énormes responsabilités. C'est le boulot le plus dur au monde. J'avais déjà travaillé sous la direction de quelqu'un en tant que responsable des effets visuels, j'avais également supervisé des metteurs en scène en qualité de producteur… Dans les deux cas, on a une vision beaucoup plus superficielle du projet. Un réalisateur lui doit répondre à tout un tas de questions, tout le temps, à doit aussi subir les articles de la presse de la production… Il m'a fallu un long moment pour que je trouve enfin un équilibre. Pas à cause de la langue ou de la culture : je vis au Japon depuis quinze ans, mes amis sont japonais, ma famille est japonaise, il n'y avait ici aucune différence culturelle. Non, ce qui s'est passé, c'est que j'ai dû revoir ma façon même d'aborder les choses. J'ai dû changer ma manière de communiquer, notamment par rapport aux idées visuelles : il m'a fallu imposer un projet que j'avais en tête depuis des années à l'esprit de certaines d'autres personnes. C'était un sacré défi.

Et porter à l'écran toute la thématique du manga, n'était-ce pas un défi plus grand encore ?

Vous savez, le commentaire social du manga est si intelligent qu'à chaque fois que je vacillais à douter de mon approche, je retournais immédiatement le lire. Pas seulement moi d'ailleurs, mais aussi tous mes collaborateurs. Nous aimions tous l'œuvre originale. En même temps, je voulais vraiment que l'histoire fonctionne selon des codes cinématographiques. Je voulais faire des choses qu'on ne peut faire que sur un écran. Il fallait emmener le matériau dans une toute nouvelle dimension ; se contenter de faire un manga en mouvement n'aurait pas été très intéressant. La scène du minotaure est un bon exemple, puisqu'elle diffère totalement de celle de l'œuvre originale, et elle n'était pas non plus écrite de cette façon dans le script. Nous avons pris des risques sur cette scène, car nous voulions créer quelque chose d'unique et d'inédit. En fait, le film était achevé, mais nous n'avions toujours pas d'épilogue. Nous n'aimions pas la fin de la BD, et je n'aimais pas celle du scénario. Nous avons improvisé à la dernière minute, sous le coup de la panique sans doute, et pourtant ça avait l'air beaucoup plus cinématographique que nos précédentes tentatives. Une telle scène ne peut même pas s'expliquer avec des mots, il y a une sorte de réaction chimique dans l'entrelacement des images. Maintenant que nous avons terminé, j'apprécie réellement ce dernier acte.

Le film est incroyable du point de vue du mouvement et de la vie qui se dégage du moindre plan. Avez-vous développé de nouvelles techniques d'animation pour parvenir à un résultat pareil ?

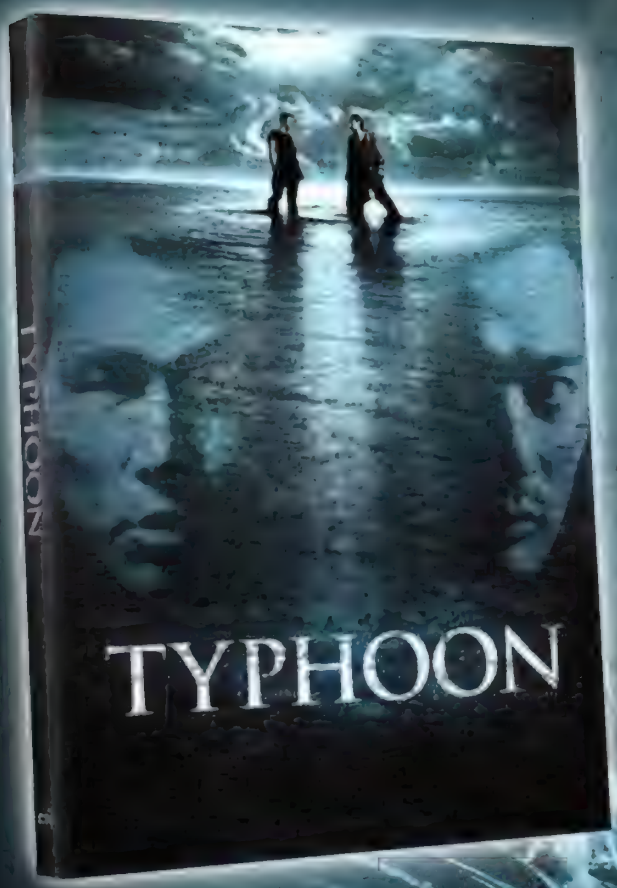
Non, pas vraiment, mais nous avions essayé beaucoup de choses que nous avions expérimentées par le passé sur une échelle beaucoup plus réduite. Nous avons beaucoup utilisé le « Perspective Mapping », qui consiste à projeter une peinture de fond classique sur une géométrie 3D, afin de permettre à la caméra de naviguer librement au sein du décor.

Propos recueillis et traduits par Alexandre PONCET

TYPHOON

DUEL EXPLOSIF EN HAUTE MER

Par le réalisateur de
Friend et de *Champion*



PLUS DE 2H DE SUPPLÉMENTS

EN ÉDITION COLLECTOR 2 DVD VIDEO LE 16 MAI

dvdrama
Le premier Quotidien du DVD

MadMovies
Le plus fort du cinéma

TF1 VIDEO

CTV

Red Dawn Basil Poledouris/Intrada

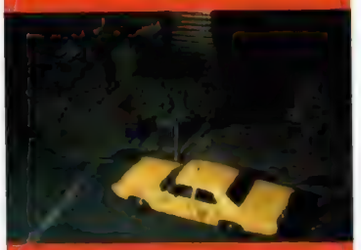
Alors que la MGM vient d'annoncer une réédition de **Red Dawn** en DVD (avec, on l'espère, une légion de bonus, et, qui sait, un director's cut), Intrada ressort ce score – qui fut le premier édité par le label il y a maintenant 22 ans –, agrémenté comme il se doit de nombreux morceaux inédits. On ne dira jamais assez à quel point ce chef-d'œuvre de John Milius mérite d'être réévalué (on ne se gênera pas lors de la sortie du DVD). Plus surprenant, il en est de même pour sa musique, considérée par beaucoup de scorophiles comme un travail mineur dans la carrière de Basil Poledouris. Ce serait ignorer la puissance exceptionnelle d'un mélange orchestre/synthés qui compte parmi les plus belles réussites de ce mariage alors périlleux (*The Invasion* n'a été égalé, en la matière, que par **Total Recall**). Les thèmes du score, aux mélodies simples et immédiatement attractives, renvoient directement au western, et ce même lorsqu'ils sont arrangés tels des hymnes guerriers (le compositeur a souvent confié son goût pour les airs traditionnels qui se transmettent de génération en génération – principe fondateur de la musique de western US –, tout comme Milius est attaché à l'art du récit oral traversant les siècles – et l'homme est avant tout un conteur). Mais cette fureur belliqueuse, avec ses passages d'action mémorables aux rythmes éblouissants, ne serait rien sans l'émotion à fleur de peau (ou la fleur au fusil, dira-t-on) qui transpire des nombreux morceaux intimistes ponctuant la partition. Leur délicatesse arrache littéralement le cœur, non seulement grâce à la beauté des mélodies, mais aussi parce qu'ils parviennent à être à la fois introspectifs et épiques : nul besoin, pour cela, de faire gronder les cuivres et décoller les violons. À l'aide de synthés volubiles et d'harmonies déployant un romantisme déchirant que viennent systématiquement assombrir des rythmes et des couleurs sonnant l'appel aux armes, **Red Dawn** s'impose de bout en bout comme la référence absolue du score guerrier, avec tout ce que cela implique d'adrénaline et de souffrance, d'épuisement et de regret. La façon dont la musique passe en trois secondes de l'ardeur martiale la plus féroce au profond ressenti d'un besoin de paix et d'oubli est incroyable, sans que ces ruptures de ton ne viennent entraver la cohérence du score, d'une fluidité et d'une évidence rarement atteintes.

C'est encore plus frappant dans cette version complète, qui fait de **Red Dawn** l'une de ces très rares B.O. dont l'intégrale s'écoute sans ennui, où la moindre variation sur une mélodie connue enrichit cette dernière avec bonheur. Ceux qui désiraient plus d'action seront comblés par les reprises héraldiques et « commando style » du thème des Wolverines. Ceux qui avaient soif de romanesque auront les tripes nouées par les évocations grandioses de la beauté sauvage du Colorado ou du passage des saisons, musiques associées à la solitude de l'officier cubain écrivant une sublime lettre d'amour à son épouse. Une lettre dont les propos révèlent une haine de la guerre et de la violence qui contredit radicalement tout ce que les aveugles et les sourds ont pu dire de Milius et du film (qui, par ailleurs, n'est guère épargné dans le booklet joint au CD, comme quoi la bêtise franchit les océans).

Pour ce qui est de la reprise « améliorée » des morceaux de l'album d'origine (dont le son était déjà atomique), passée la surprise initiale, il faut bien avouer que le remixage est superbe, même si l'amplitude gagnée se fait parfois au détriment de la brutalité mordante à laquelle on était habitué. Cette brutalité n'est pas occultée, mais elle se mesure ici à un espace plus vaste où l'écho d'origine perd un peu de sa densité (mais c'est la nostalgie qui parle...). Enfin, parmi les inédits, on nous régale d'un royal arrangement made in Basil de l'hymne national soviétique, d'une prise alternative galvanisante, et surtout de la version initialement envisagée pour la fin du film : les magnifiques *End Credits* sont quasiment identiques, mais leur introduction, qui incluait notamment la reprise partielle de l'ouverture, est un trésor enfoui qu'on a plaisir à exhumer.

Score purement viscéral, exploit technique dont la splendeur et le souffle lyrique se déploient telles des flammes dressées dans la nuit, **Red Dawn** est tout simplement l'une des musiques de film les plus poignantes qui soit (*The Drive-In*, où un père condamné dit adieu à ses fils), une œuvre exaltante qui fait battre le cœur à tout rompre et bouillir le sang. C'est d'une beauté inouïe, unique, immortelle. Et c'est un putain de chef-d'œuvre.

C. D.



Zodiac David Shire/Varese Sarabande

Précisons d'emblée ce qui n'a pas été à l'origine, le nouveau mélange de David Fincher devait être privé de toute composition originale au profit de boulages atmosphériques et de morceaux pop-rock des années 60/70, afin de renforcer l'immersion du spectateur. Le cinéaste a toutefois changé d'avis lors des séances de pré-montage de son film, l'utilisation de passages du score de **Conversation secrète** comme « temp tracks » (morceaux préexistants utilisés pour des premiers montages ou des bandes-annonces) ayant bouleversé le concept de départ. De fait, David Shire, compositeur de la B.O. du chef-d'œuvre de Coppola, est vite apparu comme l'homme de la situation. Rescapé de l'âge d'or du thriller paranoïaque post-Watergate, Shire est certainement l'un des rares artistes à avoir su donner ses lettres de noblesse à ce genre magnifié par des films tels que **Les Hommes du président** ou **Les Pirates du métro**. Il signe ici une partition d'une extrême froideur qui illustre avec force le malaise et l'aliénation des protagonistes. Tout en s'autocitant (le thème du personnage de Robert Graysmith ressemble à celui utilisé pour Harry Caul dans **Conversation secrète**), il rend hommage, via les pistes *Trailer Park* et *Closer and Closer*, à deux grands compositeurs ayant œuvré sur des films de tueurs en série (le Lalo Schifrin de **L'Inspecteur Harry** et le Bernard Herrmann de **Psychose**). **Zodiac** est une œuvre d'une noirceur abyssale qui illustre à merveille l'aspect irrésolu d'une affaire ayant réveillé les vieux démons de l'Amérique.

L. B.

The Vanishing Jerry Goldsmith/Varese Sarabande Club

Label « de prestige » perdant peu à peu sa crédibilité à force de nous refourguer des scores « rares » dont personne n'a rien à foutre, Varese daigne cette saison nous offrir un inédit de Goldsmith (que tout fan digne de ce nom s'est déjà procuré par ses propres moyens). Mais bon, le score est complet et l'album officiel, ce qui motive forcément l'achat, y compris (et surtout) chez ceux qui ont déjà testé la chose. Pourtant, **The Vanishing** n'est pas une merveille : juste une variation sur le score séminal de **Basic Instinct** (comme le fut par exemple **Malice**), doté d'une ambiance ténébreuse et déviante où cordes et synthés sont ponctuellement éclairés par des motifs à la mélancolie langoureuse et des explosions rythmiques réjouissantes. Bref, la technique est irréprochable et le plaisir immédiat. Un sous-**Basic Instinct** ? Oui. Mais le meilleur qui soit !

C. D.

Sur le marché depuis 1999

mangatec

Les pros de la VPC manga

Bientôt un nouveau magasin en Champagne-Ardennes à Châlons-en-Champagne

DVD japanimation

DVD cinema asiatique

FRAIS DE PORTS GRATUITS AU DELÀ DE 6 ARTICLES - ENVOI EN COLISSIMO SUIVI

Retrouvez plus de **10000 produits** et les dernières nouveautés sur notre site internet **www.mangatec.fr** !!

01.42.01.50.43 - sav@mangatec.fr

Pour les professionnels, contactez Stéphane : 01 42 01 50 43 - distrib@mangatec.fr

CARTE DE FIDÉLITÉ VPC ILLIMITÉE - 15 %

La carte de fidélité VPC (Vente Par Correspondance) ne coûte que 19.99 € et vous offre 15% de réduction dès la première commande sur la totalité des produits à l'exception des éditions papiers françaises (livres et artbooks VF) et frais de port. Votre adhésion est valable à vie, et strictement nominative. Vous pouvez y souscrire sur notre site internet, ou par courrier en calculant directement le montant de la réduction. N'hésitez pas à nous contacter pour plus d'informations.

NOS DEUX BOUTIQUES SUR PARIS

REDUCTION EXCEPTIONNELLE !!

-10% de réduction vous sont offerts en magasin tous les vendredis de 16 à 19h !! **

10%

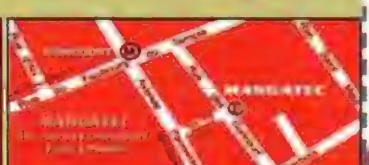
Horaires d'ouverture des boutiques :

Goncourt : du lundi au samedi de 10h30 à 13h30 et de 15h30 à 19h.

Jussieu : du lundi au samedi de 10h00 à 13h30 et de 15h30 à 19h.

N'oubliez pas d'y récupérer gratuitement la carte de fidélité magasin (-5% de réduction sur un cumul d'achats, à la caisse uniquement). Vous y trouverez également un rayon occasion ouvert à la vente et à l'achat.

41/43 rue Linne 75005 Paris
Email : jussieu@mangatec.fr
Tél : 01 44 07 16 58
Metro Jussieu



10 rue des Goncourt 75011 Paris
Email : goncourt@mangatec.fr
Tél. : 01 47 000 778
M°Goncourt - Bus 75 et 46 arrêt Goncourt

mangatec

-10%**

jusqu'au 31/05/07

Tous les jours sur simple présentation du coupon ou du magazine en boutique

Dark City, le monde perdu du film noir

Eddie Muller – Clairac éditeurs
320 pages – 47 €

José Bénazéraf, la caméra irréductible

Herbert P. Mathese – Clairac éditeurs
472 pages – 55 €

On ne peut que saluer le culot de Clairac, une toute nouvelle maison qui fait ses débuts en balançant dans la mare d'une édition cinéma sinistrée deux épais pavés, fruits d'une démarche on ne peut plus pointue. Le premier est la traduction d'un essai de référence sur le film noir, *Dark City*, écrit il y a une dizaine d'années par le spécialiste Eddie Muller. Quant au bien nommé José Bénazéraf, la caméra irréductible, il consiste en un long entretien avec ce réalisateur franc-tireur qui, en marge de la Nouvelle Vague, apporta une dimension radicalement moderne au cinéma érotique, des balbutiements du soft à l'irruption du hard. Or, au-delà de la différence de sujets, les bouquins témoignent d'approches étonnamment similaires. D'abord, les deux volumes font une large place à une iconographie superbe : photogrammes noir et blanc reflétant une ambiance poisseuse de série noire d'un côté, clichés fantasmatiques de créatures en bikini ou porte-jarretelles de l'autre. Et surtout, les textes font preuve d'une écriture singulière, qui ne surprendra que ceux qui ignoraient le statut de romancier des deux auteurs. Ainsi, le Bénazéraf ferait dresser les cheveux sur la tête du secrétaire de rédaction le plus coulant : les propos ne sont pas du tout « lissés », mais restitués dans une conversation à bâtons rompus où le cinéaste peste, s'emporte, passe du coq à l'âne dans une logorrhée au style heurté, qui n'est pas sans rappeler celui des œuvres de J.B. De même, François Guérif écrit dans la préface de Dark City : « *La vision d'Eddie Muller n'est pas, stricto sensu, cinéphilique. C'est plutôt une vision ellroyienne, parfois excessive.* (...) *Mais il a le mérite de faire éclater les cadres traditionnels de ce genre d'étude, et de communiquer son enthousiasme au lecteur. Il ressuscite non seulement les films, mais l'époque à laquelle ils ont été tournés, reconstitue l'aventure des tournages, fait revivre les démons et les émotions de ceux qui y ont participé.* ». Le résultat brosse le portrait d'une véritable cité d'images, dont les arcanes sont explorées par des chapitres aux titres évocateurs : *Rue de la haine*, *Sinister Heights*, *Place du hold-up*, *Blind Alley*, etc. Le principe est poussé dans ses derniers retranchements par Mathese, qui sertit son interview dans un hallucinant collage de coupures de presse, encadrés, critiques d'époque et autres souvenirs. Et là aussi, s'érige la géographie rêvée d'une ville, Paris en l'occurrence, juxtaposition fantastique de cinémas de quartier disparus, clubs de jazz enfumés, affiches tapageuses de séries B placardées sur les murs, boîtes de strip-tease aux néons blêmes. Parfois, passe la Thunderbird blanche de Bénazéraf (qui la prêta à Godard pour le tournage d'**À bout de souffle**) pour nous emmener dans ses bureaux des Champs-Élysées, siège d'un cinéma furieusement indépendant qui est allé se briser sur le mur du formatage et de la standardisation. Pourtant, brûle encore dans ces deux livres un peu de la fièvre qu'a été, et qu'est toujours, l'amour des films.

G.E.

Aliens Salvation

Dave Gibbons et Mike Mignola
Wetta
50 pages
10,50 €

Débarquant en France plus de 10 ans après sa sortie outre-Atlantique, *Aliens Salvation* est clairement l'une des meilleurs BD consacrées à la créature biomécanique de Giger. Dave Gibbons se réapproprie en effet tous les éléments constitutifs de la trilogie et semble avoir influencé Joss Whedon pour le script du quatrième volet. Son scénario à la noirceur extrême brasse habilement horreur, survival et séquences d'action pure sur fond de symbolisme chrétien. Brillamment mis en images par Mike Mignola, qui n'a définitivement pas son pareil pour magnifier les monstres (il nous tarde de découvrir son approche lovecraftienne de Conan !), *Aliens Salvation* transcende son statut d'œuvre de commande et constitue une très belle rencontre entre ces deux géants du comics.

D.D.

Horror : The Complete Guide to the Cinema of Fear

James Marriott
Andre Deutsch Ltd
240 pages – 60 €
(IMPORT)

Nouvelle preuve que l'horreur est un genre bien mieux installé dans les pays anglo-saxons que chez nous, ce gros pavé balaie en quelques 300 films quasiment tout le spectre d'un cinéma ardemment défendu dans les colonnes de Mad. James Marriott, épaulé par d'autres journalistes chevronnés (dont le TRÈS cultivé Pete Tombs), contextualise brièvement les mouvements technologiques et sociétaux ayant permis à des longs-métrages aussi différents qu'**Haxan** et **The Thing** d'exister. Loin d'être universitaires et rasoirs, les reviews présentent donc un certain nombre d'éléments purement factuels, mais n'hésitent pas à donner des

avis à la subjectivité assumée, avec lesquels on peut bien entendu être en désaccord (**Lost Highway** brouillon de **Mulholland Drive** ? **Le Cabinet du docteur Caligari** manquerait de densité ?).
Certains auteurs ou figures horrifiques tels que Dracula, Frankenstein ou Lovecraft font en outre l'objet de dossiers plus conséquents mettant en exergue la fascination jamais démentie du public pour le ciné qui dérange, tache et interroge. Enfin, l'iconographie abondante devrait finir de convaincre les horror addicts d'y jeter un œil averti ! Vraiment un beau bouquin.

D.D.

HORS-SERIE
GRINDHOUSE

À l'occasion de la sortie en salles du premier segment de **Grindhouse** réalisé par Quentin Tarantino, Mad Movies vous propose un hors-série revenant sur toutes les influences du film.

BLAXPLOITATION, SEXPLOITATION, KUNGFUXPLOITATION, NUNSPLOITATION, NAMSPLOITATION, NUKESPLOITATION...

+ des portraits de cinéastes et d'acteurs cultes, des perles méconnues du cinéma bis passées au crible, et plein d'autres réjouissances exclusives pour les fans d'univers barrés !

EN KIOSQUES FIN MAI

La mélodie de l'horreur

LUCIO FULCI

Disparu en 1996, Lucio Fulci reste dans les mémoires comme le roi du gore à l'italienne, avec des fleurons comme L'Enfer des zombies, Frayeurs et L'Au-delà. Un titre un brin réducteur pour un solide artisan tout terrain, auteur lorsque les producteurs lui lâchent la bride, vulgaire faiseur quand les circonstances l'enferment dans un carcan trop étroit. Tout le paradoxe d'un cinéaste tantôt attachant, tantôt agaçant, talent brimé du cinéma populaire transalpin.

« J'aime le cinéma plus que tout. C'est toute ma vie ! D'ailleurs, que pourrais-je faire d'autre ? » Pourtant, l'existence, Lucio Fulci l'envisage d'abord sous un autre jour. *« Je me destinais à la médecine et, parallèlement à mes études, j'exerçais la fonction de critique d'art. »* D'art en général, plus que de cinéma en particulier.

Dans les ruines de l'Italie appauvrie de l'après-guerre (Fulci naît à Rome le 17 juin 1927), le jeune homme n'opte certainement pas pour la sécurité de l'emploi et la reconnaissance sociale. *« Mon destin a basculé le jour où, assis dans un train, j'ai remarqué une publicité au dos du journal que lisait le voyageur situé en face de moi. Elle signalait la réouverture du Centre Expérimental du Cinéma à Rome ! »* Ni une ni deux, uniquement motivé par une dévorante passion, Lucio Fulci se présente à l'examen d'admission. *« À l'oral, parmi les jurés, il y avait Luchino Visconti. Il m'a demandé mon avis au sujet des* **Amants diaboliques**, *que tout le monde tenait pour un chef-d'œuvre. Totalement insouciant, mais honnête, j'ai répondu qu'il avait repris nombre d'idées et de plans à Jean Renoir. Quand tous les autres m'ont fusillé du regard, Visconti m'a félicité pour avoir été le premier à lui dire la vérité ! »* Un culot payant : Lucio Fulci entre à l'école du Centre Expérimental du Cinéma par la grande porte.

KING OF COMEDY

« Des films, j'en ai écrit 130 ! » prétend souvent Lucio Fulci, *« surtout des comédies. »* Un nombre exagérément gonflé, même si, dans les premières années de sa carrière, il se montre particulièrement productif dans l'ombre de Toto, le comique le plus populaire de l'époque en Italie, et de Steno, son réalisateur presque attitré. Bilan de leur collaboration : des divertissements qui ne valent que pour l'électrique personnalité de leur vedette. Aucun classique. Lorsqu'il aborde enfin la mise en scène, non sans avoir assisté le même Steno, mais également Marcel L'Herbier et Max Ophüls sur, respectivement, **Les Derniers jours de Pompei** et **Madame de...**, Lucio Fulci ne quitte pas la comédie. C'est même encouragé par Toto qu'il dirige ce dernier dans **I Ladri**, avatar du **Pigeon** de Mario Monicelli, avant de passer, deux films plus tard, à un **Urlatori alla sbarra** où Adriano Celentano pousse la chansonnette. Un métrage inédit en France, à l'image de la plupart des autres bandes de cette période, toutes destinées à la consommation locale. C'est uniquement grâce à la présence au générique, coproduction française oblige, de Philippe Noiret et Louis Seigner, que **Les Faux jetons** franchit les Alpes. Un tournage folklorique selon Noiret : *« C'était une chose absolument folle, semi-policière et un peu grivoise sur les bords. Nous avons tourné ça à Rome, en trois semaines, au mois d'août et par 50° à l'ombre. Nous répétions torse nu ; on nous repassait les chemises pour deux plans et il fallait tout arrêter. Une horreur ! »*. Et le comédien d'ajouter concernant Lucio Fulci : *« Il ressemblait au petit hérisson bavarois vendu dans les bureaux de tabac allemands. »*.

Aussi mineur soit-il, **Les Faux jetons** constitue pourtant le meilleur des comédies de Lucio Fulci. Ce qui n'est pas le cas d'**I Maniaci**, *« une imitation des* **Monstres** » dixit son auteur, métrage auquel la présence de Barbara Steele confère toutefois une certaine aura. Ses autres incursions comiques ? Des pastiches de James Bond, des films de casse, de prison ou des space operas, généralement animés par le tandem Franco Franchi et Ciccio Ingrassia. Ou parfois par Lando Buzzanca (**Obsédé malgré lui**) et une Edwige Fenech (**On a demandé la main de ma soeur**) que le cahier des charges oblige à se déshabiller le plus fréquemment possible. *« Avec Lando Buzzanca, j'ai également tourné* **Dracula in Brianza**, *d'après une idée de Pupi Avati. L'histoire d'un industriel italien qui vit des aventures quelque peu homosexuelles avec Dracula. Assez amusant. »* Au moins autant que le **Plus moche que Frankenstein tu meurs** avec Aldo Maccione !

« En vérité, ayant montré que je pouvais tourner autre chose que des comédies et rencontrer le public, j'ai ensuite voulu revenir au genre comique. » Un genre dont les grandes vedettes, Ugo Tognazzi en tête, lui rient au nez. Qui est-il après tout, ce Fulci ? Le cinéaste ne retouchera à la commedia dell'arte que contraint et forcé. *« Les pertes des* ***Quatre de l'apocalypse*** *et de* **L'Emmurée vivante** *m'ont réduit à accepter de réaliser des revues de music-hall pour la télévision. Pendant les périodes de vaches maigres, j'ai même renoué avec Franco Franchi pour une autre émission de télé. »*

Sur cette double-page, de haut en bas et de gauche à droite : Jennifer O'Neill dans L'Emmurée vivante, un film qui porte bien son nom !

Fabio Testi dans Les Quatre de l'apocalypse.

Un mort-vivant susurre des mots doux à l'oreille de Richard Johnson dans L'Enfer des zombies.

GO WEST !

Lassé d'enfiler les comédies, Lucio Fulci cherche une issue de secours. Il la trouve avec le western **Le Temps du massacre**, initié suite au succès grandissant de **Pour une poignée de dollars**. Une initiative toute personnelle car, à l'époque, aucun producteur ne le croit capable de faire autre chose que des bandes comiques. « *J'ai alors moi-même produit le film, en hypothéquant ma maison au terme d'une année de chômage. Trois ou quatre amis ont apporté le complément budgétaire, mais ce n'était pas encore assez car, bientôt, il n'y eut plus une seule lire en caisse.* **Le Temps du massacre** *n'aurait jamais été achevé si le producteur n'y avait pas injecté des fonds. Nous avons engagé un jeune acteur, Franco Nero, qui coûtait d'autant moins cher que* **Django**, *qu'il avait tourné deux mois auparavant, n'était pas encore sorti. Il était si peu connu que certains de mes associés voyaient mieux George Martin dans son rôle.* »

Narrant le retour au bercail d'un chercheur d'or qui constate que sa ville natale ploie sous le joug d'un propriétaire ambitieux et de son fils sadique, **Le Temps du massacre** ramasse le pactole au box-office italien. Un beau succès, donc, pour ce que son réalisateur qualifie de « *western de chambre, anormal, parmi les plus violents de mes films.* »

Le côté baroque du **Temps du massacre**, Fulci le développe dans **Les Quatre de l'apocalypse** huit ans plus tard. Récit de la fuite de quatre marginaux que traque un cruel chasseur de primes, le film distille une atmosphère macabre et certaines de ses scènes les plus marquantes versent directement dans le fantastique. « *J'ai tourné* **Les Quatre de l'apocalypse** *à la demande d'un producteur à ce point amoureux des romans de Bret Harte qu'il voulait en tirer un film. Mon but était de créer une ambiance particulière tout en m'inspirant de l'univers de Remington et des grands peintres américains. Je n'aimais pas du tout le scénario d'Ennio De Concini, que j'ai tenté d'améliorer en renforçant les liens entre les personnages. Malgré tous mes efforts, je trouve le film un peu ennuyeux.* » Vraiment ? Il serait plutôt envoûtant, sorte de balade folk et morbide s'achevant par une naissance christique. « *Cela a été un tel bide que, deux ans durant, les producteurs m'ont fui.* »

Pourtant, Fulci reviendra au western avec **Sella d'argento**, « *à la demande de Giuliano Gemma. Une expérience très amusante.* » Peut-être sur le plateau, mais pas dans les salles de cinéma, où, alors que le genre tire ses dernières cartouches, **Sella d'argento** fait figure d'anachronisme. Un véritable Hibernatus. Le réalisateur se manifeste également avec deux **Croc Blanc**. Autant sous l'influence du roman librement adapté de Jack London que des frasques du western spaghetti auquel ramènent la présence de Franco Nero, le décor baroque et boueux d'une ville minière et la violence, **Croc Blanc** et **Le Retour de Croc Blanc** sont d'authentiques spectacles familiaux. « *Le premier est, avec* **L'Enfer des zombies**, *mon plus important succès. Un film pour enfants !* » s'amuse Fulci. « *Je l'ai tourné dans la neige, en Autriche. Un vrai calvaire !* »

LE TEMPS DU GIALLO

Si les bénéfices importants du **Temps du massacre** placent Lucio Fulci dans une position enviable sur la scène du cinéma populaire italien, le cinéaste n'accède pas pour autant à la reconnaissance. Refoulé des comédies « nobles » par leurs stars qui lui préfèrent à juste titre des cadors tels Mario Monicelli et Dino Risi, il s'engage alors dans une autre direction : le thriller. Ou plutôt sa branche typiquement transalpine : le giallo, initié par le Mario Bava de **Six femmes pour l'assassin**. « *J'ai débuté dans le genre avec* **Perversion Story**, *qui se déroule dans un San Francisco insolite. Nous y avons tenté une expérience : révéler l'identité de l'assassin vingt minutes avant la fin.* » Sophistiqué, riche de l'influence manifeste de **Sueurs froides** et **Soupçons** d'Hitchcock (le film met en scène un directeur de clinique confronté à une beauté ressemblant de façon troublante à sa défunte femme), **Perversion Story** rend parfaitement compte de l'aptitude du réalisateur à livrer un thriller efficace et stylé.

Percutant, d'une plastique avantageuse, **Le Venin de la peur** est encore meilleur. Pourtant, pendant le tournage de ce « *giallo onirique avec une pincée de sexualité* », dixit Fulci, le cinéaste se vit imposer un dénouement rationnel par le producteur. « *Je le désirais plutôt irréel, en réponse au début du film. Un homme rêve de tuer une femme, et c'est lui qui est tué le lendemain, de la même manière que dans son rêve.* »

Portrait d'un érotisme troublant d'une Anglaise dont les fantasmes se mêlent à une réalité de moins en moins tangible, **Le Venin de la peur** n'amène pas que du bon à son réalisateur.

« **BEATRICE CENCI** EST UN FILM **FILM MAUDIT**. IL N'A PAS RAPPORTE UNE LIRE, ET J'AI MEME ASSISTE A UNE SEANCE OU UN SPECTATEUR S'EN EST PRIS A MOI SANS SAVOIR QUE J'ETAIS DANS LA SALLE. »

Sur cette double-page, de haut en bas : Deux photos de L'Éventreur de New York.

La célébrissime scène de la perceuse de Frayeurs.

« Suite à des plaintes, j'ai été traduit en justice pour cruauté envers des animaux. Tout ça à cause des effets spéciaux si réalistes de Carlo Rambaldi qui, pour une scène, avait élaboré des chiens écorchés vifs dont les organes palpitants tendaient à montrer qu'ils étaient toujours en vie. Pour m'épargner deux ans derrière les barreaux, il a dû faire fonctionner l'une de ses marionnettes devant le tribunal ! »

Si, avec **Le Venin de la peur**, Lucio Fulci honore le giallo d'un chef-d'œuvre de sensualité morbide qu'exacerbe la partition d'Ennio Morricone, il en prend le contrepoint avec **La Longue nuit de l'exorcisme** (affligeant titre français !). Un thriller horrifique aussi rural que le précédent se montre urbain, aussi bestial dans la violence que l'autre se languit d'une certaine sophistication. *« Le film a fait sensation en Italie, car j'y accuse un prêtre du meurtre de plusieurs enfants »* souligne Fulci, dont la passion pour l'œuvre anticléricale de Luis Bunuel (il vénère **La Voie lactée**) s'exprime ouvertement dans le pays le plus catholique du monde. *« Dénoncée comme coupable et massacrée à coups de chaîne par des paysans superstitieux, la sorcière est innocente. Sa mort compte parmi les séquences les plus dures que j'aie jamais tournées. »* Affirmatif. Violence primitive, ultra-réaliste et cadrée au plus près de la chair déchirée par le métal. Ce que d'aucuns appellent de la complaisance. *« **La Longue nuit de l'exorcisme** peut être considéré comme le seul giallo théologique »* poursuit le réalisateur. *« Plus que les autres, il touche au thème du doute et du péché. »*

Quand il revient au genre avec **Murderock**, au début des années 80, Lucio Fulci est sur le déclin. *« Un giallo au pas de danse et en musique, dans le décor d'une école de danse. »* C'est ainsi que le cinéaste définit ce remake dissimulé du **Venin de la peur**, dans lequel les cauchemars homicides de l'héroïne prennent également corps dans la réalité. *« Ma fille aînée trouve que **Murderock** atteint le niveau d'un bon téléfilm américain. »* Un jugement bienveillant pour se convaincre. Ou, du moins, essayer…

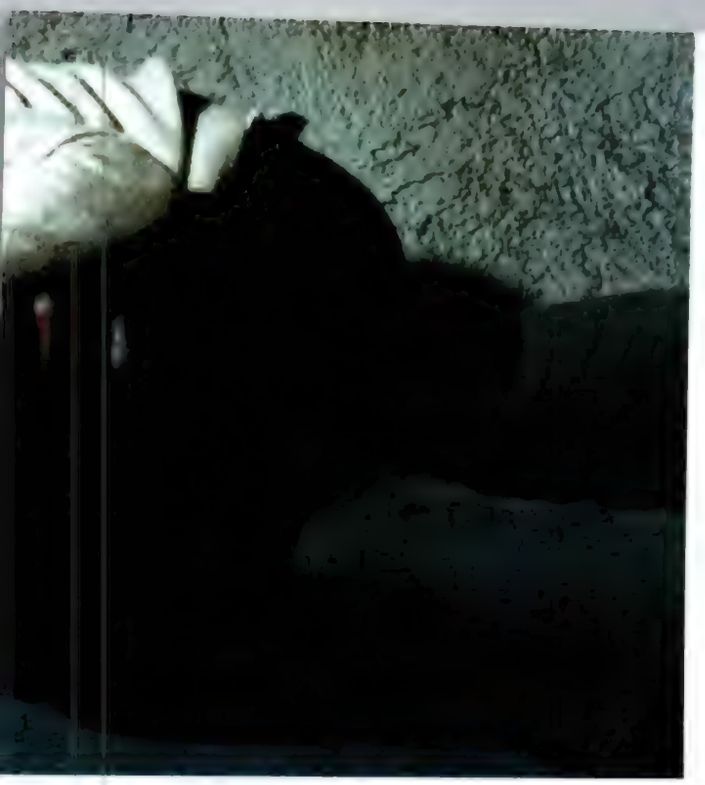
« HORS DE QUESTION POUR MOI DE REALISER UN FILM POLICIER **FACISTE** A LA UMBERTO LENZI OU STELVIO MASSI. (…) MES FILMS SONT CERTES VIOLENTS, MAIS **CERTAINEMENT PAS RACISTES.** »

TOUCHE A TOUT

« Luchino Visconti m'a dit une fois : un bon metteur en scène ressemble à un cheval. Il doit pouvoir courir toutes les distances » évoque Lucio Fulci afin de légitimer son éclectisme. Et, effectivement, le réalisateur court tous les genres, avec plus ou moins de bonheur. La comédie d'abord, puis le western, le thriller horrifique, l'heroic fantasy, l'horreur sous diverses formes… S'il réussit particulièrement dans un domaine, le mélodrame historique via une **Beatrice Cenci** (aka **Liens d'amour et de sang**) coincée entre une farce et un giallo, c'est aussi pour son malheur. *« Un film maudit. Il n'a pas rapporté une lire, et j'ai même assisté à une séance où un spectateur s'en est pris à moi sans savoir que j'étais dans la salle »* regrette le cinéaste. *« Son échec a été tel qu'il a complètement disparu de la circulation. J'ai même dû offrir une récompense pour m'en procurer une cassette ! »*

Fulci ne se fourvoie pas en plaçant **Beatrice Cenci** au sommet du hit-parade de son œuvre : le film est une merveille, flamboyante tragédie romantico-gothique que Riccardo Freda portait déjà à l'écran dix ans plus tôt avec **Le Château des amants maudits**. Situé dans l'Italie du XIVe siècle, **Beatrice Cenci** dépeint le supplice qu'inflige l'Inquisition à une noble, meurtrière, avec la complicité de son amant, de son père incestueux et sadique. *« Bien qu'il s'agisse d'une commande du producteur Giorgio Agliani, j'ai pris le sujet très à cœur, d'autant plus que je traversais alors de douloureux problèmes personnels. »*

Quand, autre commande, Lucio Fulci aborde le polar post-**Inspecteur Harry**, il n'entend pas rentrer dans le rang des partisans d'une justice musclée. *« Non, je n'allais pas réaliser un film policier fasciste à la Umberto Lenzi ou Stelvio Massi »* précise-t-il. *« Même si j'avais été à la rue, je n'aurais pas cédé. Mes films sont certes violents, mais certainement pas racistes. »* Violent, **La Guerre des gangs** l'est furieusement, dans sa description de la confrontation entre un débonnaire contrebandier de cigarettes et une organisation criminelle prête à tout pour lui rafler son business. À tout, y compris à torturer des femmes au chalumeau, non sans les avoir fait violer par des hommes de main. *« Un bon film noir »* juge le réalisateur. *« Deux journalistes bien documentés ont signé le scénario, et les bailleurs de fonds du projet étaient de véritables contrebandiers. Ils se sont montrés bien plus honnêtes que la productrice qui, payée en liquide de la main à la main, ne m'a pas versé mon salaire. J'ai, pendant le tournage, déjeuné et dîné avec des personnages dont j'ai plus tard revu les visages dans tous les journaux d'Europe. »*



A TOUT MALHEUR...

Au fantastique, Lucio Fulci se prépare malgré lui au fil des années. Via le western baroque, le giallo, et même par l'esthétique gothique d'un mélodrame historique. Il est donc fin prêt lorsque, en 1976, il s'investit dans le projet de **L'Emmurée vivante**, histoire criminelle fortement teintée de surnaturel dans laquelle des visions prémonitoires conduisent une jeune femme vers des cadavres et sur la piste d'un tableau volé de Vermeer. Un script alambiqué. « *Le film a bien failli ne jamais voir le jour, car les premiers producteurs, Luigi et Aurelio De Laurentiis, hésitaient sur le ton à adopter. Ils variaient entre polar, comédie et je ne sais quoi encore. Au terme d'une année de tergiversations, le scénariste Dardano Sacchetti et moi nous sommes adressés à un autre producteur, Fulvio Frizzi.* » Frizzi, père du compositeur Fabio, Dardano Sacchetti et le chef-opérateur Sergio Salvati composeront le cœur de l'équipe des meilleurs films fantastiques de Lucio Fulci. Sans eux, le réalisateur perdra, quelques années plus tard, beaucoup de ses moyens.

De **L'Emmurée vivante**, il attend beaucoup. « *Je m'y suis investi à 100 %. D'autant que le scénario mêle passé et présent, rêve et réalité. Nous avons peiné au montage et, sur le plateau, une scripte supplémentaire était nécessaire afin de ne pas perdre le fil du récit. Nos efforts ont été vains : le public n'a pas suivi.* » Un échec terrible au box-office. Lucio Fulci doit alors se tourner vers la télévision, un purgatoire dont le tire le producteur Fabrizio De Angelis. « *Ayant apprécié* **L'Emmurée vivante**, *il a jugé que j'étais la personne qu'il lui fallait pour* **L'Enfer des zombies**. » Un projet qu'il faut monter au plus vite, afin de capitaliser sur le succès du **Zombie** italo-américain du tandem Dario Argento/George Romero. « *À l'opposé de* **L'Emmurée vivante**, *qui repose sur une mécanique narrative extrêmement précise, j'ai tenu à faire de* **L'Enfer des zombies** *un film fantastique sans contrainte, libre de se livrer à tous les excès. Pour cela, j'ai repris le scénario, sans toutefois pouvoir enlever une scène que je n'aime guère. Celle où un mort-vivant attaque un requin. Une idée du producteur, qui avait en tête le succès des* **Dents de la mer**. »

En dépit de quelques concessions au marché et d'un budget serré au regard des ambitions du script, Lucio Fulci se montre satisfait de son métrage, entre aventures exotiques et film d'horreur pur. « *À la différence de ceux de George Romero, mes zombies ne font pas de politique et de social* » botte-t-il en touche pour mieux éviter les accusations de plagiat. « *Mon film tient d'ailleurs davantage du* **Vaudou** *de Jacques Tourneur.* » Une prestigieuse filiation, qui n'empêche pourtant pas le scepticisme quant à la réussite commerciale du film. « *Le producteur pensait que ce serait un échec commercial. C'est en lisant Variety que j'ai été mis au courant de son incroyable succès.* » Le cinéaste prémédite d'autant moins la carrière de **L'Enfer des zombies** qu'il enchaîne directement sur le polar **La Guerre des gangs**, témoignage des incertitudes de Fulci sur la route à prendre...

Marc TOULLEC

L'AU-DELA

Au début des années 80, Lucio Fulci se lance à corps perdu dans l'horreur la plus crue. Son œuvre maîtresse développe pourtant une vision radicale et personnelle du fantastique, parallèlement à la démarche de Dario Argento. Autopsie au scalpel d'un monument du cinéma gore.

Faire entrer **L'Au-delà** au panthéon du Film décrypté est assez émouvant, dans la mesure où son auteur a longtemps été un cinéaste quasi pestiféré. Jusque dans la presse spécialisée, on reprochait à Lucio Fulci d'avoir dénaturé les mythologies fantastiques au profit d'un étalage de barbaque sanglante, alors qu'en sondant les chairs à vif, il touchait au contraire le cœur du surréel.

Entre 1979 et 1982, il signe en effet une série d'œuvres toujours plus viscérales, et parfois quasi expérimentales. Sur la lancée du fondateur **L'Enfer des zombies**, il enchaîne deux thrillers aux confins du surnaturel (**Le Chat noir**, **L'Éventreur de New York**) et surtout une trilogie fantastico-horrifique qui fera date (**Frayeurs**, **L'Au-delà** et **La Maison près du cimetière**). Pour ce faire, il peut compter sur une équipe de collaborateurs fidèles : le prolifique Dardano Sacchetti au scénario, Sergio Salvati (maître ès clair-obscur) à la photo, Fabio Frizzi à la musique, Giannetto De Rossi aux effets spéciaux, Maurizio Trani au maquillage… Las, on ne semble voir en Fulci qu'un vil opportuniste. Philippe Ross écrit ainsi : « **L'Au-delà** *ne fait que reprendre les thèmes des films [précédents] tout en piquant allègrement à droite et à gauche des éléments propres aux films d'épouvante actuels ; le lieu central de l'intrigue, un hôtel, fait songer à* **Shining**, *les murs qui saignent évoquent* **Amityville**, *etc.* » (1). Seul motif de satisfaction, ce festival d'effets gore sort en France dans sa version intégrale, grâce à une (relative) libéralisation de la censure, dont les ciseaux s'étaient acharnés jusqu'à l'absurde sur **L'Enfer des zombies** et **Frayeurs** (2).

UN FILM « ABSOLU »

Parmi les modèles que le cinéaste est accusé de contrefaire, on trouve au premier rang son compatriote Dario Argento, qui vient de triompher avec ses gialli surnaturels. Et il est vrai que deux des plus célèbres meurtres de **Suspiria** sont « empruntés » par **L'Au-delà**, lequel reflète aussi le goût de l'auteur pour l'autocitation : hormis le lien évident avec **Frayeurs** (on parla même de suite directe), l'exécution du peintre à grands coups de chaînes métalliques renvoie à **La Longue nuit de l'exorcisme**, réalisé en 1972 par Fulci. Ce dernier reconnaît d'ailleurs la parenté avec le réalisateur des **Frissons de l'angoisse**, déclarant à *L'Écran fantastique* : « *Les thèmes sont différents, mais je ne nierai pas qu'il y a des rapports entre Argento et moi. Les deux films (***L'Au-delà** *et* **Inferno** *– ndlr), intentionnellement, n'ont aucune structure. Nous avons essayé en Italie de faire des films sur de purs thèmes, sans intrigue, et* **L'Au-delà**, *comme* **Inferno**, *refuse les conventions et les structures traditionnelles (…). Les gens qui reprochent à* **L'Au-delà** *son manque d'histoire ne comprennent pas que c'est un film d'IMAGES, qui doit être reçu sans réflexion.* ». Ou encore : « *Mon idée était de faire un film ABSOLU, avec toutes les horreurs de ce monde. C'est un film sans intrigue : une maison, des gens, et des morts qui viennent de l'au-delà. Il n'y a pas de logique là-dedans, juste une succession d'images. La Mer des Ténèbres, par exemple, est un monde absolu, un monde immobile où chaque horizon est le même.* » (3). Le premier avantage de cette conception est de jeter aux orties la vieille distinction réalité/hallucination. L'apparition de la jeune aveugle, par exemple, semble d'abord donnée comme un rêve (elle baigne dans un soleil éblouissant, alors que le reste du métrage se déroule dans la pénombre), mais ne s'avère pas moins « réelle » que les autres épisodes. Ceux-ci s'ordonnent en fait autour des chocs sensoriels que constituent les scènes gore, le récit délaissant toute progression dramatique pour obéir à un mécanisme secret et presque musical. De climax en climax, une sorte de ligne mélodique se crée ainsi, traçant sur l'écran la fracture qui sépare la terre des vivants et la « Mer des Ténèbres ».

Mais le plus intéressant réside dans les différences avec l'ap-

Sur cette double-page : Mises à mort gorissimes et vision définitive de l'au-delà, le tout dans une ambiance d'une noirceur insondable : tout le génie de Lucio Fulci en un seul film.

proche d'Argento, qui repose encore sur un certain manichéisme. Dans **Suspiria** ou **Inferno**, protagonistes innocents et supplétifs des sorcières sont clairement départagés, et il existe toujours une puissance supérieure qui tire les fils de ce théâtre de marionnettes. Rien de tel dans l'œuvre de Fulci, chez qui aucun Diable n'apparaît à l'horizon pour présider aux destinées des personnages. Ainsi, ceux qu'on pourrait appeler les « initiés », ayant à divers degrés partie liée avec le Monde des Morts, ne sont pas plus immunisés que les autres contre l'irruption aléatoire de l'horreur. Ici, que ce soit la jeune aveugle (elle reçoit des visions de l'au-delà), le peintre (il a découvert une des portes de l'Enfer) ou l'inquiétant personnel de l'hôtel (dont le dialogue nous dit qu'ils sortent littéralement de nulle part), tous subiront une mort atroce. Le principe sera poussé à son paroxysme dans **La Maison près du cimetière**, où même l'habituelle gouvernante maléfique finira décapitée, tous les personnages (bons ou mauvais, vivants ou morts) étant renvoyés un par un au néant, à l'exception des enfants qui, depuis le début, vivaient dans univers parallèle (4). De ces orientations divergentes, on trouvera l'emblème dans les mouvements de caméra typiques des deux cinéastes. Pour Argento, il s'agit de plans à la grue qui relaient les regards des forces invisibles planant dans les airs – au-dessus de l'amphithéâtre romain, dans **Inferno**. Fulci leur préfère (et pas seulement pour des questions de budget !) de longs travellings tournés caméra à l'épaule, parcourant les couloirs de l'hôtel à hauteur d'homme, avant de descendre explorer ses sous-sols humides et moisis, véritable foyer de la propagation du Mal.

DU GORE VU COMME ALCHIMIE

Comme plus tard dans **La Maison près du cimetière**, la cave est désignée comme un cloaque pestilentiel, où la matière subit d'étranges transmutations. Déjà, la scène des araignées (représentées alternativement par des répliques en plastique et de véritables bestioles) est accompagnée par un concert de crissements métalliques, qui suggère que les arachnides sont le produit d'une combinaison inédite de mécanique et d'organique. Mais l'auteur réserve surtout ses soins à des anatomies lacérées, transpercées, abrasées, et ce dès la première séquence où la victime, encore lucide, est couverte de chaux vive. Or, le résultat va bien plus loin qu'un simple b-a-ba thématique étiquetant Fulci comme « le peintre de la décomposition » : la caméra s'attarde sur la lente corrosion de la peau qui fond, bouillonne, fermente, pour libérer des substances encore inconnues. De la même manière, une douche d'acide devrait logiquement ronger le visage jusqu'à l'os ; ici, elle provoque des geysers de sang, qui donnent naissance à une écume rougeâtre menaçant d'envahir le cadre. Toutes choses qui ont inspiré un texte étonnant, distribué lors du passage de **L'Au-delà** à la Cinémathèque : « *Ce n'est pas encore vraiment la mort, mais la terreur d'un état modifié de conscience. (…) Souffrances du feu qui brûle, de la lame qui déchire, d'entrailles que l'on arrache, de chair que l'on arrache et broie. Le mort latent voit dans un coin obscur son cadavre pourrir et se dessécher ; puis, ce qui n'est donné qu'aux esprits d'un autre monde d'apercevoir, Fulci montre comment s'accomplissent les mystères de la transformation. Tous les gaz qui composaient les corps, les matières sulfureuses, ammoniacales ou alcalines, se dégagent des chairs putréfiées et servent ensuite à la formation d'autres êtres vivants.* » (5).

L'Au-delà est ainsi bien davantage qu'une perle gorasse de plus, c'est une œuvre sensitive dont on n'a pas fini de goûter les maléfices. Et, en fait de commerçant roublard, Lucio Fulci apparaît enfin comme une sorte d'alchimiste fou qui, au moyen d'un alliage singulier d'images et de sons, dévoile les secrets de l'invisible. Ça valait bien un petit décryptage.

Gilles ESPOSITO

RESUME

Louisiane, 1927. Un peintre, ayant découvert l'existence d'une des sept portes de l'Enfer dans l'hôtel où il habite, est sauvagement lynché par la population des alentours. 1981. L'établissement, laissé à l'abandon, est reçu en héritage par une jeune citadine, qui entreprend de le rénover. Mais les événements effrayants commencent à se multiplier…

(1) Dans la Saison *cinématographique 1982*, hors série de *La Revue du cinéma*. Philippe Ross, auteur d'un très mauvais bouquin sur le genre (*Les Visages de l'horreur*), encensera plus tard les Fulci de l'époque… pour mieux démolir des titres plus tardifs comme **Aenigma** !

(2) De même, les spectateurs de nombreux pays ont vu la séquence prégénérique de **L'Au-delà** en couleurs, alors qu'elle était censée être tirée en sépia.

(3) On trouvera facilement cet entretien (traduit en anglais) sur shockingimages.com, beau site/tombeau dédié à la mémoire de Lucio Fulci.

(4) « *J'étais un grand admirateur de Tourneur* » dit encore Fulci. Il faudrait écrire un article à part sur ses rapports avec Jacques Tourneur, promoteur d'un fantastique « horizontal » où la malédiction ne tombe pas du ciel, mais circule indifféremment entre rationalistes et superstitieux, au long d'une rue de village (**L'Homme-léopard**) ou en suivant un petit bout de papier sur lequel est notée une incantation (**Rendez-vous avec la peur**).

(5) Signé Emilie Cauquy. Flyer daté du 22 novembre 2002.

E TU VIVRAI NEL TERRORE - L'ALDILA. ITALIE. 1981. REAL. : LUCIO FULCI. SCEN. : DARDANO SACCHETTI, LUCIO FULCI ET GIORGIO MARIUZZO. DIR. PHOT. : SERGIO SALVATI. MUS. : FABIO FRIZZI. PROD. : FABRIZIO DE ANGELIS POUR FULVIA FILM. INT. : KATHERINE (CATRIONA) MACCOLL, DAVID WARBECK, SARAH KELLER (CINZIA MONREALE), ANTONINE SAINT-JOHN, VERONICA LAZAR… DUR. : 1H27. SORTIE FRANCE LE 14 OCTOBRE 1981. DIST. : UGC.

NEUCHATEL INTERNATIONAL FANTASTIC FILM FESTIVAL

7ÈME EDITION

3-8 JUILLET 2007

NOUVEAU EN 2007: NIFFF OPEN AIR!

OFFRE SPÉCIALE: FESTIVAL PASS POUR 70€ JUSQU'AU 16 JUIN

WWW.NIFFF.CH

MAIN SPONSORS

BCN LE TEMPS tsr

OFFICIAL SPONSORS

PRESS&R BEAU RIVAGE HOTEL cinepel sa cinecom COUL'EUR MacMoney

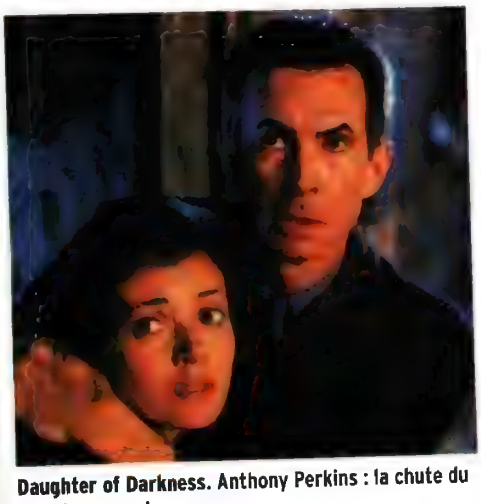
FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS
CHAPITRE 85

DAUGHTER OF DARKNESS

1990. REAL.: STUART GORDON. TV. SCEN.: ANDREW LASKOS. INT.: ANTHONY PERKINS, JACK COLEMAN, MIA SARA, ERIKA BODNAR, KATI RAK. PROD.: ANDRAS HAMORI, KING PHOENIX ENTERTAINMENT/ACCENT ENTERTAINMENT CORPORATION. USA.

Mia Sara parcourt Bucarest à la recherche de son père prétendument disparu. Comme il a la tête d'Anthony Perkins, ses efforts aboutissent assez vite, mais elle s'aperçoit du même coup qu'il incarne un célèbre vampire roumain, dernier de sa race, car figurez-vous que les malheureux ne peuvent plus se reproduire (allons-nous manquer de vampires ? Et aussi d'argent pour assurer leurs retraites ?). Bref, elle tombe entre les griffes du redoutable Grigore (Robert Reynolds) résolu à engendrer avec elle une nouvelle génération de suceurs de sang immunisés contre les rayons du soleil. En se demandant si un bon écran total ne ferait pas aussi bien l'affaire, le spectateur somnole gentiment devant ce téléfilm tourné en Hongrie ne révélant guère le talent de son auteur. Seule trouvaille : les disciples de Dracula n'ont plus les dents longues, mais une langue fourchue. Cocasse, sans plus... Signalons qu'il existe une version TV soft (en France : **La Légende des ténèbres**), et une version « soft plus » (sans trop d'excès quand même, donc...) réservée au marché vidéo (chez nous : **La Fille des ténèbres**). (M11P.60).



Daughter of Darkness. Anthony Perkins : la chute du vampire roumain.

DAUGHTER OF DARKNESS

MIE MEN CAN AN ZHI NIE SHA. 1993. REAL. ET SCEN.: IVAN LAI. INT.: ANTHONY WONG, LILY CHUNG, HO KA-KUI, HUGO NG, MONEY LO. PROD.: SUEN GING ON, MANDARIN FILMS. HONG-KONG.

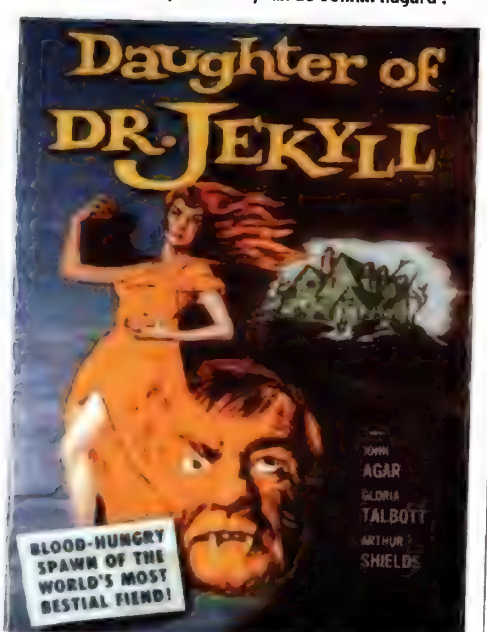
On la trouvait plutôt jolie, Lily, sauf qu'elle se retrouve seule rescapée de toute sa famille, horriblement massacrée. Un genre de Columbo asiatique, et à casquette (Anthony Wong), suit l'affaire avec dilettantisme tout en sacrifiant à ses instincts pervers. Et il ne va pas être déçu, tant la vérité dépasse vite l'affliction ! Sans doute une des œuvres les plus violentes (et violantes !) du cinéma de Hong-Kong. Sadisme, inceste, tortures, meurtres, humiliations, coups de fouet, égorgements et autres scènes éprouvantes se succèdent dans ce Category III jusqu'à une révélation finale assez terrassante. Too much pour les USA qui, malgré des séquences comiques dites de « décompression » et d'autres d'un érotisme pourtant romantique, interdirent le film aux moins de 18 ans. Lily Chung tournera **Red to Kill** l'année suivante, tandis que l'auteur persistera avec un logique et tout aussi complaisant **Daughter of Darkness 2**.

DAUGHTER OF DR. JEKYLL

1957. REAL.: EDGAR G. ULMER. SCEN.: JACK POLLEXFEN. INT.: JOHN AGAR, ARTHUR SHIELDS, JOHN DIERKES, GLORIA TALBOTT, MARTHA WENTWORTH, MOLLY MCCART. PROD.: JACK POLLEXFEN, FILM VENTURERS. USA.

Triste nouvelle : le docteur Jekyll vient de trépasser. C'est vrai qu'il avait l'air un peu souffrant vers la fin. Sa fille rentre au galop, et au logis familial, pour devenir aussitôt l'objet de la vindicte des paysans du coin, l'accusant d'une série de crimes particulièrement sanglants commis les soirs de pleine lune. Inutile de chercher plus loin, le coupable c'est... le cinéaste, pourtant auteur en 1932 d'un remarquable **Chat noir**, avec Karloff et Lugosi. Il récite ici tous les clichés du genre que lui souffle son scénariste de producteur, y compris le final distanciateur du monstre, abattu par les villageois, qui re-

John Agar et Gloria Talbott dans Daughter of Dr. Jekyll. Gloria se sent coupable aux yeux de John... hagard !



vient faire un petit coucou au spectateur, lui promettant de nouvelles aventures, par bonheur jamais concrétisées. La version longue de ce film (court) reprend certaines scènes d'une autre œuvre pas plus reluisante : le **Frankenstein 1970** d'Howard W. Koch.

DAUGHTER OF THE DRAGON

1931. REAL.: LLOYD CORRIGAN. SCEN.: LLOYD CORRIGAN, MONTE M. KATTERJOHN ET SIDNEY BUCHMAN D'APRES L'ŒUVRE DE SAX ROHMER. INT.: WARNER OLAND, SESSUE HAYAKAWA, BRAMWELL FLETCHER, ANNA MAY WONG, HOLMES HERBERT, LAWRENCE GRANT. PROD.: PARAMOUNT PICTURES. USA.

Warner Oland, Fu Manchu dans Daughter of the Dragon. Fier acteur, belle présence, joli chapeau !

Troisième volet d'un triptyque démarré les deux années précédentes avec **The Mysterious Dr. Fu Manchu** et **The Return of Dr. Fu Manchu**. Warner Oland, prochain titulaire du rôle de Charlie Chan, y incarne le criminel chinois, qui trouve ici la mort dès la première bobine Il appartient donc à sa fille de le venger, autrement dit à la belle Anna May Wong, lumineuse asiatique, égérie de cinéastes comme Raoul Walsh, Alfred Hitchcock ou bien Josef von Sternberg. Regrettons quand même ce choix d'une intrigue policière, là où l'auteur des livres, Sax Rohmer, laisse espérer un grand projet mystique chez ce génie du mal presque toujours malmené au cinéma, exception faite du **Masque d'or**, où Boris Karloff, dans le rôle de Fu Manchu, faisait sourdre tout l'aspect sadien du personnage avec la mielleuse affectation qu'on lui connaît. Question subsidiaire : Hollywood redoutait-il tant le péril jaune au point de laisser jouer tous ces Mister Moto, Mr. Wong, Charlie Chan et autres Fu Manchu par des non-asiatiques ?

DAUGHTER OF THE JUNGLE

1949. REAL.: GEORGE BLAIR. SCEN.: WILLIAM LIVELY ET SOL SHOR. INT.: JAMES CARDWELL, LOIS HALL, SHELDON LEONARD, JIM NOLAN, WILLIAM WRIGHT. PROD.: FRANKLIN ADREON, REPUBLIC PICTURES. USA.

Une fois retombée la mode des **Tarzan** classiques, le thème se féminisa, car les indigènes doivent rire aussi. Apparurent alors des **Jungle Goddess**, **The Tiger Woman**, **Bomba and the Jungle Girl** (content, Bomba !), **Jungle Siren**, **Nabonga**, **Tura, déesse de la jungle**, **Hula, fille de la brousse** (houla houla, même !), et plein d'autres demoiselles, sauvages certes, mais toujours permanentées de frais. Republic Pictures les économise aussi (les frais !), en reprenant le scénario de **The Tiger Woman** et des stock-shots de **Jungle Girl**. « *En clai'e, vouaci l'histoua'e, missié : un gwand oiseau tombe du ciel, méchants blancs en so'tent et nous vite p'éveni' déesse blanche qui est dans le tit'e (l'énamourée Lois Hall).* » Tandis que les clichés pleuvent comme feuilles d'impôts au printemps sonnant (médecin vaudou, homme en costume de gorille, malédiction latente, happy end roucoulant), les spécialistes se demandent encore si cette bande ne rentrerait pas dans le top ten très serré des pires films jamais réalisés. Laissons travailler ces preux cinéphiles et voyons la suite...

DAUGHTER OF THE MIND

1969. REAL.: WALTER GRAUMAN. TV. SCEN.: LUTHER DAVIS D'APRES L'ŒUVRE DE PAUL GALLICO. INT.: DON MURRAY, RAY MILLAND, GENE TIERNEY, BARBARA DANA, GEORGE MACREADY, JOHN CARRADINE. PROD.: WALTER GRAUMAN, 20TH CENTURY FOX TELEVISION. USA.

Beau casting pour ce téléfilm produit et signé d'un spécialiste des séries TV durant plus de quarante ans. Ray Milland y incarne un psychologue convaincu de correspondre avec l'esprit de sa défunte fille qui lui recommande de bien ramener les bouteilles consignées. Le suspens va son petit bonhomme de chemin, quand on s'aperçoit qu'il s'agit en fait d'une supercherie imaginée par de vilains espions. Déçus que nous sommes ! Le récit trouve sa source dans un roman de Paul Gallico, l'auteur de maints ouvrages adaptés au cinéma ou à la télévision, dont le plus célèbre reste **L'Aventure du Poséidon**, sorti trois ans plus tard sur les écrans.

DAUGHTERS OF SATAN

1972. REAL.: HOLLINGSWORTH MORSE. SCEN.: JOHN A. BUSHELMAN ET JOHN C. HIGGINS. INT.: TOM SELLECK, BARRA GRANT, VIC SILAYAN, TANI GUTHRIE. PROD.: AUBREY SCHENCK, A & S PRODUCTIONS. USA/PHILIPPINES.

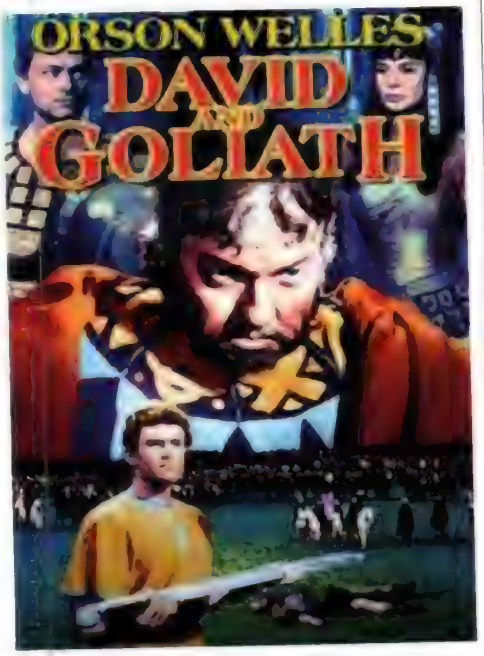
En 1972, Tom Selleck délaisse un temps ses séries TV habituelles (il y reviendra très vite) pour tourner cette sorcery story aux péripéties prévisibles. Un mystérieux tableau gâche la vie du couple vedette, d'autant qu'un des visages

Daughter of the Jungle. Lois Hall, fille de la jungle. Sauvage, d'accord, mais pomponnée de frais quand même...

peints ressemble étrangement à l'épouse bientôt tombée sous son emprise. Durant ce temps, d'autres jeunes femmes disparaissent, sacrifiées au nom d'une légende indienne afin que ressuscitent quelques sorcières autrefois brûlées vives par l'Inquisition espagnole. Mais gare aux apprentis mitrons, car la cuisson de la sorcière réclame un minimum de notions culinaires. La sorcière se rôtit à feu vif, mais doit rester saignante. Trop grillé, c'est pas bon, et elles ne peuvent plus revenir se venger deux siècles après comme toutes les sorcières brûlées vives au cinéma. « *Quand Tom Selleck rencontre Satan, ça fait des étincelles* » nous promet le slogan de façon bien prosaïque. Euh, c'est peut-être exagéré, ou alors passez-lui un bon Magnum...

DAVID ET GOLIATH

DAVID E GOLIA. 1959. REAL.: RICHARD POTTIER ET FERDINANDO BALDI.: SCEN.: UMBERTO SCARPELLI, EMIMMO SALVI, AMBROGIO MOLTENI ET GINO MANGINI. INT.: ORSON WELLES, IVO PAYER, ELEONORE ROSSI DRAGO, MASSIMO SERATO. PROD.: ANSA FILM/BEAVER-CHAMPION ATTRACTIONS. DIST.: CINEDIS. ITALIE.



En ce temps-là, Jésus dit à ses dix slips : « *Vous allez voir ce que vous allez voir, et en Eastmancolor, en plus.* ». Non, c'est pas ça, je recommence. Saül, fin saoul, règne sur un pays corrompu, provoquant la colère du Seigneur, peu enclin à rigoler. Or, donc, Il interpelle le jeune David, un gars jouant de la fronde (redoutable !) et de la lyre aussi (encore plus redoutable...) : « *Euh, dis voir, tu me remets de l'ordre dans Jérusalem, tu t'occupes des méchants Philistins qui excitent mon peuple, et surtout d'un certain Goliath que tu reconnaîtras facilement : il mesure dans les trois mètres (d'ailleurs, je le soupçonne de porter des talonnettes), et il joue aussi dans* **Le Géant de Métropolis**. *Mais si, tu sais bien, le film d'Umberto Scarpelli...* ». Et cela fut fait, mais à quel prix ! Le petit Pottier, jusqu'ici affecté aux gloglottesques-sussurations-Luis-Marianoroucoucoulisantes ripolinées de frais, brandit les poncifs à la pelle, apparemment tombé sous l'emprise des **Dix commandements** de Cecil Billet de Mille (alias « Rendez-moi la monnaie »...) tourné deux ans plus tôt. Reste l'étonnante composition surjouée d'Orson Welles en roi Saül, nanti d'un faux nez pour l'occasion.

DAWN

1991. REAL. ET SCEN.: NIALL JOHNSON. INT.: GEOFF SLOAN, ELIZABETH REES, KATE JONES DAVIES, CRAIG JOHNSON, MEGAN WHELAN, GRAZIELLA JONES. PROD.: NIALL JOHNSON, SHOOTING GALLERY. G-B.

Le script s'inspire de l'œuvre d'Anne Rice en le schématisant menu. Elizabeth Rees rencontre dans un bar le jeune Geoff Sloan (jeune d'apparence, tout du moins), qui lui relate sa condition de vampire depuis deux siècles et sa dérive urbaine, tentant d'échapper au Van Helsing d'occasion scotché à ses basques. Ça discute beaucoup, ça mord très peu (le suceur de sang extrait cliniquement l'hémoglobine nourricière au moyen d'une seringue hypodermique), et les spécialistes s'accordent à décerner à ce **Dawn** tombé bien bas (down ?) le prix du film le plus fauché jamais réalisé en Grande-Bretagne. Ceci au cours d'une cérémonie émouvante où l'auteur fut inoubliable : « *C'est vrai, je dirige comme un manche, mais seul, je n'aurais pas réussi. À ce propos, je veux remercier mon chef-op', fin saoul la plupart du temps, le cadreur que personne ne pouvait encadrer, notre musicien, Grand Prix du Festival Roux et Combaluzier 1952, un preneur de son prestigieux (parti avec dès le premier jour), Marcel Bigleux à la direction artistique, qui se trompait souvent de direction, mes acteurs nullos, bien sûr, sans qui le film ne serait pas tout à fait ce qu'il est, et j'allais oublier de citer mon enfoiré de producteur, en fuite actuellement, mais qui vous remercie, allongé au bord de sa piscine.* ».

THE DAWN EXPRESS

1942. REAL.: ALBERT HERMAN. SCEN.: ARTHUR ST. CLAIRE. INT.: MICHAEL WHALEN, WILLIAM BAKEWELL, JACK MULHALL, ANNE NAGEL, CONSTANCE WORTH, KENNETH HARLAN, ROBERT FRAZER. PROD.: MAX ALEXANDER ET GEORGE M. MERRICK, PRODUCERS RELEASING CORPORATION. USA.

Albert Herman contribua beaucoup au nationalisme américain durant la Seconde Guerre, abordant, un peu à la manière d'Hitchcock, des intrigues politiques et des récits de Cinquième Colonne (**A Yank in Libya, Miss V from Moscow**...). Il bidouille cette fois pour la PRC, championne du nanar ciselé, une course à la « Formula 3-11 », ce carburant révolutionnaire capable de changer le cours d'un brave conflit mondial. Quelques scènes de cauchemars et diverses spéculations science-fictionnelles rattachent ce titre au genre, même si l'auteur se contente de reprendre les grandes lignes de son ancien serial **The Amazing Exploits of the Clutching Hand**. Un savant (déjà Robert Frazer) y découvrait la recette de l'or synthétique puis s'empressait de l'égarer, provoquant ainsi une course multidirectionnelle entre les différentes factions en présence. Quel ballot !

DAWN OF THE MUMMY

1981. REAL.: FRANK AGRAMA, ARMAND WESTON. SCEN.: FRANK AGRAMA, RONALD DOBRIN ET DARIA PRICE. INT.: JOHN SALVO, BRENDA KING, BARRY SATTELS, GEORGE PECK, JOAN LEVY, DIANNE BEATTY. PROD.: FRANK AGRAMA, HARMONY GOLD. USA/ITALIE/EGYPTE.

Dawn of the Mummy. Voici l'aube : la momie s'éveille.

« *Égypte, 3000 ans avant Jésus-Christ* » ! On aime ce genre d'entrée en matière. Mais en plus du récit classique de momie baladeuse, quelques morts-vivants ensablés ressuscitent et s'attaquent aux protagonistes dans la bonne tradition des films de zombies italiens de l'époque. Dès lors, l'ambiance change. Décapitations, égorgements, couperet dans la tête, énucléations, brûlures, défigurations diverses, morsures avec arrachage des chairs, jusqu'à ce cheval éventré dont les tripes débordent au soleil (oui, il faisait beau temps sur le tournage...), le maquilleur s'en donne à cœur joie afin de montrer qu'on n'est pas là pour rigoler et que les monstres sont hyper méchants. Et il fait bien de nous prévenir, le bougre, car à la façon dont les acteurs nous jouent les chargeurs réunis, un doux sourire gagnait l'auditoire. S'agit-il de premier ou de second degré, d'abord ? Un grotesque trio de voleurs de trésor, des mannequins et un photographe shootant à mort l'intérieur du tombeau profané, une momie géante expulsant une sorte de sang verdâtre hautement

corrosif (genre Harpic WC), quelques donzelles effarouchées, des dialogues d'une rare futilité, quelques situations top standard et surtout une grande prêtresse qui, lors du flash-back, conclut la cérémonie funèbre d'un triomphal et surprenant : « *Hourrah à l'aube de la Momie* » (en voici une qui a au moins retenu le titre !). Le doute saisit le spectateur sur les intentions réelles des responsables d'un tel film, en équilibre instable entre la satire et la naïveté involontaire. Le doute subsiste et la postérité jugera...

THE DAY IT CAME TO EARTH

1979. REAL.: HARRY THOMASON. SCEN.: PAUL FISK. INT.: WINK ROBERTS, DELIGHT DE BRUINE, RITA WILSON, ROGER MANNING, GEORGE GOBEL. PROD.: JOHN BRADEN, ATLAS LTD/RAINBOW PRODUCTIONS INC. USA.

Les Américains adorent ce genre de titre : **Le Jour où la terre s'arrêta, The Day Mars Invaded Earth, Day the World Ended, Le Jour où la nuit tomba** (un jour comme les autres, en fait !), **The Day You Left the Work Because y'a le PSG qui jouait**, tout ça... Un titre ici volontairement orienté dans la mesure où Harry Thomason (un ami de Clinton, qui favorisa son investiture...) se croit vingt ans plus tôt à l'époque des teenagers, avec musique rock et menace interstellaire. Une météorite chute sur notre sol et réveille un cadavre réduit à l'état de momie. Apparemment possédé par une force extraterrestre, le monstre se met aussitôt en quête de ses meurtriers. « *Il n'a pas l'air humain* » rapportent du reste les témoins, car le dialogue n'hésite jamais à souligner les évidences, ni les feuilles du script à utiliser les habituels lieux communs du genre (euh, non les gars, les lieux communs ne sont pas des toilettes publiques, mais de simples poncifs !). Paru chez P.C.V. sous le titre sans surprise du **Jour où il arriva sur Terre**. Mais s'il arrive en PCV, refusez la communication.

THE DAY MARS INVADED EARTH

1962. REAL.: MAURY DEXTER. SCEN.: HARRY SPALDING. INT.: KENT TAYLOR, WILLIAM MIMS, MARIE WINDSOR, LOWELL BROWN, GREGG SHANK, BETTY BEALL. PROD.: MAURY DEXTER, ASSOCIATED PRODUCERS INC. USA.

Le jour où Mars envahira la Terre, les citoyens ressembleront aux gens sur l'affiche et on aura du mal à y croire ! Faut dire que le réalisateur, ami des trois Stooges, ne signa jamais un bon film avant d'échouer sur la célèbre série ***La Petite Marie dans la Prison***, ou quelque chose d'approchant. Sans doute impressionné par **L'Invasion vient de Mars**, **Le Météore de la nuit** et **L'Invasion des profanateurs de sépulture**, il nous narre la surprise de ce savant trouvant chez lui la réplique exacte de sa famille, y compris lui-même, ce qu'il ne comprend d'ailleurs pas, mais le public, si ! « *Je n'ai jamais tout à fait saisi le sujet du film* » confirme pourtant Marie Windsor 35 ans plus tard dans le numéro 222 de *Starlog*, par ailleurs ébahie de découvrir tant de 2 dans un numéro 222 (elle est gentille !). Eh bien voilà, Mary... D'abord, je vous salue (car il faut savoir que Mary était pleine de graisse), ensuite j'explique : les Martiens éliminent les hommes afin de les remplacer par des

doubles qui jouent hélas aussi mal qu'eux ! Et la fin n'est pas plus optimiste : nous sommes conquis. Mais pas par le film...

DAY OF THE ANIMALS

1977. REAL.: WILLIAM GIRDLER. SCEN.: EDWARD L. MONTORO, ELEANOR NORTON ET WILLIAM NORTON. INT.: CHRISTOPHER GEORGE, LESLIE NIELSEN, LYNDA DAY GEORGE, RICHARD JAECKEL, MICHAEL ANSARA, PAUL MANTEE. PROD.: EDWARD L. MONTORO, FILM VENTURES INTERNATIONAL/MID-AMERICA PICTURES/MONTORO PRODUCTIONS LTD. USA.

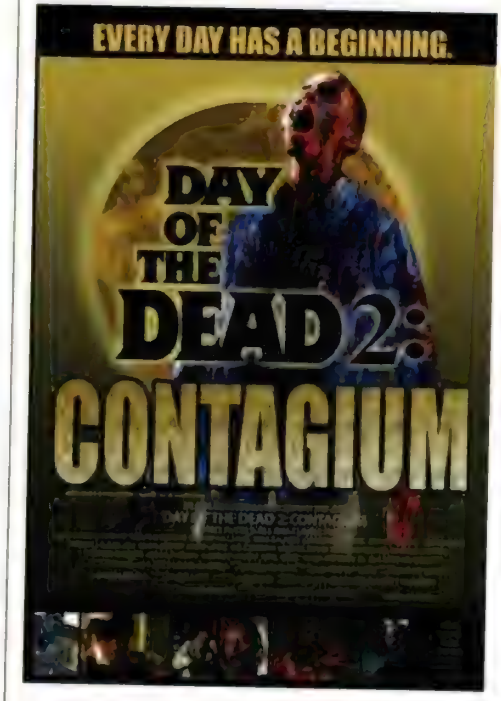
Un trou dans la couche d'ozone provoque l'ire de quelques animaux (l'ire, c'est la colère, pour ceux qui ne savent pas l'ire...). Cela à l'instant où quelques randonneurs décident de nous la jouer **Délivrance** sur un plateau isolé où rôdent araignées, loup, rats, aigle royal, puma, et même un grizzly pour mieux nous rappeler le **Grizzly** du même Girdler tourné deux ans plus tôt (j'avais bien aimé **Touchez pas au grizzly** aussi, mais d'un autre réalisateur, je crois...). L'auteur entonne son petit couplet écologique pour mieux le délaisser au profit de séquences sanglantes propres à décimer tout un casting pourtant habitué aux pires engeances : Christopher George (**L'Immortel**), Paul Mantee (**Robinson Crusoe sur Mars**), Ruth Roman (**Impulse**), Michael Ansara (**Le Faiseur d'épouvantes**), Lynda Day George (la faiseuse d'embarras. Non : **Ants, les fourmis**), Leslie Nielsen (**Planète interdite**), Andrew Stevens (**The Terror Within**), Richard Jaeckel (**Les Mâchoires infernales**), etc. Et ne voila-t-il pas que tous ces malheurs seraient causés par le spray de ces demoiselles ? Et on accorde une journée de la femme à ces gens-là ?

DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM

2004. REAL.: ANA CLAVELL ET JAMES GLENN DUDELSON. SCEN.: ANA CLAVELL. INT.: LAURIE BARANYAY, STEVE COLOSI, JOHN FREEDOM HENRY, STEPHAN WOLFERT, SAMANTHA CLARKE. PROD.: JAMES GLENN DUDELSON, TAURUS ENTERTAINMENT COMPANY. USA.

Day of the Dead 2 : Contagium ! « *La mort serait contagieuse* » ai-je lu quelque part. Depuis, j'ai arrêté de lire, il était temps. Oui, c'est juste une question de volonté, après on s'y fait très bien... Mais ne rions pas avec les morts, surtout quand ils sont plus nombreux que nous. Expliquons plutôt les choses pour une bonne compréhension du lecteur (nan, pas le lecteur DVD, le nôtre de lecteur !). Il s'agit en fait de la séquelle d'un remake s'annonçant comme la préquelle de la suite du film original, à moins qu'il ne s'agisse du contraire, mais en gros l'idée est là. Le prologue se déroule à la même époque des faits relatés dans **La Nuit des morts-vivants** et se poursuit des dizaines d'années plus tard à l'occasion de la découverte d'une ampoule égarée contenant une ancienne arme biologique apparemment venue de l'Est. La guerre est froide, la chair est faible et le gore sévèrement étalé, si toutefois le métrage ne subit pas trop les foudres de la censure pour gagner des places à la classification officielle... And the winner is... **Sissi impératrice** !

Day of the Dead 2 : Contagium. Du gore, mais en nœud papillon : les morts-vivants savent vivre !



DAY OF THE NIGHTMARE

1965. REAL.: JOHN A. BUSHELMAN. SCEN.: LEONARD GOLDSTEIN. INT.: JOHN IRELAND, ELENA VERDUGO, JOHN HART, JAMES CROSS, LIZ RENAY. PROD.: LEON BLEIBERG, GOVERNOR FILMS INC./SCREEN GROUP. USA.

Le jour du cauchemar, il faisait nuit, paraît-il, ce qui nous épargne bien des horreurs. Avec Ted V. Mikels à la photographie, ça vaut mieux, d'ailleurs. Chacun se rappelle avec émotion la

technique particulière de l'auteur des **Astro-Zombies** (alias « Désastro-zombies »). Pour sa part, Bushelman subit les influences conjuguées de **Psychose** et du **Voyeur**. Il nous décrit la personnalité complexe d'un artiste dément, Jonathan Crane, érotomane averti, sadique convaincu et criminel probable, d'après ce qu'en pense la police encore à la recherche du corps de la victime. Qualifié de « *Psycho-schizo-shocker* » par la bien connue Something Weird Video, l'expérience vaut le coup d'œil dans le genre strange. Avec, dans un petit rôle, la célèbre Liz Renay, disparue au début de cette année après une carrière riche en scandale et en joyaux filmiques : **Blackenstein**, **Desperate Living** (John Waters), **The Corpse Grinders 2**, **Mark of the Astro-Zombies**, ces deux derniers signés Ted V. Mikels, le mec qui insiste !

THE DAY OF THE TRIFFIDS

1962. REAL.: STEVE SEKELY ET FREDDIE FRANCIS (NON CREDITE). SCEN.: PHILIP YORDAN, D'APRES L'ŒUVRE DE JOHN WYNDHAM. INT.: HOWARD KEEL, KIERON MOORE, NICOLE MAUREY, JANETTE SCOTT, COLETTE WILDE, MERVYN JOHNS. PROD.: GEORGE PITCHER, SECURITY PICTURES LTD. G-B.

En matière d'invasion extraterrestre, nous avions tout vu. L'agression animale se portait bien, les catastrophes naturelles catastrophaient gentiment, le Blob poussait à merveille, seul le végétal se faisait rare. Bien avant les tomates tueuses ou l'inquiétant **The Plants Are Watching**, Steve Sekely, secondé dit-on par Freddie Francis (récemment décédé), s'en occupe donc, inspiré par le livre de Wyndham, l'auteur du *Village des damnés*. Cela nous vaut la plaisante invasion de plantes rampantes à l'assaut de notre civilisation rendue aveugle par une pluie de météorites. Par bonheur, Dieu veille à tout (Dieu merci) et l'eau de mer sauvera les paysans de ces rodhoeaudindronsts limite grotesques (qu'est-ce qui dit le correcteur d'orthographe ? Priez le correcteur de rester correct, sinon je lui fais plein de fotes de saint taxe que ça lui fera du boulô en plus !) *(pour la peine, je laisse comme ça, l'univers tout entier saura que JPP sait pas écrire rhaudodaindronx ! – ndc)*. Donc, ces cris sans thème... (Ils exagèrent un peu avec leurs noms de fleurs !). Quoi qu'il en soit, tout finit bien et les autochtones vont célébrer aussitôt

la victoire à l'église du coin, comme leurs collègues rescapés de **La Guerre des mondes**. Même si l'humour prend parfois le pas sur la tragédie humaine, cette « nuit des morts-vivants » botanique ne manque pas d'intérêt. Sauf pour les distributeurs français, frileux en cette période gaulliste où la censure tenait lieu de choix artistique. Le titre sortit tout de même six ans plus tard en Belgique, et fit une apparition en février 1980 au Festival de Bondy dévolu au fantastique anglais. À considérer l'affiche ici reproduite, il est clair que quelqu'un dans l'équipe ne croyait pas vraiment au succès de l'œuvre !

THE DAY OF THE TRIFFIDS

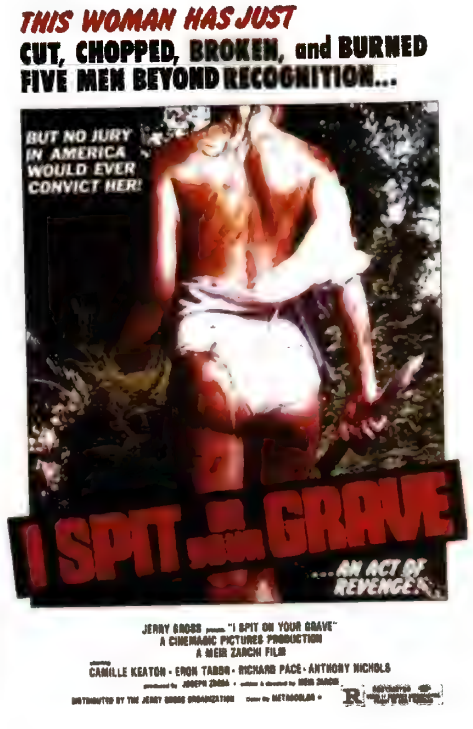
1981. REAL.: KEN HANNAM. TV. SCEN.: DOUGLAS LIVINGSTONE D'APRES L'ŒUVRE DE JOHN WYNDHAM. INT.: JOHN DUTTINE, EMMA RELPH, JONATHAN NEWTH, ELIZABETH CHAMBERS, BERNIE SEARLE. PROD.: DAVID MALONEY, ABC/BBC/RCTV INC. G-B.

Le même jour, mais 20 ans plus tard, de semblables plantes attaquent la télé. Je ne parle pas du concours des miss, non, mais de végétaux carnivores décimant la population déjà bien ravagée par la chute d'un météore maousse. Les survivants, devenus aveugles, errent misérablement à la merci d'artichauts géants toujours assez cocasses. Cette mini-série de 148 minutes, diffusée en trois ou six parties suivant les pays, respecte le livre de John Wyndham et s'attache à reprendre la philosophie de l'auteur en décrivant les comportements très disparates d'individus confrontés à l'apocalypse. Certains se suicident, d'autres s'isolent, d'autres encore se regroupent vaille que vaille, tandis que le héros (John Duttine), rencontre l'héroïne (Emma Relph) et lutte avec elle. Tous deux voient encore clair et vont tâcher de construire un monde meilleur, si possible sans publicité au beau milieu des épisodes.

DAY OF THE WOMAN

OU I SPIT ON YOUR GRAVE. 1977. REAL. ET SCEN.: MEIR ZARCHI. INT.: CAMILLE KEATON, ERON TABOR, RICHARD PACE, ANTHONY NICHOLS, GUNTER KLEEMANN. PROD.: JOSEPH ZBEDA ET MEIR ZARCHI, CINEMAGIC PICTURES. USA.

Dans les pays démocratiques, la « journée de la femme » représente un sacré progrès social (même si les 364 autres jours restent des « journées de l'homme ». Ben oui !). **Day of the Woman** en invente une non-prévue au programme, calquée sur plusieurs succès de l'époque prêchant la croisade punitive et l'auto-justice : **La Colline a des yeux**, **La Dernière maison sur la gauche**, ou le sadien **Crime à froid (Thriller)** avec Christina Lindberg. Camille Keaton, bouleversante dans le rôle, incarne la malheureuse violentée par quelques individus crasseux et vulgaires, laissée quasiment pour morte, puisant dans son désespoir les excès d'une vengeance encore plus expéditive La scène de terreur absolue intervient lors de la punition du second personnage, séduit par l'héroïne, nu dans la baignoire, étendu face à elle, tandis que celle-ci balade sous l'eau un rasoir. Va-t-elle frapper ? Quand va-t-elle frapper ? Pour l'instant, elle caresse l'homme au visage épanoui, et la séquence s'étire, n'en finit pas.... trop horrifique ! Une œuvre éprouvante, que la rigueur de la réalisation et l'absence de musique rendent encore plus authentique, proche de l'insupportable. Sorti en vidéo sous le titre **Œil pour œil**. (M176P.84).



The Day of the Triffids. Une horreur végétale sensible à l'eau de mer.

MARY CAREY

« MA PROFESSION D'ACTRICE PORNO M'A APPRIS A ETRE UNE PERSONNE TRES FORTE. ET IL FAUT EN ETRE UNE POUR FAIRE DE LA POLITIQUE, CAR LES GENS VONT DIRE DES CHOSES MECHANTES SUR VOUS. »

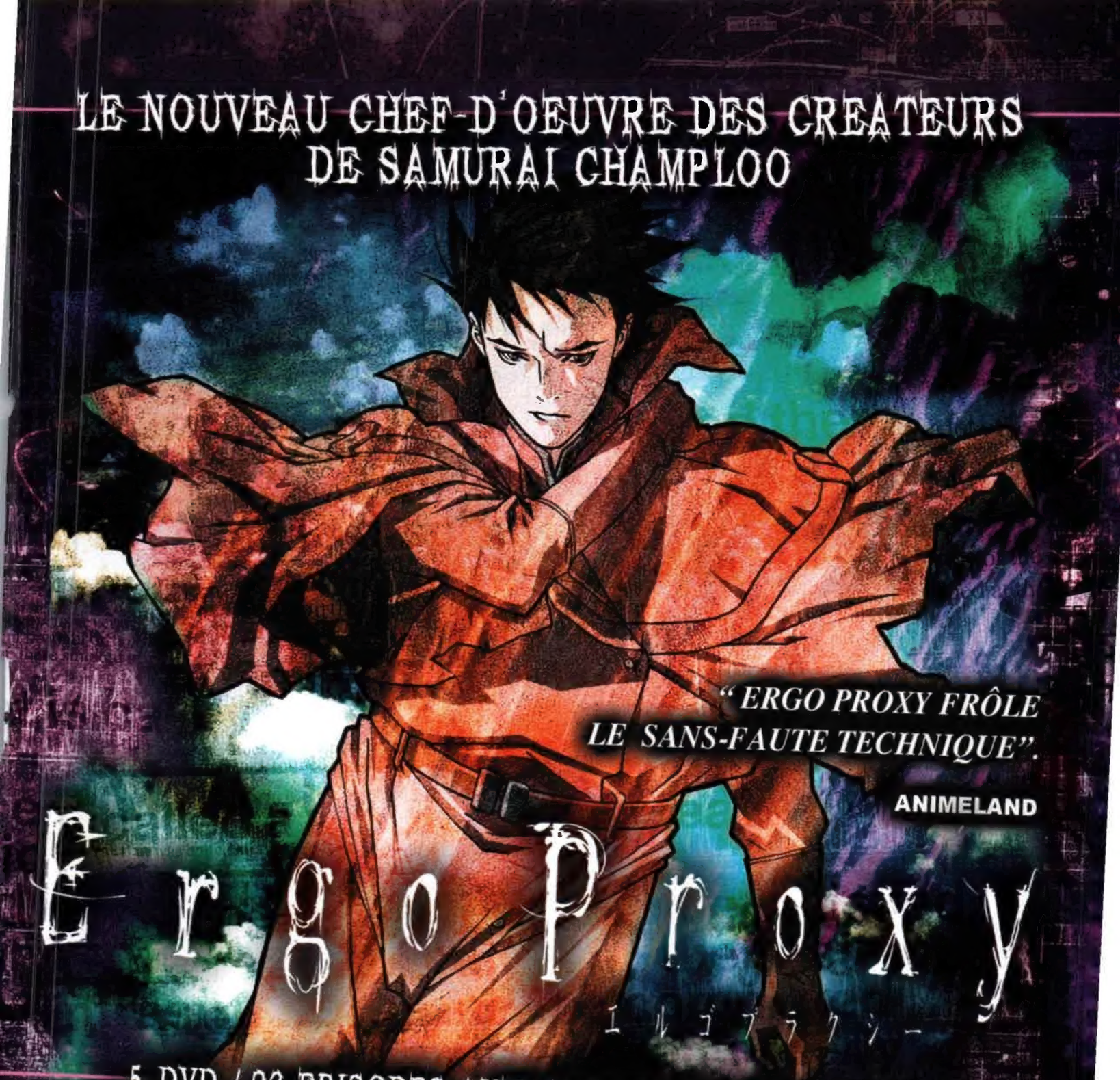
À l'heure où vous lirez ces lignes, le résultat de la présidentielle française sera connu. Le moment idéal, donc, pour nous pencher sur le cas de la gironde Mary Carey, actrice porno ayant défrayé la chronique en se portant candidate au poste de gouverneur de Californie, celui-là même qui a échu à l'impavide Arnold Schwarzenegger. Ce n'est pourtant pas la première hardeuse à avoir tenté une percée dans la politique, le Parti Radical transalpin ayant déjà fait élire à la députation l'italo-autrichienne Ilona Staller (alias la Cicciolina) puis sa consœur Moana Pozzi. Mais le parcours de Mary Carey se distingue en redonnant toute sa fraîcheur au mythe du rêve américain.

Comme toute bonne success story, la sienne commence bien mal. Mary Ellen Cook naît à Cleveland, Ohio le 15 juin 1980, dans une famille mentalement perturbée : sa mère souffre notamment de schizophrénie. Recueillie par ses grands-parents, elle grandit en Floride où elle parviendra quand même à l'université. Ballerine accomplie depuis l'enfance, elle reste habitée par le démon de la danse, et quitte donc les bancs de la fac pour devenir strip-teaseuse. S'ensuivra une prolifique carrière dans le porno, qui lui permet de travailler pour des labels aussi prestigieux que Vivid, Kick Ass Pictures ou Legend (son titre préféré : **Double D Dolls** de Michael Spinelli, nous dit-elle). C'est à cette époque qu'elle opte pour son pseudonyme, qui lui vaudra un procès de la part d'une Mariah Carey ulcérée de voir son nom ainsi piraté. Mais la petite Mary se révèle surtout au grand public en participant à l'élection baroque (135 candidats !) qui fait suite à la destitution du gouverneur Gray Davis. Elle ne démérite d'ailleurs pas, et finit dixième avec quelques 10 000 voix, grâce à une campagne opiniâtre. Son astuce pour la financer ? Chaque don de 5000 $ est récompensé par un dîner en tête-à-tête… où elle développe au futur électeur ses idées. Celles-ci vont d'une saine ouverture (légalisation du mariage homosexuel) à des propositions plus pittoresques. *« J'ai un programme très sérieux »* s'insurge-t-elle. *« Vous, gens méchants des médias, ne prenez qu'une ligne de ce que je dis, du genre : « Voici Mary Carey, la porn star qui veut taxer les implants mammaires. ». Mais quand les gens me connaîtront et sauront combien je suis futée et heureuse, je botterai un peu le cul de Terminator. »*

Gageons que ce relatif succès est aussi dû à un physique agréable et naturel, malgré un bon quota de silicone. L'anatomie replète de cette Belle des Champs élevée au grain résonne en effet chez le cow-boy qui sommeille chez tous les Américains : on se demande d'ailleurs si cela n'a pas inspiré le personnage de porn star interprété par la jolie Elisha Cuthbert dans la comédie **Girl Next Door**. Toujours est-il qu'après cette aventure politique, notre hardeuse a repris le chemin des studios (on l'a notamment vue dans le très « russmeyeresque » **Pervert** ! de Jonathan Yudis), passant même à la réalisation pour une série opportunément titrée **Mary Carey Rules** ! Elle recueille déjà tous nos suffrages.

Gilles ESPOSITO

LE NOUVEAU CHEF-D'OEUVRE DES CREATEURS
DE SAMURAI CHAMPLOO



" ERGO PROXY FRÔLE
LE SANS-FAUTE TECHNIQUE".

ANIMELAND

Ergo Proxy

エルゴプラクシー

5 DVD / 23 EPISODES / VERSION FRANCAISE & VOSTF

AVRIL 2007

MAI 2007

JUIN 2007

JUILLET 2007

AOUT 2007

10 years

www.dybex.com

www.dybex.com

© manglobe / GENEON / GENEON (USA) / WOWOW

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES PETITES ANNONCES. 6 RUE ROUBO, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Dites, votre côtelette de Jean-Baptiste Herment, vous l'aimez comment, saignante, bien cuite ou à point ? Nan, parce que si c'est saignante, va falloir que je le retourne, là, et il se laisse pas faire, le saligaud... C'est que ça mord, ces bêtes-là ! »

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le N° 196, il fallait reconnaître **Le Masque de cire** de Sergio Stivaletti. Deux gagnants seulement, mais quels gagnants ! : Paul Ferré et Gilles Caderon. Bravo les mecs !

■ Propose stock gigantesque de VHS (avis aux collectionneurs) : tous genres, époques, origines... Quelques titres proposés : **Le Jour des fous, La Toubib du régiment, Mademoiselle cuisses longues, Aux portes de l'au-delà, Amazonia la jungle blanche**, des X, westerns, gialli, péplums italiens. N'hésitez pas à envoyer vos listes de recherche. Réponse assurée contre 1 timbre. Rémy Delpodio « Vidéostory », 25, rue Gabriel Marie 13010 Marseille.

■ À vendre : masque de Jason et gant de Freddy en box collector (Seulement 2000 exemplaires dans le monde). Très rare !!! Prix 195 € port compris. Contact mail : pitnakel@wanadoo.fr Tél.: Pierre au 04 75 39 00 87 (12h à 14h uniquement).

■ Vds Mad Movies 42, 62, 68, 75, 94, 97 à 161, 163, 168, 180, 186, 189 à 193 + HS 1 et 2. 2 € le numéro, 1,50 € pour plusieurs ainsi que nombreux DVD, surtout X *(et euh... euh... Ah ben nan, j'avais une blague, mais elle est partie)*. Écrire à Antoine Speisser, 40 rue du Printemps 67150 Erstein. Tél.: 03 88 98 03 96.

■ Propose nombreux CD de musique de films fantastiques/SF : **L'Au-delà, Les Frissons de l'angoisse, Godzilla, Le Masque du démon, Soleil vert, Cannibal Holocaust, Furie, La Grande menace, *Cosmos 1999*, Fog, *L'Île mystérieuse*, Evil Dead**... Liste complète contre 2 timbres déductibles en cas de commande. Ronan Quéau, 4 Chemin du Stade 29100 Le Juch *(Dredd ?)*. ronanqueau@wanadoo.fr

■ Ach. tous DVD à petits prix. Ech. 700 DVD : **Halloween 3 à 6, Face à la mort 4, Hurlements 3,4 et 5**, tous « shockumentaires » et beaucoup d'autres encore (uniquement par courrier). Cyrille Paris, La Palisse Bat A 07160 Le Cheylard.

■ Fan de séries propose en VHS : Les 2 volumes d'***Albator 78***, 20 euros. Prévoir 15 euros de frais de port. Propose également nombreux mangas années 80 à nos jours, liste payante de 21 pages contre règlement par chèque et/ou mandat cash de 5,25 €. Pour toutes correspondances simples, joindre une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Contact : Arnaud Ramousse, Les Cèdres 23 bis Val de Gorbio 06500 Menton.

■ Vds Mad Movies n° 30 à 195, 300 €. Frédéric au 06 84 35 44 77.

■ Rech. 45 tours de Pseudo Echo *His Eyes*, titre que l'on entend dans **Vendredi 13, chapitre 5 : une nouvelle terreur** et l'album *Autumnal Park*. Téléphonez à Miguel au 06 31 43 71 66.

■ Ach. à prix raisonnables des disques vinyls, figurines et autres produits dérivés de dessins animés des années 70 et 80, BD Elvifrance (*Zara, Maghella, Wallestein...*) et figurines de films d'horreur (**The Devil's Rejects, Saw, Hostel, Massacre à la tronçonneuse, Gilles Esposito chez le coiffeur**...). Tél.: 06 63 41 35 44. Site : www.nicollection.net

■ Vds Mad Movies 23 au 182, EF 1 à 243, SFX, Impact, Toxic, Fantastyka, Monster Bis, Midnight Marquee, Famous Monsters, Craignos Monsters 3 plus nombreux livres sur le fantastique et la science fiction, VHS, Synopsis et Affiches (***Reptilicus***, ***L'Exorciste***, ***Caligula***...). Coralie Maduli 1, rue Sully 01100 Oyonnax *(dis donc ma petite Coralie, toi la fidèle lectrice qui passe une annonce par mois depuis la nuit des temps, ça te tente pas le concours Pin-Up du numéro 200 ? Comment ça, je dragues dans les petites annonces ?)*.

■ Recherche TOUT sur Lucio Fulci (itws, articles, DVD Zone 1 et 2, affiches et surtout le Mad Movies numéro 22 avec **Le Fantôme de Milburn** en couv'). Selon les pièces, votre prix sera le mien !!! Xavier Sigala 204, rue Emile Littre 34090 Montpellier. Freebox : 08 71 70 19 69.

■ Vds Mad Movies 17, 20, 21, 22. 50 € l'un ou 150 € les quatre *(même pas une petite réduc si on prend les 4 d'un coup ? JPP fait le lot à 120 !)*. Romain Boulen, 752 rue Raoul Briquet *(qui n'a jamais de feu, le con !)* 62700 Bruay la Bruissière. Tél.: 03 21 53 93 59.

■ Vds livres : *Mes grandes gueules* de José Giovanni, *Le Film noir, Les Secrets du cinéma*. CD B.O. de films : **Tigre et dragon, Austin Powers, Modesty Blaise, Bullitt**... Liste complète sur demande. Jean Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez 65000 Tarbes.

■ Rech. **Face à la mort 4, Death the Ultimate Horror, Death Scenes 1** et **2, Blast Off Vidéo Violence, Trace of Death, Women of the World, Dämonenbrut** d'Andreas Bethmann, **Demons 3** et **4, Hurlements 3, 4** et **5, Massacre à la tronçonneuse**, la nouvelle génération et beaucoup d'autres encore. Éch. possible contre 900 DVD. Rech. également anciens Mad et Impact à tout petit prix. Cyrille Paris, La palisse 1 BAT. A, 07160 Le Cheylard.

■ Vds DVD Zone 2 10 € : **The Roost, The Choke, Chaos, Locusts, Calvaire, Aeon Flux, Sans retour.** Vds DVD Zone 2 7 € : **Maniac, Razorback, Promenons-nous dans les bois, Conan le barbare, Survivance, Chiens de paille, La Proie, Délivrance, Le Jour de la bête, Slash, Troie, La Machine à explorer le temps, Roméo + Juliette** *(= Roméliette ? OK, je sors...)* etc. Legrand Anthony, appt 315, Rue M. de Vlaminck, 27130 Verneuil-Sur-Avre. 06 77 07 62 62.

■ Vds photos du Festival TV de Monte-Carlo : ***Lost, Sous le soleil, Dead Zone, Les Feux de l'amour***... Joindre 2 timbres pour la liste. Propose épisodes de ***Santa Barbara, Dynastie***, et DA de ***Candy***. Anthony Brémaud, 36 rue des caves Bagneux, 79290 Argenton l'église.

3 FILMS DÉJANTÉS

QUI ONT INSPIRÉ CRAZY KUNG-FU !

Par le réalisateur de LA 36ème CHAMBRE DE SHAOLIN !

ORIGINAUX
HILARANTS
SPECTACULAIRES !

© 2007 CELESTIAL PICTURES LTD. Tous droits réservés.

ATOMIKA

DISPONIBLE EN COFFRET 3 DVD

ET NE MANQUEZ PAS :

LE PROFESSEUR DE KUNG-FU
LES MAÎTRES DE L'ÉPÉE

Ciné Live · it's label · NIHON-FR · mcm · CELESTIAL PICTURES · SB · WILD SIDE VIDEO

ENTREZ DANS LA LÉGENDE MANGA !

Découvrez 2 mangas déjà cultes au Japon en édition collector

Redécouvrez 3 mangas mythiques en version collector

Différent, inclassable, génial... Tout simplement culte !

D'après le jeu de combat le plus célèbre de tous les temps !

10ème anniversaire !

"Excellent... Une œuvre visionnaire"
James Cameron

"Phénoménal... Instantanément culte"
The New York Times

MANGA VIDEO

DÈS LE 25 AVRIL EN DVD VIDEO

PATHÉ!

© 2007 Pathé Distribution. Tous droits réservés.